







ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.

IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD, A ANGERS.

LES

CHRONIQUES

DE

LA CANONGATE.

TOME SECOND.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, Nº 9.
M DCCC XXIX.



LES

CHRONIQUES

DE

LA CANONGATE.

CHAPITRE XVI.

« Quand la Nature infirme appeloit du secours,
» Et que la mort alloit trancher le fil des jours,
» Ses soins compatissans, et toujours sans jactance,
» Du noble art de guérir démontroient la puissance.
» Dans les sombres réduits qu'habitoit le Malheur,
» Où gémissoit l'angoisse, hélas! sans espérance,
» Où l'obscur indigent mouroit dans la douleur,
» Sa bienfaisante main soulageoit la souffrance.
» Jamais il n'affligeoit par un cruel délai
» L'indigent près duquel il étoit appelé.
» Il ne repoussoit pas un modique salaire;
» Il étoit sans orgueil. Son travail ordinaire
» Sans peine suffisoit pour fournir tour à tour
» Aux modestes besoins éprouvés chaque jour. »

SAMUEL JOHNSON.

LA FILLE DU CHIRURGIEN.

Le portrait si parfait qu'a tracé *le Rôdeur*[1] de son ami Levett est en tous points applicable à

(1) Le *Rôdeur*, par Samuel Johnson. — ED.

Gédéon Grey, et à beaucoup d'autres docteurs de village, qui rendent plus de services à l'Écosse, et envers lesquels l'Écosse montre peut-être plus d'ingratitude qu'à l'égard d'aucune autre classe de ses enfans, à l'exception de ses maîtres d'école.

Un tel disciple rural d'Esculape habite ordinairement un village ou un petit bourg, qui forme le point central de sa pratique. Mais outre les travaux auxquels il se livre dans le lieu de son domicile, il est jour et nuit au service de quiconque peut avoir besoin de son secours dans un cercle de quarante milles de diamètre, dans une contrée généralement dépourvue de routes, et qui renferme des marécages, des montagnes, des lacs et des rivières. Pour des voyages nocturnes et dangereux dans un pays souvent inaccessible, pour des services du genre le plus important, rendus aux dépens, ou du moins au risque de sa santé et de sa vie, le docteur d'un village d'Écosse ne reçoit tout au plus qu'un salaire très-modique, hors de toute proportion avec les soins qu'il a pris, et souvent même il n'en reçoit point. Il n'a aucune des amples ressources dont jouissent ses confrères dans une ville d'Angleterre. Les habitans d'un bourg

d'Écosse, n'ayant que des moyens de luxe très-limités, sont inaccessibles à la goutte, aux indigestions, et à toutes les bonnes maladies chroniques qui sont la suite de la richesse et de l'indolence. Quatre ans ou environ de sobriété les mettent en état de supporter un dîner d'élection, et il n'y a pas même l'espoir d'avoir quelque tête cassée parmi trente à quarante électeurs qui arrangent paisiblement l'affaire tout en dînant[1]. Là, les mères ne se font pas un devoir de faire passer régulièrement chaque année par le gosier de leurs chers enfans une certaine quantité de drogues d'apothicaire. Chaque vieille femme, d'un bout d'un village à l'autre, est en état d'ordonner une dose de sels, et de préparer un emplâtre; et ce n'est que lorsqu'une fièvre ou une attaque de paralysie rend l'affaire sérieuse, que les voisins de l'Esculape ont recours à son assistance.

Cependant le savant docteur ne peut se plaindre de rester dans l'inaction ou de manquer de pratique. S'il ne trouve pas de malade à sa porte,

(1) Les élections de la plupart des bourgs de l'Ecosse sont convenues avec le personnage le plus important de l'endroit. — Ed.

il en cherche dans un cercle plus étendu. Comme le spectre amant de Lénore[1], il monte à cheval à minuit, et parcourt pendant les ténèbres des sentiers qui paraissent formidables en plein jour à des gens qui y sont moins habitués ; à travers des défilés où un pas fait mal à propos le plongeroit dans un marécage, le feroit tomber dans un précipice, ou le conduiroit à des huttes sur lesquelles son cheval pourroit monter sans que le cavalier s'aperçût de leur existence avant d'être passé au travers du toit. Quand il arrive à la fin de ce voyage important, et qu'il se trouve dans le lieu où son ministère est attendu, soit pour introduire un infortuné dans le monde, soit pour empêcher un autre d'en sortir, il y trouve souvent une telle scène de misère, que, bien loin de recevoir quelques shillings épargnés avec grande peine pour lui être offerts, il donne ses remèdes et ses soins par pure charité. J'ai entendu dire que le célèbre voyageur Mungo Park, qui avoit l'expérience de ces deux genres de vie, préféroit un voyage de découvertes en

(1) La Lénore de Burger. La traduction de cette ballade fantasmagorique fut un des essais de Walter Scott jeune encore. — Ed.

Afrique au métier d'errer nuit et jour dans les cantons sauvages de son propre pays, en qualité de médecin de village. Il dit qu'ayant une fois fait quarante milles à cheval, et passé toute la nuit à secourir efficacement une femme qui éprouvoit alors l'influence de la malédiction de notre mère Ève, il n'eut pour tout salaire qu'une pomme de terre cuite sous la cendre et un verre de lait de beurre. Mais son cœur étoit incapable de regretter les travaux et les fatigues qui tendoient à soulager la misère humaine. En un mot, il n'existe pas de créature en Écosse qui soit soumise à un travail plus dur et qui en soit plus pauvrement récompensé que le docteur de village, à moins que ce ne soit son cheval. Cependant ce cheval est et doit être robuste, actif, infatigable, quoiqu'il soit mal étrillé et fort mal équipé; eh bien! c'est ainsi que vous trouverez souvent dans son maître, sous un extérieur simple et peu promettant, des talens dans sa profession, de l'enthousiasme, de l'intelligence, de l'humanité, du courage et de la science.

M. Gédéon Grey, chirurgien dans le village de Middlemas, situé dans un des comtés de l'intérieur de l'Écosse, menoit la vie pénible, laborieuse et mal récompensée que nous avons tâché

de décrire. C'étoit un homme de quarante à cinquante ans, dévoué à sa profession, et jouissant d'une telle réputation dans le monde médical, qu'on lui avoit conseillé plus d'une fois, quand l'occasion s'en présentoit, de quitter Middlemas et le cercle resserré de sa pratique pour aller s'établir dans une des grandes villes d'Écosse et même à Édimbourg. Jamais il n'avoit voulu suivre cet avis. Il étoit franc, simple, ne pouvoit souffrir la crainte; et il ne vouloit pas s'assujettir à tout ce qu'on auroit pu attendre de lui dans une société plus policée que celle à laquelle il étoit habitué. Il n'avoit pas découvert, et aucun ami ne lui avoit donné à entendre qu'une légère touche de cynisme dans les manières et dans les habitudes donne à un médecin, aux yeux du vulgaire; un air d'autorité qui tend grandement à augmenter sa réputation. M. Grey, ou le docteur Grey, comme l'appeloient les habitans des environs, — et peut-être avoit-il droit à ce titre en vertu d'un diplôme, quoiqu'il ne réclamât que celui de maître-ès-arts[1], — avoit peu de besoins, et il y pourvoyoit amplement par le moyen

(1) Dans la Grande-Bretagne, où l'on est très-jaloux de ses titres, ce seroit faire un passe-droit aux porteurs d'un

du revenu qu'il tiroit de sa profession, et qui montoit annuellement à environ deux cents livres sterling. Pour gagner cette somme, il avoit à faire, d'après un moyen terme, à peu près cinq mille milles à cheval dans le cours de douze mois. Ce revenu fournissoit si abondamment à tous ses besoins et à ceux des deux bidets dont il se servoit alternativement, et nommés Pilon et Mortier, qu'il prit une compagne pour le partager, Jane Watson, fille d'un honnête fermier, dont les joues avoient la fraîcheur de deux cerises, et qui, faisant partie de douze enfans élevés avec un revenu de quatre-vingts livres, ne songea pas un instant qu'on pût être pauvre avec le double de cette somme, et elle regarda Grey comme un parti fort avantageux, quoique les jeunes gens eussent alors l'irrévérence de l'appeler le vieux docteur. Ils passèrent plusieurs années sans avoir d'enfans, et il sembloit que le docteur Grey, qui avoit si souvent secondé les efforts de la déesse Lucine, étoit condamné à ne jamais l'invoquer pour lui-même. Cependant ses dieux pénates, en

diplôme, que d'appeler docteur un médecin qui n'en auroit pas; les chirurgiens ne sont généralement pas docteurs. — Ed.

une occasion remarquable, furent destinés à être témoins d'une scène où le secours de cette déesse étoit nécessaire.

Assez tard dans une soirée d'automne, on vit trois vieilles femmes courant aussi vite que le leur permettoient leurs jambes presque séculaires, dans l'unique rue qui composoit le village de Middlemas, et se dirigeant vers la porte honorable qui, située à quelques pas de la route, en étoit séparée par un treillage à demi rompu, qui entouroit un petit terrain où quelques arbustes annonçoient qu'on avoit voulu former un bosquet. Sur la porte étoit gravé le nom de Gédéon Grey, M. A.[1], chirurgien, etc., etc. Quelques jeunes fainéans, qui, un moment auparavant, restoient les bras croisés à l'autre bout de la rue, en face de la porte du cabaret, — car la soi-disant auberge ne méritoit pas un autre nom, — suivoient les trois vieilles en poussant de grands éclats de rire, excités par leur agilité extraordinaire, et faisoient des gageures sur celle qui arriveroit la première au but, comme s'il y eût eu une course de chevaux à Middlemas. — Une demi-pinte pour la mère Simpson! — La vieille Peg

(1) Abréviation de *magister artium*, maître-ès-arts. — Ed.

Tamson battra les deux autres ! — Plus vite, Alison Jaup ! ne voyez-vous pas qu'elles sont déjà essoufflées? — Montez la colline avec plus de précaution, jeunes filles, ou nous verrons parmi vous une vieille sorcière crever comme un cheval. Ces cris et mille autres quolibets semblables fendoient l'air, sans être écoutés ni même entendus des trois vieilles, tout occupées de leur course, et qui sembloient se disputer à qui arriveroit la première à la porte du docteur.

— Au nom du ciel! docteur, que se passe-t-il donc? dit mistress Grey dont le caractère étoit celui d'une bonne femme qui n'étoit remarquable que par un peu de simplicité; — voilà Peg Tamson, la mère Simpson et Alison Jaup qui font une course dans la grande rue du village.

Le docteur, qui, un moment auparavant, avoit étendu devant le feu sa redingote mouillée, car il arrivoit d'un assez long voyage, descendit sur-le-champ, prévoyant que quelqu'un avoit besoin de ses services, et présumant avec plaisir, d'après les messagères employées, qu'il ne s'agissoit que d'une visite dans le village, et non d'une excursion plus éloignée.

Il venoit d'ouvrir la porte lorsque la mère Simpson, l'une des trois coureuses, entra dans le

petit jardin. Si elle avoit gagné du terrain sur les autres, c'étoit aux dépens du pouvoir de s'exprimer, car lorsqu'elle arriva en présence du docteur, elle resta un moment soufflant comme un marsouin, les barbes de sa coiffe rejetées en arrière, et faisant les plus violens efforts pour parler, mais ne pouvant proférer un seul mot.

Peg Tamson prit la parole avant elle.

— La dame, monsieur, la dame!

— Du secours! du secours à l'instant! hurla plutôt que cria Alison Jaup, tandis que la mère Simpson, qui avoit certainement gagné le prix de la course, se trouva enfin en état de faire valoir ses droits à la récompense qui avoit mis en mouvement leurs six jambes. — Et j'espère, monsieur, ajouta-t-elle, que vous me recommanderez en qualité de garde; car j'étois arrivée pour vous apporter cette nouvelle bien avant ces deux paresseuses.

Les deux autres rivales poussèrent les hauts cris pour protester contre cette prétention, et les désœuvrés qui étoient restés à peu de distance firent entendre de nouveaux éclats de rire non moins bruyans.

— Taisez-vous, vieille folle! s'écria le docteur; et vous aussi, fainéans braillards! Si je viens au

milieu de vous!.... En parlant ainsi il fit claquer avec force son grand fouet, qui produisit à peu près l'effet du célèbre *quos ego* de Neptune dans les premiers livres de l'Énéide [1]. — Et maintenant, dit le docteur, qui est cette dame? où est-elle?

Cette question étoit à peine nécessaire, car une voiture sans armoiries, attelée de quatre chevaux, mais marchant au pas, s'avançoit vers la maison du docteur, et les vieilles femmes, qui avoient eu le temps de reprendre haleine, lui apprirent que le monsieur qui accompagnoit la dame, ne trouvant pas à l'auberge du Cygne un appartement qui pût convenir à une femme d'un rang distingué, il l'amenoit d'après leur avis; avis que chacune d'elles s'attribuoit le mérite d'avoir donné chez le docteur, pour qu'elle y reçût l'hospitalité dans la chambre de l'ouest, chambre qui n'étoit pas occupée, et que M. Grey conservoit pour y placer momentanément les malades qui désiroient passer quelque temps sous les yeux de leur médecin.

Il n'y avoit que deux personnes dans la voi-

(1) Lorsque Neptime reproche aux vents d'avoir soufflé sans ses ordres. Tr.

ture. On en vit sortir d'abord un homme en habit de voyage, qui, ayant reçu du docteur l'assurance que sa compagne seroit logée décemment dans sa maison, aida la dame à descendre de voiture, la conduisit dans une chambre à coucher, proprement meublée, et la confia aux soins du docteur et de sa femme, qui lui promirent d'avoir pour elle toutes les attentions possibles. Pour mieux assurer l'exécution de cette promesse, l'étranger glissa dans la main du docteur une bourse contenant vingt guinées; car cette aventure remonte à l'âge d'or, comme les arrhes d'une récompense encore plus libérale, et le pria de n'épargner aucune dépense pour procurer à cette dame tout ce qui pouvoit être nécessaire ou convenable à une femme dans la situation où elle se trouvoit, et pour la foible créature à laquelle on pouvoit s'attendre qu'elle donneroit le jour très-incessamment. Il ajouta qu'il alloit se retirer à l'auberge du Cygne, et pria le docteur de lui envoyer un message à l'instant même où l'événement attendu auroit eu lieu.

— Elle est d'un rang distingué, continua-t-il; elle est étrangère, et il ne faut pas ménager l'argent. Nous avions dessein d'aller à Édimbourg,

mais un accident nous a forcés de nous détourner de la route. Après avoir répété qu'il ne falloit pas ménager l'argent, il ajouta :

— Faites en sorte qu'elle puisse voyager le plutôt possible.

— C'est ce qui n'est pas en mon pouvoir, répondit le docteur; la nature ne veut pas être pressée, et elle punit toute tentative pour accélérer sa marche.

— Mais l'art peut beaucoup, répliqua l'étranger en lui présentant une seconde bourse qui sembloit aussi pesante que la première.

— L'art peut se récompenser, dit le docteur, mais il ne peut s'acheter. Vous m'avez déjà payé plus que suffisamment pour tous les soins que je puis donner à cette dame; si j'acceptois quelque chose de plus, ce seroit vous promettre, du moins implicitement, de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir. Je prendrai tous les soins possibles de cette dame, et c'est la meilleure chance pour qu'elle soit bientôt en état de voyager. — Maintenant, monsieur, je vous engage à retourner à l'auberge, car mes soins peuvent devenir nécessaires d'un moment à l'autre, et nous n'avons encore ni garde pour la dame, ni nourrice pour l'enfant, mais je vais y pourvoir à l'instant.

— Un moment, docteur; — quelles langues parlez-vous?

— Le latin et le françois assez bien pour me faire comprendre, et je lis un peu l'italien.

— Vous ne savez ni le portugais ni l'espagnol?

— Non, monsieur.

Cela est fâcheux; mais vous pourrez vous faire comprendre d'elle par le moyen du françois. — Souvenez-vous qu'il faut en toute chose prévenir ses désirs. — Si les moyens vous manquent, vous pouvez vous adresser à moi.

— Puis-je vous demander, monsieur, quel nom je dois donner à cette dame?

— Cela est indifférent. Vous le saurez plus à loisir.

En parlant ainsi, il jetta sur ses épaules son grand manteau pour s'en envelopper, en tournant sur les talons, comme pour favoriser cette opération, avec un air que le docteur auroit trouvé difficile d'imiter, et il descendit le long de la rue pour se rendre dans la petite auberge. Là, il paya et congédia les postillons, s'enferma dans une chambre, et ordonna qu'on n'y laissât entrer que le docteur.

En rentrant dans l'appartement où se trouvoit la dame, le docteur y vit sa femme dans une

grande surprise, qui n'étoit pas sans mélange de crainte et d'inquiétude, comme cela est assez ordinaire aux personnes de son caractère.

— Elle ne peut dire un mot chrétien, dit mistress Grey.

— Je le sais, répondit le docteur.

— Mais elle s'obstine à garder un masque noir, et elle crie quand je veux le lui ôter.

— Eh bien! il faut le lui laisser. — Quel mal cela peut-il faire?

— Quel mal, docteur? A-t-on jamais vu une femme honnête accoucher avec un masque sur le visage.

— Rarement peut-être; mais, ma chère Jane, celles qui ne sont pas tout-à-fait honnêtes doivent être accouchées avec les mêmes soins que celles qui le sont, et nous ne devons pas mettre en danger les jours de cette pauvre dame en contrariant ses fantaisies dans un pareil moment.

S'approchant du lit de la dame, il remarqua qu'elle avoit effectivement le visage couvert d'un masque de soie noir, du genre de ceux qui rendoient de si grands services dans l'ancienne comédie, et comme en portoient encore les dames de qualité en voyageant, mais certainement jamais dans la situation où se trouvoit alors celle

dont il s'agit. Il sembloit qu'elle eût éprouvé quelque importunité à ce sujet, car lorsqu'elle vit le docteur elle porta sa main sur son visage, comme si elle eût craint qu'il eût voulu lui arracher son masque. Il se hâta de lui dire en assez bon françois que tous ses désirs seroient une loi pour ceux chez qui elle étoit, sous tous les rapports, et qu'elle étoit parfaitement libre de garder son masque jusqu'à ce qu'il lui plût de le quitter. Elle le comprit, car elle lui répondit dans la même langue, quoiqu'elle ne la sût que très-imparfaitement, pour le remercier de la permission qu'il lui accordoit; semblant en effet regarder comme une permission ce qu'il venoit de lui dire, de conserver son masque.

Le docteur s'occupa alors des autres arrangemens nécessaires, et pour la satisfaction des lecteurs qui aiment les détails circonstanciés, nous dirons que la mère Simpson, qui avoit gagné le prix de la course, fut choisie pour remplir les fonctions de garde; que Peg Tamson obtint le privilège de recommander pour nourrice sa belle-fille, Bet Jamieson, et qu'Alison Jaup fut louée pour aider la servante dans ses travaux, qui se trouvoient multipliés par cet incident : le docteur, en ministre habile, ayant ainsi distribué

parmi ses fidèles adhérens toutes les bonnes places qu'il avoit à sa disposition.

Vers une heure du matin, le docteur arriva à l'auberge du Cygne, et dit à l'étranger qu'il lui faisoit son compliment d'être père d'un beau garçon, et que la mère, suivant la phrase ordinaire, alloit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer.

L'étranger apprit cette nouvelle avec une apparence de satisfaction, et s'écria ensuite : — Il faut maintenant le baptiser sur-le-champ.

— Il n'y a rien de pressé, dit le docteur.

— Nous pensons autrement, répondit l'étranger, coupant court à tout argument. Je suis catholique, docteur, et comme je puis être obligé de quitter ce village avant que la dame soit en état de voyager, je désire voir mon fils reçu dans le giron de l'Eglise. Il y a, à ce que j'ai appris, un prêtre catholique dans ce misérable hameau?

— Il y a ici un M. Goodriche qui est catholique, monsieur, et qu'on dit être dans les ordres.

— J'approuve votre prudence, docteur ; et il est dangereux d'affirmer quoi que ce soit trop positivement. J'amènerai chez vous demain ce M. Goodriche.

Grey hésita un moment : — Je suis protestant presbytérien, monsieur, dit-il ensuite, ami de la constitution telle qu'elle est établie dans l'Eglise et dans l'Etat, et je le suis à bon droit, puisque j'ai, pendant quatre ans, reçu la paie de Sa Majesté, Dieu la protège! en qualité de chirurgien en second dans le régiment caméronien, comme ma Bible régimentale et ma commission peuvent l'attester; mais quoique je sois spécialement tenu d'avoir en horreur tout commerce et trafic avec les papistes, je ne m'opposerai pas aux désirs d'une conscience scrupuleuse. Vous pouvez donc, monsieur, venir chez moi avec M. Goodriche quand il vous plaira; car sans contredit, étant, ainsi que je le suppose, le père de l'enfant, vous devez arranger cette affaire comme bon vous semble. Tout ce que je désire, c'est de ne pas être regardé comme fauteur et adhérent en quelque partie que ce soit du rituel papiste.

— Suffit, monsieur, dit l'étranger avec un ton de hauteur, nous nous entendons l'un et l'autre.

Le lendemain, il arriva chez le docteur avec M. Goodriche et deux individus connus pour être de la même communion. Ils s'enfermèrent

tous quatre avec l'enfant dans un appartement, et il est à présumer que le cérémonial du baptême fut accompli à l'égard de cette jeune créature, insensible à tout ce qui se passoit, et si étrangement introduite dans ce monde. Quand le prêtre et les témoins se furent retirés, l'étranger informa M. Grey que, comme la dame avoit été déclarée hors d'état de voyager d'ici à plusieurs jours, il alloit quitter les environs; mais qu'il reviendroit dans l'espace de dix jours, et qu'il espéroit que sa compagne seroit alors en état de le suivre.

— Et quel nom devons-nous donner à la mère et à l'enfant? demanda le docteur.

— L'enfant se nomme Richard.

— Mais ce nom de baptême doit être suivi d'un nom. — Elle ne peut résider dans ma maison sans avoir un nom.

— Donnez-lui le nom de votre village. — N'est-ce pas, Middlemas?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! la mère se nomme Middlemas; et je suis Math eu Middlemas, à votre service. Voici, continua l'étranger, de quoi fournir à mistress Middlemas tout ce qu'elle pourra désirer, et pourvoir au chapitre des accidens. A ces

mots, il remit un billet de banque de cent livres sterling dans la main de M. Grey, qui éprouva quelque scrupule en le recevant.

— Je suppose, monsieur, que cette dame est en état d'être son propre trésorier?

— Pas le moins du monde, je vous assure, docteur. Si elle désiroit changer ce morceau de papier, elle sauroit à peine combien de guinées elle devroit recevoir en échange. Oui, M. Grey, je vous garantis que vous trouverez mistress Middleton — Middlemas — comment l'ai-je appelée? — aussi ignorante en ce qui concerne les affaires de ce monde que qui que ce soit que vous ayez pu rencontrer dans le cours de votre pratique. Ainsi, vous voudrez bien, pendant mon absence, être son trésorier et son curateur, comme s'il s'agissoit d'un malade incapable de diriger ses propres affaires.

Le docteur fut frappé de la manière un peu hautaine dont l'étranger prononça ces mots. Les expressions, en elles-mêmes, n'indiquoient que le désir de conserver l'incognito, désir que toute la conduite de cet homme mystérieux indiquoit assez clairement; mais le ton avec lequel il s'énonçoit lui sembloit dire : — Je ne suis pas homme à être questionné par qui que ce soit;

– ce que je dis doit être reçu sans commentaire, quand même vous ne le croiriez ni le comprendriez. Cette circonstance confirma Grey dans l'opinion qu'il avoit sous les yeux un cas de séduction, ou de mariage clandestin entre deux personnes de très-haut rang, et l'extérieur des deux parties intéressées rendoit encore ce soupçon plus vraisemblable. Il n'étoit pas dans son caractère d'être importun ni curieux; mais il ne put s'empêcher de remarquer que la dame ne portoit pas de bague de mariage; et son chagrin profond, son tremblement perpétuel, sembloient annoncer une malheureuse jeune personne qui avoit perdu la protection de ses parens, sans acquérir des droits légitimes à celle d'un mari. Ce ne fut donc pas sans quelque inquiétude qu'il reçut les adieux de M. Middlemas, après une conférence particulière assez longue que celui-ci eut avec la dame. Il est vrai qu'il l'assura qu'il reviendroit dans dix jours, cet intervalle de temps étant le plus court espace que le docteur pût se décider à assigner comme pouvant probablement mettre sa malade en état de voyager sans danger.

— Je prie le ciel qu'il revienne, se dit Grey à lui-même; mais il y a trop de mystère dans tout

ceci, pour que ce soit une affaire claire et nette. S'il a dessein de traiter cette pauvre créature de la même manière qu'on en a agi si souvent avec tant de malheureuses jeunes filles, j'espère que ma maison ne sera pas le lieu qu'il choisira pour l'abandonner. Cet argent qu'il m'a laissé m'a l'air un peu suspect; on diroit qu'il cherche à faire quelque compromis avec sa conscience. — Allons, espérons que tout ira pour le mieux. En attendant, mon devoir n'est pas douteux, c'est de faire pour cette pauvre femme tout ce qui est en mon pouvoir.

M. Grey alla voir sa malade aussitôt après le départ de M. Middlemas, c'est-à-dire dès qu'il put être admis près d'elle. Il la trouva dans une violente agitation, et son expérience lui fournit les meilleurs moyens pour la calmer et la tranquilliser. Il lui fit apporter son enfant; elle pleura long-temps sur lui, et l'excès de son émotion céda peu à peu à l'influence de l'amour maternel, sentiment que, d'après son air d'extrême jeunesse, elle devoit connoître alors pour la première fois.

Le médecin observateur remarqua, après ce paroxysme, que l'esprit de sa malade étoit particulièrement occupé à calculer le cours du

temps, et à voir combien il devoit encore s'en écouler avant qu'elle pût voir le retour de son mari, — si c'étoit son mari. Elle consultoit des almanachs, faisoit des questions sur les distances, quoique avec des précautions qui indiquoient clairement qu'elle ne vouloit donner aucun indice sur la direction du voyage de son compagnon, et comparoit sa montre plusieurs fois par jour avec celles des autres. Il étoit évident qu'elle se livroit à cette espèce d'arithmétique trompeuse par laquelle l'imagination s'efforce d'accélérer la marche du temps en calculant ses progrès. En d'autres instans, elle pleuroit de nouveau sur son enfant, que tous les juges compétens déclaroient un aussi bel enfant qu'on en eût jamais vu. Grey remarqua aussi qu'elle murmuroit parfois à l'oreille de son fils, qui ne pouvoit l'entendre, quelques phrases dont non-seulement les mots, mais le ton et l'accent lui étoient inconnus, et qu'il savoit pourtant ne pas appartenir à la langue portugaise.

M. Goodriche, le prêtre catholique, se présenta un jour pour la voir. Elle refusa d'abord de le recevoir, mais elle y consentit ensuite, dans l'idée qu'il pouvoit avoir à lui communiquer quelques nouvelles de M. Middlemas, comme l'étranger

s'étoit appelé. Leur entrevue fut fort courte, et le prêtre quitta l'appartement de la dame avec un air de mécontentement que toute sa prudence ne put entièrement cacher à M. Grey. Il ne revint jamais, quoique la situation de cette dame eût rendu ses soins et ses consolations nécessaires si elle eût été membre de l'Eglise catholique.

M. Grey commença enfin à soupçonner que sa belle malade étoit une juive qui avoit abandonné sa personne et son cœur à un homme d'une religion différente, et le caractère particulier de sa beauté donnoit encore plus de vraisemblance à cette opinion. Cette circonstance ne changea rien à la conduite du docteur, qui ne voyoit que sa détresse et sa désolation, et qui s'efforçoit d'y remédier autant qu'il le pouvoit. Il désiroit pourtant en faire un mystère à mistress Grey et aux autres femmes qui entouroient l'étrangère, et dont la prudence pouvoit être plus justement révoquée en doute, ainsi que la libéralité de leurs opinions. Il régla donc son régime de manière à ce qu'aucune nourriture défendue par la loi de Moïse ne lui fût présentée, afin d'éviter, soit de la choquer elle-même, soit d'inspirer aux autres quelques soupçons. Du reste, il

ne la voyoit guère que pour lui donner les soins qu'exigeoit sa santé et pour s'assurer s'il ne lui manquoit rien de ce qu'elle pouvoit désirer.

L'intervalle de temps pendant lequel la dame attendoit avec tant d'impatience le retour de son compagnon finit par s'écouler. Le désappointement qu'éprouva la convalescente en voyant qu'il n'arrivoit pas, se manifesta par une inquiétude à laquelle se mêloit d'abord un peu d'aigreur, et qui parut se changer ensuite en crainte et en agitation. Lorsque deux ou trois jours se furent passés sans qu'on eût reçu ni lettres, ni message d'aucune espèce de l'étranger, le docteur devint inquiet à son tour, tant pour lui-même que pour la pauvre dame, et il craignit que le prétendu M. Middlemas n'eût véritablement formé le projet d'abandonner une infortunée sans défense, et qu'il avoit probablement trompée. Il désiroit avoir avec elle un entretien qui le mît à portée de juger quelles informations il pouvoit prendre, et ce qu'il étoit convenable de faire. Mais la pauvre dame comprenoit le françois si imparfaitement, ou étoit peut-être si peu disposée à jeter du jour sur sa situation, que toutes les tentatives qu'il fit à ce sujet échouèrent complètement. Lorsque Grey lui

faisoit quelques questions qui tendoient à amener une explication, il remarqua qu'elle lui répondoit ordinairement en secouant la tête, comme pour indiquer qu'elle ne l'entendoit pas, quelquefois par le silence et les larmes, et dans d'autres instans en lui disant qu'il devoit s'adresser à *Monsieur*.

Grey commença donc à devenir très-impatient de voir arriver *Monsieur*, puisque son retour pouvoit seul mettre fin à cette espèce de mystère désagréable qui commençoit à faire le principal sujet des caquets de la bonne compagnie du village; les uns blâmant le docteur d'accueillir chez lui des aventuriers étrangers, de la moralité desquels on pouvoit avoir les doutes les plus sérieux; les autres enviant la bonne affaire qu'il feroit de cette aventure, en ayant à sa disposition les fonds du riche étranger en voyage, circonstance qui ne pouvoit guère être cachée au public quand on vit le digne homme acheter divers objets de luxe qui, quoique peu dispendieux en eux-mêmes, excédoient pourtant de beaucoup les bornes qu'il mettoit à ses dépenses.

Le sentiment intime de sa probité mettoit l'honnête docteur en état de mépriser ces bavardages insignifians; cependant il ne pouvoit lui

être nullement agréable de savoir qu'on tînt de pareils propos. Il n'en continua pas moins à visiter ses malades avec sa régularité ordinaire, et il attendit avec patience que le temps jetât quelque lumière sur la personne et l'histoire de sa pensionnaire.

On étoit dans la quatrième semaine qui suivit l'accouchement de l'étrangère, dont le rétablissement pouvoit être regardé comme complet, lorsque Grey, revenant d'une de ses visites à dix milles de distance, vit une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, arrêtée devant sa porte. — Cet homme est revenu, se dit-il à lui-même, et mes soupçons étoient injustes. Il fit sentir l'éperon à son cheval, signal auquel le fidèle coursier obéit d'autant plus volontiers qu'il sentoit l'écurie. Mais lorsqu'il eut mis pied à terre et qu'il fut entré à la hâte dans sa maison, il lui sembla que le départ de cette malheureuse dame étoit destiné, aussi bien que son arrivée, à amener la confusion dans sa paisible demeure. Plusieurs oisifs s'étoient attroupés devant sa porte. et deux ou trois avoient même poussé l'impudence jusqu'à s'avancer dans le petit jardin pour mieux écouter une altercation confuse qui avoit lieu dans l'intérieur.

Le docteur se montra sans perdre de temps; et, dès qu'ils le virent, les intrus se retirèrent avec précipitation. Il reconnut le son de la voix de sa femme, montée à un diapason qu'il savoit par expérience n'être pas de bon augure; car mistress Grey, quoiqu'en général douce et traitable, pouvoit quelquefois faire la partie de dessus dans un duo matrimonial. Ayant plus de confiance dans les bonnes intentions de sa femme que dans sa prudence, il ne perdit pas un instant pour entrer dans le parloir et prendre l'affaire entre ses mains. Il y trouva mistress Grey à la tête de toute la milice de l'appartement de la jeune dame, c'est-à-dire la garde, la nourrice et la servante, engagée dans une violente dispute avec deux étrangers. L'un étoit un vieillard dont le visage basané exprimoit la pénétration et la sévérité, mais dont le feu sembloit alors en partie amorti par un mélange de chagrin et de mortification; l'autre, qui paraissoit soutenir activement la querelle avec mistress Grey, homme vigoureux, avec des traits durs, les yeux pleins d'audace, étoit armé de pistolets qu'il sembloit se faire un plaisir de laisser apercevoir sans aucune nécessité.

— Voici mon mari, monsieur, dit mistress

Grey d'un ton de triomphe, car elle avoit le bonheur de le regarder comme un des plus grands hommes qui existassent ; — voici le docteur, — voyons ce que vous direz à présent.

— Ce que je vous ai déjà dit, madame, c'est-à-dire qu'il faut obéir à mon mandat ; il est en bonne forme, madame, en bonne forme.

En parlant ainsi, il frappoit de l'index de sa main droite sur un papier qu'il tenoit de la gauche, et qu'il avançoit vers mistress Grey.

— Adressez-vous à moi, s'il vous plaît, monsieur, dit le docteur, voyant qu'il ne devoit pas perdre de temps pour évoquer la cause devant la cour compétente ; je suis maître de cette maison, monsieur, et je désire apprendre la cause de votre visite.

— Cela sera bientôt dit. Je suis un messager du roi [1], et cette dame m'a traité comme si j'étois celui du bailli d'un baron.

— Ce n'est pas la question dont il s'agit, monsieur. Si vous êtes un messager du roi, où est votre mandat ? et que venez-vous faire ici ? En même temps il dit tout bas à la nourrice de courir chez M. Lawford, le clerc du corps muni-

(1) Un huissier royal. — Ed.

pal, et le prier de venir le trouver le plus promptement possible, et la belle-fille de Peg Tamson partit avec une célérité digne de sa belle-mère.

—Voici mon mandat, dit l'officier de justice; vous pouvez l'examiner.

—Tout effronté qu'il est, le drôle n'ose pas dire au docteur quelle est sa mission, s'écria mistress Grey d'un ton de triomphe.

— Une belle mission! dit la mère Simson; enlever une femme en couches comme un faucon enleveroit une poule!

— Quand il n'y a pas un mois qu'elle est accouchée! ajouta la vieille Alison Jaup.

— Vingt-quatre jours huit heures sept minutes, à une seconde prés! s'écria mistress Grey.

Le docteur ayant examiné le mandat, qui lui parut en bonne forme, commença à craindre que sa garnison d'amazones, dans le zèle qu'elles montroient pour défendre une personne de leur sexe, n'allât jusqu'à quelque acte qu'on pourroit traiter de rébellion à la loi, et il leur ordonna de se taire.

— Ce mandat, dit-il, contient un ordre de prise de corps contre Richard Tresham et Zilia de Monçada, pour cause de haute trahison. J'ai servi Sa Majesté, monsieur, et ce n'est pas ma

maison qui servira d'asile à des traîtres. Je ne connois aucune de ces deux personnes, et je n'ai même jamais entendu leur nom.

— Mais la dame que vous avez reçue dans votre maison, dit le messager du roi, est Zilia de Monçada; et voici son père, Mathias de Monçada, qui en fera serment.

— Si cela est vrai, répondit M. Grey en regardant le prétendu père, vous vous êtes chargé, monsieur, d'une singulière fonction. — Je ne suis dans l'habitude ni de nier mes propres actions, ni de m'opposer à l'exécution des lois de mon pays. Il se trouve chez moi une dame en convalescence, qui est devenue sous ce toit mère d'un enfant bien portant; si elle est la personne indiquée dans ce mandat, et que vous soyez son père, je dois la livrer aux lois de mon pays.

Ici la milice d'Esculape fit un nouveau mouvement.

— La livrer, docteur! s'écria la meilleure moitié de lui-même; c'est une honte de vous entendre parler ainsi, vous que les femmes et les enfans font vivre plus que toute autre chose.

— Je suis étonnée d'entendre le docteur parler ainsi, dit Alison Jaup; il n'y a pas une femme

dans tout le bourg qui croiroit une pareille chose de lui.

— J'avois toujours cru jusqu'à ce moment que le docteur étoit un homme, ajouta la mère Simson; mais je crois à présent que c'est une vieille femme qui n'a guère plus de hardiesse que moi, et je ne suis pas surprise que la pauvre mistress Grey...

— Silence, folles que vous êtes! s'écria le docteur; croyez-vous que cette affaire ne soit pas déjà assez fâcheuse? Faut-il que vous la rendiez encore pire par des propos qui n'ont pas le sens commun? — Messieurs, le cas dont il s'agit est très-épineux. Voici un mandat décerné pour un grand crime contre une pauvre créature qui n'est guère en état d'être transportée d'une maison dans une autre, encore moins d'être traînée en prison. Je vous dis clairement que je crois que l'exécution de ce mandat peut occasionner sa mort. Si vous êtes réellement son père, c'est à vous à considérer ce que vous pouvez faire pour arranger les choses, au lieu de les pousser à l'extrémité.

— Il vaut mieux la mort que le déshonneur, répondit le vieillard à figure austère, et d'une voix aussi dure que sa physionomie. — Messager,

faites votre devoir, et exécutez le mandat; je vous en rends responsable.

—Vous l'entendez, dit le messager en s'adressant au docteur; il faut que j'aie accès près de cette dame à l'instant même.

—Ah! dit M. Grey, voici le clerc de ville qui arrive fort à propos. — Soyez le bienvenu, M. Lawford. Nous avons grand besoin ici de votre avis comme homme de loi, comme homme de bon sens, comme homme humain. De toute ma vie, je n'ai jamais été plus charmé de vous voir.

Il lui expliqua l'affaire en peu de mots, et le messager du roi, comprenant que ce nouveau venu étoit un homme jouissant de quelque autorité dans le village, lui montra de nouveau son mandat.

—C'est un mandat très-valide et auquel il ne manque rien, docteur, dit l'homme de loi; néanmoins, si vous êtes disposé à prêter serment que le transport seroit dangereux pour la santé de cette dame, sans contredit elle doit rester ici sous bonne et sûre garde.

—Ce n'est pas tant le simple acte de locomotion que je crains, répondit le docteur, mais je puis déclarer sur mon ame et sur ma conscience,

que la honte, la crainte du courroux de son père, le sentiment de l'ignominie d'une telle arrestation, la terreur des suites qu'elle peut avoir, peuvent lui occasionner une maladie violente et dangereuse, et peut-être même la mort.

— Le père doit voir sa fille, quoiqu'ils aient pu avoir une querelle ensemble, dit M. Lawford; l'officier de justice doit mettre son mandat à exécution, quand la personne arrêtée en devroit mourir de frayeur. Ces sortes d'événemens ne sont que des suites contingentes, et non directes et immédiates. Votre hésitation est fort naturelle, M. Grey, mais vous devez remettre la dame entre les mains de cet officier.

— Mais du moins, M. Lawford, je dois être bien certain que la personne qui se trouve dans ma maison est celle qui est désignée en ce mandat.

— Conduisez-moi dans son appartement, dit le vieillard que le messager avoit nommé Monçada.

— S'il le faut, dit Grey, j'aimerois mieux marcher au-devant d'un canon.

Le messager, que la présence de Lawford avoit rendu un peu plus civil, commença à reprendre un ton d'impudence. — Il espéroit,

dit-il, par le moyen de sa prisonnière, obtenir les informations nécessaires pour arrêter l'individu qui étoit le plus coupable. Si l'on opposoit de nouveaux délais à l'exécution de ses ordres, ces informations pourroient venir trop tard, et il rendoit responsables des conséquences tous ceux qui contribuoient à occasionner ces délais.

— Et moi, dit M. Grey, quand je devrois être conduit à l'échafaud pour le dire, je proteste que la marche qu'on veut suivre peut conduire à la mort, à l'assassinat de ma malade. Ne peut-on la laisser ici sous cautionnement, M. Lawford?

— Le cautionnement n'est pas admis dans les cas de haute trahison, répondit l'homme de loi. Et prenant un ton confidentiel, il ajouta: — Allons, M. Grey, nous vous connoissons tous pour un homme professant des sentimens de loyauté pour notre souverain le roi George et son gouvernement, mais il ne faut pas que vous poussiez trop loin cette affaire, de peur de vous mettre vous-même dans l'embarras; il n'existe personne dans Middlemas qui ne le regrettât vivement. L'année 1745 n'est pas encore assez éloignée de nous pour que nous ayons oublié la foule de mandats qui furent décernés alors pour

cause de haute trahison, — oui, et contre des dames de qualité qui furent mises en prison sur une telle accusation : — lady Ogilvy, lady Mac Intosh, Flora Mac Donald, et tant d'autres ; mais elles furent toutes traitées avec indulgence. Sans doute monsieur sait ce qu'il fait, et il est sans inquiétude pour la sûreté de la dame. — Ainsi donc il faut céder et laisser couler l'eau, comme nous disons.

— Suivez-moi donc, messieurs, et vous verrez la jeune dame, dit Gédéon; et alors, ses traits mâles agités par une vive émotion en songeant à la scène d'angoisse qui alloit avoir lieu, il monta le premier le petit escalier, et ouvrant la porte de l'appartement où étoit l'étrangère, il dit à Monçada qui le suivoit : — Voici le seul refuge de votre fille, monsieur, et je suis malheureusement trop foible pour l'y protéger. Entrez, monsieur, si votre conscience vous le permet.

Le vieillard lui lança un regard courroucé dans lequel on auroit dit qu'il auroit voulu mettre le pouvoir attribué aux yeux du basilic fabuleux. S'avançant ensuite avec un air de hauteur, il entra dans la chambre. Lawford et Grey

le suivirent à une petite distance, et le messager s'arrêta sur le seuil de la porte. L'infortunée jeune femme avoit entendu le bruit de l'altercation, et n'en avoit que trop bien deviné la cause. Il est même possible qu'elle eût vu les deux étrangers descendre de voiture. Quand ils entrèrent dans l'appartement, elle étoit à genoux devant un fauteuil, le visage couvert d'un voile de soie. Monçada prononça un seul mot que personne ne comprit, mais qu'à l'accent qui l'accompagnoit on put juger équivalent à celui de misérable! La jeune femme fit entendre un frémissement convulsif, semblable au foible cri d'un soldat mourant d'une blessure, et qui en reçoit une nouvelle. Mais sans s'inquiéter de son émotion, Monçada la saisit par le bras, la releva assez brusquement, et elle parut ne pouvoir se tenir sur ses jambes que parce qu'elle étoit soutenue par la main ferme qui saisissoit son bras. Il lui arracha alors le masque qui lui couvroit le visage. La pauvre créature chercha encore à se cacher la figure de sa main gauche, car la manière dont elle étoit tenue ne lui laissoit pas l'usage de la droite. Son père s'empara aussi de cette main sans beaucoup d'efforts, et d'ailleurs elle étoit trop petite pour voiler tous ses traits. On vit

donc son visage, encore rayonnant de beauté, mais couvert de rougeur et baigné de larmes.

— Alcade, et vous, chirurgien, dit Monçada à Lawford et à Grey avec un accent et des gestes tout-à-fait étrangers, cette femme est ma fille Zilia Monçada, la même qui est désignée dans ce mandat; faites-moi place, et que je l'emmène dans un lieu où ses crimes pourront être expiés.

— Êtes-vous fille de cet homme? demanda Lawford à la jeune dame.

— Elle n'entend pas l'anglois, dit le docteur. Et lui adressant la parole en françois, il la conjura de lui dire si elle étoit fille de Monçada, l'assurant de sa protection si elle ne l'étoit pas. Elle murmura foiblement sa réponse, mais elle ne fut que trop intelligible. Monçada étoit son père.

Il ne sembloit alors rester aucun prétexte pour intervenir dans cette affaire. Le messager arrêta sa prisonnière, et avec quelque délicatesse demanda l'assistance des femmes qui étoient dans la chambre pour la conduire dans la voiture qui attendoit.

Grey s'opposa pourtant encore à leur passage. — Vous ne séparerez pas sans doute la mère de l'enfant? s'écria-t-il.

Zilia Monçada entendit cette question, qui sembla rappeler tout à coup à son souvenir l'être infortuné auquel elle avoit donné le jour, et que la terreur dont l'avoit frappée la présence de son père lui avoit fait oublier un instant. Elle poussa un cri perçant d'angoisse, et tourna les yeux vers son père avec l'air le plus suppliant.

— Portez le bâtard à la paroisse, s'écria Monçada tandis que la malheureuse mère tomboit sans connoissance entre les femmes qui étoient alors groupées autour d'elle.

— Cela ne se passera pas ainsi, monsieur, dit le docteur. Si vous êtes le père de cette dame, vous êtes l'aïeul du malheureux enfant, et vous devez prendre des arrangemens pour lui assurer des alimens, ou nous indiquer quelque personne qui puisse en être responsable.

Monçada jeta un coup-d'œil sur Lawford, qui déclara que ce que demandoit M. Grey étoit de toute justice.

— Je ne refuse pas de payer ce qui peut être nécessaire pour ce misérable enfant, dit Monçada en s'adressant à Grey; et si vous voulez vous en charger et l'élever, vous aurez quelque chose à ajouter à votre revenu.

Grey alloit refuser une proposition qui lui

étoit faite d'une manière si peu honnête; mais après un moment de réflexion, il répondit : — Ce qui vient de se passer m'a donné une telle opinion de ceux qui y ont pris part, que, si la mère désire que je prenne soin de l'enfant, je ne m'y refuserai pas.

Monçada parla à sa fille, qui commençoit à recouvrer l'usage de ses sens, dans la même langue dont il s'étoit déjà servi. Sa proposition parut convenir à la jeune mère, car elle s'élança des bras des femmes qui la soutenoient, s'avança vers Grey, lui saisit la main, la baisa en la baignant de ses larmes, et parut se consoler même d'être obligée de se séparer de son fils en songeant qu'il resteroit confié aux soins du docteur.

— Brave et digne homme, lui dit-elle en son mauvais françois, vous avez sauvé la mère et l'enfant!

Pendant ce temps, le père, avec un sang-froid mercantile, plaçoit entre les mains de M. Lawford des billets de banque pour une somme de mille livres sterling, et il lui dit qu'il faudroit en faire le placement pour l'usage de l'enfant, et en faire emploi par portions, suivant que l'exigeroient sa nourriture, son entretien et son éducation. Si quelque correspondance avec lui

relativement à ce sujet devenoit nécessaire, comme par exemple, en cas de mort de l'enfant, on devoit écrire à Mathias Monçada sous le couvert d'une certaine maison de banque de Londres qu'il indiqua.

— Mais songez bien, ajouta-t-il en se tournant vers Grey, à ne me troubler de cette affaire qu'en cas de nécessité absolue.

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur, répondit le docteur; je n'ai rien vu aujourd'hui qui puisse me faire désirer d'entrer en correspondance avec vous, si cela ne devient indispensable.

Tandis que Lawford rédigeoit un acte par lequel M. Grey et lui étoient nommés curateurs de l'enfant, M. Grey voulut remettre à la jeune dame ce qui restoit de la somme assez considérable que M. Tresham, — si tel étoit son nom, — lui avoit laissée en la quittant. Mais elle refusa cette proposition de remboursement, tant par le peu d'expressions qu'elle pouvoit trouver dans ce qu'elle savoit de françois, que par les gestes les plus expressifs des yeux, des mains et même des pieds. Elle supplia Grey de regarder cette somme comme lui appartenant personnellement, et le força même d'accepter une bague

ornée de brillans qui paroissoit d'un grand prix. Son père lui adressa alors quelques mots d'un ton sévère, et elle l'écouta avec un air d'angoisse mêlée de soumission.

— Je lui ai accordé quelques minutes pour pleurer sur l'être misérable qui a été le sceau de son déshonneur, dit le père d'un ton austère; retirons-nous, et laissons-la seule. — Vous, ajouta-t-il au messager, restez sur l'escalier et veillez sur la porte.

Grey, Lawford et Monçada se retirèrent dans le salon, où ils restèrent en silence, chacun occupé de ses réflexions. Au bout d'une demi-heure, ils furent informés que la dame étoit prête à partir.

— Fort bien, dit Monçada; je suis charmé qu'il lui reste assez de bon sens pour se soumettre à ce qu'elle ne peut empêcher.

Il remonta l'escalier, et revint sur-le-champ, conduisant sa fille, qui avoit remis son masque et son voile. En passant près de Grey, elle s'écria : — Mon fils! mon enfant! avec l'accent du désespoir. Elle monta ensuite dans la voiture qu'on avoit fait approcher de la porte autant que le permettoit le petit enclos qui étoit en avant de la maison. Le messager, monté sur un

cheval de main, et accompagné d'un recors et d'un domestique, suivit la chaise de poste, qui partit au grand galop en prenant la route d'Édimbourg. Tous ceux qui avoient été témoins de cette scène étrange se retirèrent alors pour se livrer à leurs conjectures, et quelques-uns pour compter ce qu'elle leur avoit valu; car une distribution d'argent avoit été faite aux femmes qui avoient donné des soins à la jeune dame, avec une libéralité qui avoit contribué à les réconcilier en grande partie avec cette violation des droits du sexe féminin,.... l'enlèvement précipité d'une femme en couches.

CHAPITRE XVII.

Le dernier nuage de poussière soulevé par les roues de la voiture étoit dissipé, quand le dîner, qui réclame toujours une part dans les pensées humaines, même au milieu des incidens les plus merveilleux et les plus touchans, se présenta à celle de mistress Grey.

— Eh bien! docteur, dit-elle, resterez-vous à regarder à la fenêtre jusqu'à ce que quelqu'autre malade vous fasse appeler, pour que vous soyez obligé de partir sans avoir dîné? — J'espère que M. Lawford voudra bien accepter la fortune du pot, car c'est justement l'heure de son dîner, et nous avons aujourd'hui quelque chose de plus qu'à l'ordinaire, à cause de cette pauvre dame : — de l'agneau, des épinards et du veau à la florentine.

M. Grey tressaillit comme s'il fût sorti d'un

rêve, et ayant répété l'invitation hospitalière que sa femme venoit de faire, Lawford l'accepta sans se faire presser.

Nous supposerons le repas terminé, une bouteille de bon vieux rum d'Antigoa placé sur la table, et un petit et modeste bol de punch judicieusement rempli pour le docteur et son hôte. Leur conversation roula naturellement sur la scène étrange dont ils venoient d'être témoins, et le clerc municipal [1] ne se fit pas peu de mérite de sa présence d'esprit.

— Je crois, docteur, dit-il, que vous auriez pu vous brasser une ale un peu amère, si je n'étois pas survenu fort à propos.

— Ma foi, cela auroit bien pu arriver; car, pour vous dire la vérité, quand j'ai vu ce drôle faire parade de ses pistolets entre quatre femmes, dans ma maison, j'ai commencé à sentir le vieil esprit caméronien se soulever en moi, et il m'auroit fallu bien peu de provocations pour me faire prendre le poker [2].

(1) *Town-clerk*, le secrétaire de la mairie. — Ed.

(2) *Tisonnier*. Petite barre de fer droite, espèce de fourgon dont on se sert pour attiser le feu de charbon, et qui servit si bien d'arme défensive et offensive au brave Nicol Jarvie. (Voyez *Rob-Roy*). — Ed.

— Fi! fi! mauvais moyen, fort mauvais! Non, non, c'étoit un cas où un peu de prudence valoit mieux que tous les pistolets et tous les pokers du monde.

— Et c'étoit précisément ce que je pensois quand je vous ai envoyé chercher, M. Lawford.

— Et il n'auroit pas pu appeler un homme plus habile dans un cas difficile, ajouta mistress Grey qui travailloit à l'aiguille à quelque distance de la table.

— Je vous remercie, ma bonne voisine, et je bois à votre santé, répondit le scribe; me permettez-vous de vous servir un second verre de punch? Mistress Grey n'ayant pas accepté, il continua : — Je supçonne qu'on ne s'est servi de ce messager et de son mandat que pour empêcher toute opposition. Vous avez vu comme il s'est tenu tranquille lorsque j'ai eu établi le point de loi. — Je ne croirai jamais que la dame coure le moindre risque de sa part; mais le père est un rude homme. Soyez-en bien sûrs, il a tellement serré la bride à la pauvre créature, qu'elle l'a rompue, et a pris le mors aux dents. Je ne serois pas surpris qu'il ne l'emmenât en pays étranger, et qu'il ne la claquemurât dans un couvent.

— Cela n'est guère probable, dit le docteur,

s'il est vrai, comme je le soupçonne, que le père et la fille sont juifs l'un et l'autre.

— Juifs! s'écria mistress Grey; et me suis-je donné tant de peine pour une juive! J'ai remarqué qu'elle a fait la grimace un jour que Simson, sa garde, parloit d'œufs au lard. — Mais je croyois que les juifs avoient toujours une longue barbe, et le menton de ce vieux bourru n'en a pas plus que celui d'un chrétien. — J'ai vu le docteur lui-même en avoir une plus longue, quand il n'avoit pas eu le temps de se raser.

— M. Monçada pouvoit se trouver dans le même cas, dit Lawford, car il sembloit avoir voyagé fort vite. Mais on trouve souvent parmi les juifs des gens très-respectables, mistress Grey. — Ils n'ont pas de propriétés territoriales, parce que la loi est contr'eux à cet égard, mais ils ont bon crédit à la bourse, et beaucoup d'argent dans les fonds publics, mistress Grey. — Quant à moi, je pense véritablement que cette pauvre jeune femme est beaucoup mieux avec son propre père, quoique ce soit un juif et un rude homme par-dessus le marché, qu'elle ne l'auroit été avec le vagabond qui l'a trompée, et qui, d'après tout ce que vous m'avez dit, docteur, paroît être un rebelle et un papiste. Les

juifs sont attachés au gouvernement; et ils détestent le Pape, le Diable et le Prétendant, aussi cordialement que fait le meilleur d'entre nous.

— Je ne puis approuver la conduite ni de l'un ni de l'autre, dit M. Grey. Mais il est juste de dire que j'ai vu M. Monçada dans un moment où il étoit vivement courroucé, et, suivant toutes les apparences, ce n'étoit pas sans raison. Or, cet autre, ce Tresham, si c'est son nom, m'a parlé avec hauteur, et il a montré plus que de l'insouciance pour cette pauvre jeune femme, à l'instant où il lui devoit le plus d'amitié, comme il me devoit quelque reconnoissance. Je suis donc de votre opinion, M. Lawford, et je pense que le chrétien ne vaut pas le juif.

— Et vous avez dessein de prendre soin de cet enfant, docteur? C'est ce que j'appelle jouer le rôle du bon Samaritain.

— Il ne m'en coûtera guère, M. Lawford. Si l'enfant vit, il a de quoi être élevé décemment et se pousser dans le monde, et je puis lui donner une profession utile et honorable. Ce sera pour moi un amusement plutôt qu'un embarras. D'ailleurs, je désire faire quelques observations sur les maladies des enfans, et avec la grace de Dieu, il faudra bien qu'il les éprouve pendant qu'il sera

sous mes yeux; et puisque le ciel ne nous a pas accordé d'enfans.....

— Bon! bon! vous voilà bien pressé! Il n'y a pas si long-temps que vous êtes marié. — Mistress Grey, que mes plaisanteries ne vous mettent pas en fuite. — Vous nous donnerez peut-être une tasse de thé, car le docteur et moi nous ne sommes pas de grands casseurs de verres.

La quatrième année qui suivit cette conversation vit arriver l'événement à la possibilité duquel M. Lawford avoit fait allusion, et mistress Grey donna une fille à son mari. Mais le bien et le mal sont étrangement mêlés dans ce bas monde. L'accomplissement du désir d'avoir une postérité fut suivi, pour M. Grey, de la perte de sa bonne et simple femme, un des coups les plus cruels que le destin pût porter au pauvre docteur, et la désolation jetée dans sa maison par l'événement qui, pendant plusieurs mois, avoit promis d'ajouter de nouveaux attraits à son humble demeure. Grey soutint cette perte comme un homme doué de bon sens et de fermeté supporte un coup dont il n'espère pas pouvoir jamais se relever entièrement. Il s'acquittoit des devoirs de sa profession avec la même ponctualité qu'auparavant; il étoit calme, et même, en apparence,

enjoué, quand il se trouvoit dans la société; mais l'astre consolateur de son existence étoit éclipsé. Tous les matins il lui manquoit ces avis affectueux qui lui recommandoient de faire attention à sa santé, tout en cherchant à rétablir celle de ses malades. Tous les soirs, quand il rentroit chez lui après avoir fait sa tournée laborieuse, il savoit qu'il n'avoit plus à attendre l'accueil tendre et amical d'une femme empressée de raconter tous les petits événemens de la journée ou qui en écoutoit le récit avec intérêt. Ses lèvres, qui siffloient avec autant de force que de gaîté dès qu'il apercevoit le clocher de Middlemas, restoient immobiles, et la tête du cavalier se penchoit sur sa poitrine, tandis que le cheval, n'étant plus animé par la voix et par la main de son maître, sembloit ralentir le pas comme s'il eût partagé son accablement. Il y avoit des instans où son abattement étoit tel, qu'il ne pouvoit même supporter la présence de sa petite Menie, dont la physionomie enfantine lui rappeloit les traits de sa mère, de la mort de laquelle elle avoit été, sans le savoir, la cause innocente. — Sans cette pauvre enfant, pensoit-il... Mais, se reprochant aussitôt ce sentiment répréhensible, il la serroit contre son cœur, l'accabloit de caresses,

— et ordonnoit tout à coup à la nourrice de l'emporter.

Les mahométans ont une idée bizarre : ils pensent que le vrai croyant, pour arriver dans le paradis, est dans la nécessité de passer pieds nus sur un pont de fer rouge [1]. Mais, en cette occasion, tous les morceaux de papier que le musulman a ramassés pendant sa vie, de peur qu'une sentence du Coran, qui pourroit y être écrite, ne fût profanée, viennent se placer entre ses pieds et le métal ardent, et l'empêchent de se brûler. C'est ainsi quelquefois que, même en ce monde, les suites des actions inspirées par la bienveillance et la bonté de cœur adouciront l'angoisse des afflictions qui surviendront par la suite.

La plus grande consolation que le pauvre Grey pût trouver, après la perte cruelle qu'il avoit faite, étoit l'affection enjouée que lui témoignoit Richard Middlemas, l'enfant qui avoit été confié à ses soins d'une manière si singulière. Même à cet âge encore peu avancé, il étoit d'une beauté remarquable. Quand il gardoit le silence ou qu'il

(1) Alsirat ou Al-Sirat : Le pont sur lequel les musulmans passent de la terre au ciel, pont jeté sur l'enfer. — Éd.

avoit de l'humeur; ses yeux noirs et sa physionomie frappante offroient quelque ressemblance avec le caractère hautain imprimé sur les traits de celui qu'on supposoit son père; mais quand il étoit joyeux et content, ce qui arrivoit beaucoup plus souvent, ces nuages faisoient place à l'expression la plus gaie et la plus espiègle qui se soit jamais montrée sur le visage riant d'un enfant insouciant. Il sembloit avoir un tact au-dessus de son âge pour découvrir le caractère particulier de ceux avec qui il vivoit, et pour s'y conformer. Sa nourrice, Bet Jamieson, ou, comme on l'appeloit plus communément pour abréger et *par excellence*, Nourrice, étoit un des principaux objets de l'affection de Richard. Elle l'avoit élevé depuis son enfance; elle avoit perdu son propre enfant, et peu de temps après son mari; et, se trouvant alors un être isolé, elle avoit continué à rester dans la famille du docteur Grey, comme cela arrive assez fréquemment en Écosse. Après la mort de mistress Grey, elle obtint peu à peu la surintendance générale des affaires intérieures de la maison, et étant bonne ménagère, honnête et entendue, elle devint dans la famille une personne de très-grande importance.

Elle avoit un caractère hardi, des sensations

vives, et, comme cela arrive souvent aux nourrices, elle étoit aussi attachée à Richard Middlemas, qu'elle avoit nourri de son lait, que s'il eût été son propre fils. L'enfant, de son côté, la payoit de cette affection par toutes les démonstrations de tendresse dont son âge étoit capable.

Le petit Richard se distinguoit aussi par son attachement tendre et sincère pour son curateur et son bienfaiteur, le docteur Grey. Il étoit serviable en temps et lieu convenables; tranquille comme un agneau quand son protecteur sembloit vouloir étudier ou réfléchir, empressé de l'aider en tout ce dont il étoit capable, cherchant à l'amuser quand le docteur sembloit le désirer; et dans toutes ces petites prévenances il déployoit une intelligence fort au-dessus de la portée ordinaire d'un enfant.

Ce caractère aimable parut gagner encore avec le temps. Dans tous les jeux d'exercice il étoit le chef et l'orgueil de ses compagnons, sur la plupart desquels sa force et son activité lui donnoient une supériorité décidée. Il ne se distinguoit pas tout-à-fait autant dans ses études; cependant il étoit le favori de son maître d'école, homme instruit et sensé.

— Richard marche à pas lents, disoit celui-ci

au docteur Grey, mais du moins il marche à pas sûrs, et il est impossible de n'être pas content d'un enfant qui désire tellement nous donner de la satisfaction.

L'affection et la reconnoissance du jeune Middlemas pour son protecteur sembloient augmenter en proportion du développement de ses facultés, et ces sentimens trouvèrent un moyen aussi naturel qu'agréable de se montrer par ses attentions pour la petite Menie Grey. Ses moindres désirs étoient des ordres pour Richard, et c'étoit en vain que cent voix perçantes l'appeloient pour jouer aux barres ou au ballon, si le bon plaisir de Menie étoit qu'il restât près d'elle à lui bâtir des châteaux de cartes pour l'amuser. Quelquefois il se chargeoit seul du soin de sa petite compagne, et on le voyoit se promener avec elle sur le *commun*[1], lui cueillir des fleurs sauvages et lui faire de petits bonnets de roseaux entrelacés.

L'attachement de Menie pour Richard étoit proportionné à ses soins affectueux, et le père voyoit avec plaisir chaque nouvelle marque d'attention que son protégé donnoit à sa fille.

(1) Lieu de dépaissance communale. — Éd.

Pendant le temps que Richard devenoit de bel enfant un bel adolescent, et qu'il avançoit vers l'époque où le bel adolescent se changeroit en beau jeune homme, M. Grey écrivit très-régulièrement deux fois par an à M. Monçada, par le canal que celui-ci lui avoit indiqué. Cet homme bienveillant pensoit que, si le riche aïeul pouvoit seulement voir ce petit-fils, dont toute famille auroit pu être fière, il lui seroit impossible de persister dans sa résolution de traiter en étranger un être qui lui tenoit de si près par le sang, et dont l'extérieur et le caractère étoient si intéressans. Il crut donc qu'il étoit de son devoir d'entretenir la foible et indirecte communication qui lui étoit permise avec le grand-père maternel de son protégé, comme pouvant, à une époque plus heureuse, amener une liaison plus étroite. Cependant, sous tout autre rapport, cette correspondance ne pouvoit être agréable à un homme plein d'une honorable fierté comme M. Grey.

Aussi ses lettres étoient-elles aussi courtes que possible. Il se bornoit à y rendre compte des dépenses de l'enfant, en y comprenant une très-modique pension pour lui-même, le tout attesté par M. Lawford, qui en étoit comme lui cura-

tour; et à parler de l'état de la santé de Richard et des progrès de son éducation, en y joignant quelques mots pour faire brièvement, mais avec chaleur, l'éloge de son intelligence et de la bonté de son cœur. Mais les réponses qu'il en recevoit étoient encore plus courtes. Elles se réduisoient à peu près à ce qui suit : « M. Monçada accuse réception de la lettre de M. Grey sous telle date, et le prie de persister dans le plan qu'il a suivi jusqu'à présent relativement à leur correspondance. » Dans les occasions où il paraissoit y avoir lieu à quelque dépense extraordinaire, les envois d'argent ne se faisoient pas attendre.

Quinze jours après la mort de mistress Grey, le docteur reçut de cette manière une somme de cinquante livres sterling, avec un billet annonçant qu'elle étoit destinée à payer le deuil de l'enfant R. M. M. Monçada avoit ajouté quelques mots pour indiquer que le surplus étoit à la disposition de M. Grey pour faire face aux dépenses extraordinaires occasionnées par cette calamité; mais, désespérant sans doute de rendre convenablement son idée en anglois, il n'avoit pas fini cette phrase. Le docteur, sans chercher à remplir la lacune, porta tranquillement la somme tout entière au compte de la petite

fortune de son jeune protégé; contre l'avis de M. Lawford, qui, sachant que le docteur, au lieu de gagner quelque chose sur la pension qu'il retenoit pour Richard, étoit plutôt en perte à cet égard, désiroit que son ami profitât de cette occasion pour rétablir en partie la balance; mais M. Grey fut à l'épreuve de toute remontrance à ce sujet.

Lorsque Richard approcha de sa quatorzième année, le docteur rendit à M. Monçada un compte plus détaillé du caractère, des moyens et de la capacité du jeune homme confié à ses soins. Il ajouta qu'il le faisoit pour mettre M. Monçada en état de juger de quelle manière devoit être dirigée à l'avenir l'éducation de Richard. — Il étoit arrivé, disoit-il, à l'époque où l'éducation sort des directions générales, et doit suivre quelqu'une des routes particulières qui conduisent à chaque profession; par conséquent, il devenoit indispensable de déterminer vers laquelle on dirigeroit ses études et ses efforts; et, de son côté, il feroit tout ce qui seroit en lui pour exécuter les désirs de M. Monçada, les aimables qualités du jeune homme le lui faisant aimer comme s'il étoit son père, quoiqu'il ne fût que son curateur.

La réponse à cette lettre arriva au bout de huit ou dix jours. Elle étoit moins laconique que de coutume, n'étoit plus écrite à la troisième personne, et contenoit ce qui suit :

« M. Grey, — nous nous sommes vus dans des circonstances qui ne pouvoient pas, à cette époque, nous faire connoître l'un à l'autre sous un point de vue favorable. Cependant j'ai l'avantage sur vous, puisque, connoissant vos motifs pour concevoir de moi une opinion assez médiocre, je pouvois les respecter et vous respecter vous-même en même temps ; au lieu que vous, hors d'état de comprendre les miens, — je veux dire, ne connoissant pas la manière infame dont j'avois été traité, — vous ne pouviez comprendre les raisons que j'avois pour agir comme je l'ai fait. Privé de ma fille, monsieur, par un misérable, l'ayant vue elle-même dépouillée de son honneur, il m'est impossible de jamais me déterminer à voir l'être, quoique innocent, dont la vue me rappelleroit toujours des idées de haine et de honte. — Gardez près de vous ce pauvre enfant ; — élevez-le dans votre profession ; mais ayez soin qu'il ne porte pas ses vues plus haut que d'occuper dans le monde un rang semblable à celui que vous y occupez dignement. S'il a du

goût pour la profession de fermier, pour la jurisprudence, pour la médecine ou pour quelqu'autre état qu'il puisse exercer dans une province, les moyens d'éducation et d'établissement lui seront libéralement fournis. — Mais je dois le prévenir, ainsi que vous, que toute tentative pour s'adresser à moi autrement que je ne le permettrai spécialement, sera suivi de la perte entière de mes bonnes graces et de ma protection. Vous ayant fait connoître mes intentions à cet égard, j'espère que vous agirez en conséquence. »

La réception de cette lettre détermina le docteur à avoir une explication avec le jeune homme, pour savoir s'il avoit du goût pour quelqu'une des professions dont on lui donnoit le choix, convaincu en même temps que, d'après son caractère docile, il s'en rapporteroit au jugement de son protecteur.

Il avoit pourtant à s'acquitter d'abord de la tâche désagréable d'informer Richard Middlemas des circonstances mystérieuses qui avoient accompagné sa naissance, et dont il ne le croyoit aucunement informé, parce qu'il ne lui en avoit jamais parlé lui-même, et qu'il avoit appris à l'enfant à se considérer comme le fils orphelin

d'un parent éloigné de son protecteur. Mais, quoique le docteur eût gardé le silence, il auroit dû se rappeler que la nourrice, Bet Jamieson, avoit la libre jouissance de sa langue, et une disposition très-prononcée à s'en servir libéralement.

Parmi le nombre infini de légendes de toute espèce que la nourrice avoit eu soin de raconter à son fils de lait dès son plus bas âge, elle n'avoit pas oublié ce qu'elle appeloit l'époque mémorable de son arrivée dans le monde; — l'air de grandeur et de dignité de son père, qui sembloit comme si tout l'univers étoit à ses pieds; — la beauté de sa mère, le terrible masque noir qu'elle portoit, ses yeux qui brilloient comme des diamans, et les diamans véritables qu'elle portoit aux doigts et qui ne pouvoient être comparés à rien qu'à ses yeux; la blancheur de sa peau, la couleur de sa robe de soie, et bien d'autres choses de même nature. — Elle s'étoit étendue ensuite sur l'arrivée de son grand-père, accompagné d'un homme formidable, véritable ogre d'un conte de fée, armé de pistolets, d'un poignard et d'une claymore, armes qui n'existoient que dans l'imagination de la nourrice; elle avoit ajouté toutes les circonstances relatives

au départ de sa mère, tandis que les billets de banque rouloient dans la maison comme des chiffons de mauvais papier, et que les guinées d'or n'étoient pas plus rares que des cailloux. Tant pour amuser et intéresser l'enfant que pour se livrer au goût qu'elle avoit pour l'amplification, la nourrice ajoutoit à ce récit tant de circonstances de son invention et tant de commentaires gratuits, qu'auprès de ces ornemens additionnels, le fait véritable, tout étrange et tout mystérieux qu'il étoit, sembloit ne plus rien offrir de bien extraordinaire, comme l'humble prose comparée à la poésie dans son essor le plus hardi.

Richard écoutoit tout très-sérieusement; mais ce qui lui inspiroit encore plus d'intérêt, c'étoit l'idée de voir son vaillant père venir le chercher à l'improviste à la tête d'un brave régiment, tambours battans et drapeaux déployés, et emmener son fils sur le plus beau bidet qu'on ait jamais vu; — ou sa mère, brillante comme le jour, pouvoit paroître tout à coup dans sa voiture attelée de six chevaux, pour réclamer son enfant chéri; — ou son grand-père, repentant, et ayant les poches pleines de billets de banque, viendroit indemniser de sa cruauté passée son

petit-fils si long-temps négligé, en le comblant de richesses inattendues. Bet Jamieson étoit bien sûre qu'il ne falloit qu'un regard des yeux brillans de son nourrison pour tourner leurs cœurs, comme dit l'Ecriture, et il étoit survenu en ce bas monde des choses plus étranges que de les voir arriver tous trois ensemble, et passer à Middlemas une journée comme jamais le soleil n'en avoit éclairé dans ce village. Et alors on n'appelleroit plus son cher enfant par ce vilain nom de Middlemas, qui sembloit avoir été ramassé dans le ruisseau, mais on lui donneroit le nom de Galatin, de sir William Wallace, de Robin Hood, ou celui de quelques autres des grands princes dont il est parlé dans les livres d'histoire.

Le tableau du passé, tel que le peignoit la nourrice, et la perspective qu'elle montroit dans l'avenir, avoient trop d'attraits pour ne pas offrir des visions d'ambition à l'esprit d'un jeune homme à peine sortant de l'enfance, mais qui éprouvoit déjà un désir prononcé de s'élever dans le monde, et qui se sentoit les moyens nécessaires pour y obtenir de l'avancement. Les incidens de sa naissance ressembloient à ceux qu'il avoit trouvés dans les histoires romanes-

ques qu'il avoit lues ou qu'il avoit entendu raconter, et il lui sembloit que rien ne s'opposoit à ce qu'ils eussent un dénoûment semblable à celui de ces contes véridiques. En un mot, tandis que le docteur s'imaginoit que Richard étoit dans une ignorance complète de tout ce qui avoit rapport à sa naissance, il n'étoit occupé qu'à songer à l'époque où il seroit tiré de l'obscurité de sa condition présente, et des moyens qui seroient employés pour l'élever au rang auquel il croyoit que lui donnoit droit le sang qui couloit dans ses veines.

Telles étoient les pensées du jeune homme, quand un jour, après le dîner, le docteur mouchant la chandelle, et tirant de sa poche le grand portefeuille de cuir dans lequel il déposoit quelques papiers particuliers et un petit assortiment des remèdes les plus actifs dont il pouvoit avoir besoin tout à coup, y prit la lettre de M. Monçada, et dit à Richard de l'écouter avec la plus grande attention, tandis qu'il alloit lui apprendre quelques circonstances relatives à sa naissance, dont il étoit important qu'il fût informé. Les yeux noirs de Richard étincelèrent, le sang anima son front découvert et régulier; le moment de l'explication étoit enfin

arrivé. Il écouta le récit que lui fit Gédéon Grey; et, comme le lecteur peut bien le supposer, ce récit, dépouillé de la dorure qu'y avoit ajoutée l'imagination de la nourrice, et réduit à ce que les marchands appellent le nécessaire, ne présentoit plus guère que l'histoire d'un enfant, fruit de la honte, abandonné par son père et sa mère, et élevé aux dépens de la charité dédaigneuse d'un aïeul qui le regardoit comme la preuve vivante, quoique innocente, du déshonneur de sa famille, et qui auroit acquitté plus volontiers les frais de son enterrement que ceux de sa nourriture et de son entretien, qu'il ne payoit qu'à contre-cœur. « Temples et tours, » les cent châteaux en Espagne qu'avoit construits l'imagination du jeune Richard, s'écroulèrent à la fois, et le chagrin qui accompagna leur chute fut d'autant plus vif qu'il s'y mêloit un sentiment de honte d'avoir pu se livrer à de telles illusions. Pendant que son protecteur continuoit sa relation, il avoit l'attitude de l'accablement, les yeux baissés vers la terre, mais les veines du front gonflées par les diverses passions qui l'agitoient.

— Et maintenant, mon cher Richard, dit le bon chirurgien en finissant, il faut songer à ce

que vous pouvez faire, puisque votre aïeul vous laisse le choix de trois professions honorables, dont chacune, si vous la suivez avec zèle et persévérance, peut vous procurer sinon des richesses, du moins l'indépendance, et vous assurer dans le monde un rang respectable, sinon élevé. — Vous désirerez sans doute prendre quelque temps pour y réfléchir?

— Pas une minute, répondit le jeune homme en levant la tête et en regardant hardiment le docteur. Je suis né Anglois et libre, et je retournerai en Angleterre si je le juge à propos.

— Vous êtes né libre et fou, répliqua Grey; vous êtes né, comme je crois que personne ne peut mieux le savoir que moi, dans la chambre bleue de Stevenlaw's Land, dans le bourg de Middlemas. Appelez-vous cela être né Anglois?

— Mais Tom Hillary dit que je n'en suis pas moins Anglois du chef de mes parens.

— Et que savez-vous qui sont vos parens? Mais quel rapport la question de savoir si vous êtes Anglois ou non, peut-elle avoir avec ce qui nous occupe?

— Oh! docteur, répondit Richard avec amertume, — vous savez que nous autres Anglois nous ne sommes pas en état de mener une vie

aussi dure que vous autres Ecossais. Il y a en Ecosse trop de moralité, trop de prudence et trop de bonne santé, pour qu'on puisse y vivre, soit comme ministre, soit comme homme de loi, soit comme médecin. — Vous me pardonnerez, monsieur.

— Sur ma foi! Dick [1], ce Tom Hillary vous tournera l'esprit. Que signifient de pareilles sornettes?

— Tom Hillary dit que le ministre vit des péchés des hommes, l'homme de loi de leurs folies, et le médecin de leurs maladies. — Je vous demande encore pardon, monsieur.

— Tom Hillary devroit être chassé du village au son du tambour. Un freluquet de clerc de procureur, un vagabond échappé de Newcastle! Que je l'entende parler ainsi, et je lui apprendrai à montrer plus de respect pour les professions savantes. Ne me parlez plus de Tom Hillary; vous l'avez beaucoup trop vu depuis quelque temps. Réfléchissez en jeune homme sensé, et dites-moi quelle réponse je dois faire à M. Moncada.

(1) Abréviation familière du nom de Richard. — Tr.

— Dites-lui, répondit Richard, quittant le ton affecté de sarcasme pour prendre celui de la fierté blessée, dites-lui que mon ame se révolte contre le sort obscur qu'il me destine. Je suis déterminé à suivre la profession de mon père, à entrer dans l'armée, à moins que mon grand-père ne veuille me recevoir, et me faire suivre le même état que lui.

— Sans doute, et vous faire son associé, je suppose, et vous reconnoître pour son héritier? Rien n'est certainement plus vraisemblable, d'après la manière dont il vous a fait élever, et les termes dans lesquels il m'écrit.

— En ce cas, monsieur, il y a une autre chose que je puis vous demander. Il existe entre vos mains une somme d'argent considérable qui m'appartient, et puisqu'elle vous a été remise pour mon usage, je vous prie d'en employer ce qu'il faudra pour m'acheter une commission dans l'armée, de me rendre compte du surplus, et tout en vous remerciant de vos bontés passées, je ne vous serai plus à charge à l'avenir.

— Jeune homme, dit le docteur d'un ton grave, je suis très-fâché de voir que le désappointement de quelques folles espérances aux-

quelles vous n'aviez pas la moindre raison pour vous livrer, vous fasse oublier votre prudence et votre docilité ordinaires. Il est très-vrai qu'il existe pour vous entre mes mains une somme qui, malgré les dépenses faites pour vous jusqu'à ce jour, approche encore de mille livres sterling, et s'élève peut-être même un peu audelà. Mais je ne puis en disposer que conformément à la volonté du donateur; et, dans tous les cas, vous n'avez droit de la demander que lorsque vous aurez atteint l'âge de discrétion, époque qui n'arrivera que dans six ans, et qui, dans un autre sens, n'arrivera jamais si vous ne renoncez à vos lubies actuelles. — Mais allons, Dick, voici la première fois que je vous ai vu montrer une humeur si absurde, et j'avoue qu'il y a dans votre situation bien des choses qui peuvent faire excuser même plus d'impatience que vous n'en avez manifesté. Mais votre ressentiment ne doit pas se tourner contre moi, à qui vous n'avez rien à reprocher. Vous devriez vous rappeler que j'ai été votre premier, votre unique ami, et que j'ai pris soin de vous quand tous les autres vous abandonnoient.

— Je ne vous en remercie pas! s'écria Richard, cédant à l'impétuosité de ses passions; vous au-

riez pu faire mieux pour moi si vous l'aviez voulu.

— Et que pouvois-je donc faire, enfant ingrat? demanda M. Grey, dont le sang-froid commençoit à s'émouvoir.

— Me jeter sous les roues de leur voiture quand ils partirent, et leur faire écraser les membres de leur enfant comme ils ont brisé son cœur.

A ces mots il s'enfuit de la chambre, et ferma la porte après lui avec force, laissant le docteur tout étonné du changement total survenu tout à coup dans son caractère et ses manières.

— De quel démon est-il donc possédé? — Ah! il a de la fierté; il est trompé dans quelques folles espérances que ce Tom Hillary lui avoit mises dans la tête, — mais c'est un cas qui exige des anodins, et c'est ainsi que je le traiterai.

Tandis que le docteur prenoit cette résolution inspirée par la bonté de son cœur, le jeune Middlemas courut dans la chambre de la nourrice, où la pauvre Menie, pour qui sa présence étoit toujours un nouveau sujet de joie, s'empressa de lui montrer, pour la lui faire admirer, une nouvelle poupée dont elle avoit fait emplette. Personne en général ne prenoit plus d'intérêt que

Richard aux amusemens de Menie; mais en ce moment Richard, comme le monarque célèbre dont il portoit le nom[1], n'étoit pas d'humeur à jouer. Il repoussa la petite fille avec tant d'insouciance et même de rudesse, que la poupée, s'échappant des mains de Menie, tomba par terre, et son visage de cire fut brisé. Cette brusquerie lui attira un reproche de la nourrice, quoique le coupable fût son favori.

— Fi donc, Richard! — Je ne vous reconnois pas! — Est-ce ainsi que vous devez agir avec miss Menie? — Silence, miss Menie, je vous aurai bientôt raccommodé le visage de votre poupée.

Mais si Menie pleuroit, ce n'étoit pas pour sa poupée. Tandis que ses larmes couloient silencieusement le long de ses joues, elle avoit les yeux fixés sur Richard avec une expression enfantine de crainte, de chagrin et d'étonnement. La douleur de Menie n'étant pas bruyante, Bet Jamieson cessa bientôt d'y faire attention, et elle remarqua les yeux rouges et les traits enflés de son cher nourrisson, et le changement qui s'étoit opéré dans toute sa physionomie. Elle commença sur-le-champ une enquête sur la

(1) Richard III. — Ed.

cause de sa détresse, à la manière ordinaire des matrones de cette classe ; et les questions : — Qu'y a-t-il donc, mon enfant? — qui est-ce qui a tourmenté mon enfant? — et plusieurs autres du même genre, arrachèrent enfin la réponse suivante :

— Je ne suis pas votre enfant, — je ne suis l'enfant de personne : je suis un enfant proscrit par sa famille ; — je n'appartiens à personne ; le docteur Grey me l'a dit lui-même.

— Et a-t-il jeté au nez de mon enfant qu'il étoit un bâtard? — Sur ma foi! il est bien osé! Allez, allez, votre père étoit un homme qui valoit bien mieux que celui qui se trouve sur les jambes du docteur, — un grand et bel homme, ayant un œil comme un faucon et une démarche comme un joueur de cornemuse montagnard.

La nourrice avoit entamé un sujet favori, et elle l'auroit continué long-temps, car elle étoit admiratrice déclarée de la beauté masculine ; mais il y avoit dans sa dernière comparaison quelque chose qui ne plaisoit pas au jeune homme ; il coupa la conversation en lui demandant si elle savoit précisément combien d'argent son aïeul avoit laissé pour lui au docteur Grey. — Elle ne pouvoit le dire, — elle ne le savoit pas au juste,

— c'étoit une somme énorme; telle qu'il en passoit rarement entre les mains d'un homme; — ce n'étoit sûrement pas moins de cent livres, et peut-être bien cela pouvoit-il aller à deux cents. — En un mot, elle ne savoit rien à ce sujet; mais elle — étoit sûre que le docteur Grey lui en tiendroit bon compte jusqu'au dernier sou; car chacun savoit que c'étoit un homme juste quand il s'agissoit d'argent. Au surplus, si son cher enfant désiroit en savoir davantage, elle étoit sûre que le clerc du village pouvoit lui dire tout ce qui s'étoit passé.

Richard Middlemas se leva, et quitta l'appartement sans dire un mot de plus. Il alla sur-le-champ chez le vieux clerc du village, dont il s'étoit fait un ami, comme de la plupart des hauts dignitaires de l'endroit. Il entama la conversation en lui faisant part de la proposition qui lui avoit été faite de choisir une profession, et après lui avoir parlé des circonstances mystérieuses qui avoient accompagné sa naissance et de la perspective douteuse qui s'ouvroit devant lui, il amena aisément M. Lawford à s'expliquer sur le montant des fonds qui lui étoient destinés, et à énoncer la somme exacte qui se trouvoit à cet effet entre les mains de son protecteur; détails

qui se trouvèrent parfaitement conformes à ce que celui-ci lui avoit déjà dit. Il le sonda ensuite sur la possibilité de réaliser le désir qu'il avoit d'entrer dans l'armée; mais il reçut une seconde confirmation de ce que lui avoit annoncé le docteur; c'est-à-dire qu'aucune partie de cet argent ne pouvoit être mise à sa disposition avant sa majorité, et, même à cette époque, sans le consentement de ses deux curateurs, et surtout de M. Grey. Il prit donc congé de M. Lawford, qui, approuvant la manière circonspecte dont le jeune homme venoit de lui parler, et le choix prudent qu'il avoit fait d'un conseiller, lui déclara que, s'il se décidoit pour la jurisprudence, il le recevroit chez lui en qualité d'apprenti, moyennant une somme très-modique; et qu'il congédieroit Tom Hillary pour lui faire place, ce jeune homme, dit-il, faisant trop l'important, et l'étourdissant en lui parlant sans cesse de la pratique d'Angleterre, dont on n'avoit que faire, grace à Dieu, de ce côté de la frontière.

Middlemas le remercia de son offre obligeante, et lui promit d'y réfléchir, dans le cas où il donneroit la préférence au barreau.

En quittant le maître de Tom Hillary, Richard alla trouver Tom Hillary lui-même, qui étoit en

ce moment dans l'étude du procureur. C'étoit un jeune homme d'environ vingt ans, dont la taille étoit aussi petite que ses prétentions étoient grandes, et qui se distinguoit par des cheveux peignés avec le plus grand soin, et par la splendeur d'un chapeau galonné et d'un gilet brodé, dont il faisoit parade les dimanches dans l'église de Middlemas. Tom Hillary avoit commencé sa carrière par être clerc de procureur à Newcastle sur la Tyne; mais, n'importe pour quelle raison il avoit trouvé convenable de passer en Ecosse, et il s'étoit rendu recommandable aux yeux de M. Lawford par la beauté de sa main, et par l'exactitude avec laquelle il transcrivoit les délibérations du corps municipal de Middlemas. Il est assez vraisemblable qu'ayant appris par le bruit public les circonstances singulières qui avoient accompagné la naissance de Richard, et sachant qu'il étoit propriétaire incontestable d'une somme assez considérable, Hillary se détermina, d'après ce motif, à admettre dans sa compagnie un jeune homme dont l'âge étoit si différent du sien. Il poussa même la bonté jusqu'à lui donner des instructions sur certaines sciences dans lesquelles Richard auroit trouvé difficilement l'occasion de s'instruire dans ce

village isolé. Ces sciences étoient certains jeux de cartes et de dés, et comme cela n'étoit que trop juste, l'élève payoit les leçons qu'il recevoit de son maître, en perdant une partie de l'argent qu'il avoit à sa disposition. Après avoir fait une longue promenade avec cet ami, dont il estimoit probablement les avis plus que ceux de ses conseillers plus âgés, semblable en cela au fils peu sage du plus sage des hommes, Middlemas retourna dans sa chambre dans Stevenlaw's-Land, où il se coucha fort triste et sans avoir soupé.

Le lendemain il se leva avec le soleil, et le repos de la nuit parut avoir produit sur lui l'effet qu'il a souvent, de calmer les passions et de redresser le jugement. La petite Menie fut la première personne à qui il fit amende honorable: et une offrande bien moindre que la nouvelle poupée qu'il lui présenta auroit été acceptée comme la réparation d'une offense beaucoup plus grande. Menie étoit une de ces ames pures pour qui un état de froideur est un état de souffrance; et la moindre avance de la part de son ami; de son jeune protecteur, suffisoit pour qu'elle lui rendît toute sa confiance, toute son affection enfantine.

Le père ne se montra pas plus inexorable que la fille. À la vérité, M. Grey croyoit avoir de bonnes raisons pour montrer quelque froideur à Richard quand il le reverroit, n'étant pas peu blessé de la manière dont celui-ci s'étoit conduit envers lui la soirée précédente. Mais Middlemas le désarma à l'instant en lui avouant avec franchise qu'il avoit laissé égarer son esprit par le rang et l'importance supposée de ses parens, au point de se persuader qu'il devoit un jour partager avec eux ces avantages. La lettre de son aïeul, qui le condamnoit au bannissement et à l'obscurité pour toute sa vie, étoit sans doute un coup bien dur; et c'étoit avec un profond chagrin qu'il songeoit que, dans l'amertume de son désappointement, il s'étoit oublié jusqu'à s'exprimer d'une manière si contraire au respect et à l'affection qu'il devoit à un homme qui lui avoit toujours montré les sentimens d'un père, et à la décision duquel il devoit soumettre toutes les actions de sa vie. Grey, touché d'un aveu fait avec tant de franchise et d'humilité, oublia sur-le-champ tout le ressentiment qu'il pouvoit avoir conçu; et lui demanda avec bonté s'il avoit fait quelques réflexions sur son choix entre les professions qui lui avoient été proposées, lui offrant

en même temps de lui laisser un délai raisonnable pour se déterminer.

Richard Middlemas répondit à cette question avec autant de promptitude que de candeur. — Il avoit, lui dit-il, pour mieux s'éclairer sur le parti qu'il devoit prendre, consulté son ami le clerc municipal. Le docteur fit un signe d'approbation. — M. Lawfort lui avoit témoigné beaucoup de bonté, et lui avoit même offert de le prendre comme apprenti dans son étude. Mais si son bienfaiteur, son père, vouloit lui permettre d'étudier sous ses auspices le noble art dans lequel il s'étoit fait lui-même une réputation si bien méritée, le seul espoir de pouvoir un jour se rendre de quelque utilité à M. Grey dans ses travaux l'emporteroit sur toute autre considération. Un tel usage de ses connoissances, quand un cours d'études convenables les lui auroit fait acquérir, aiguillonneroit ses efforts plus que la perspective de devenir un jour lui-même clerc municipal à Middlemas.

Le jeune homme ayant déclaré que sa volonté ferme et inébranlable étoit de prendre de son protecteur des leçons de l'art de guérir, et de continuer à demeurer avec lui, le docteur informa M. Monçada de la détermination de Ri-

chard, et celui-ci en témoigna son approbation en envoyant à M. Grey une somme de cent livres pour payer l'apprentissage ; somme trois fois aussi considérable que celle que la modestie du docteur avoit demandée.

Peu de temps après, le docteur Grey et M. Lawford s'étant rencontrés au petit club du village, leur entretien roula sur le bon sens et la fermeté de Richard Middlemas.

— Sur ma foi, dit le clerc, c'est un jeune homme si désintéressé et si attaché à ses amis, qu'il n'a pu se résoudre à accepter une place que je lui offrois dans mon étude, de crainte qu'on ne pensât qu'il cherchoit à couper l'herbe sous le pied à Tom Hillary.

— Et véritablement, M. Lawford, dit le docteur, j'ai quelquefois craint qu'il ne fréquentât trop souvent ce Tom Hillary. Mais vingt Tom Hillary ne viendroient pas à bout de corrompre Dick Middlemas.

CHAPITRE XVIII.

« Depuis qu'il étoit médecin
» Dick passoit pour être habile :
» Mais on donnoit dans la ville
» Comme un fait non moins certain,
» Que Tom étoit plus politique. »

Tom et Dick.

A l'époque où M. Grey commença à donner des leçons dans l'art de guérir au jeune Middlemas, devenu son apprenti, les parens d'un jeune homme nommé Adam Hartley lui proposèrent de le recevoir aussi chez lui dans la même qualité. Il étoit fils d'un respectable fermier, demeurant en Angleterre, sur la frontière de l'Ecosse, qui, destinant son fils aîné à sa propre profession, désiroit faire du second un chirur-

gien ou un médecin, afin de pouvoir profiter des dispositions obligeantes d'un homme puissant, propriétaire de sa ferme, qui lui avoit dit que cette profession étoit celle où son crédit pourroit plus facilement être utile à un de ses enfans. Middlemas et Hartley devinrent donc compagnons d'études. Pendant l'hiver, ils étoient mis en pension à Edimbourg, afin de suivre les divers cours qui étoient nécessaires pour qu'ils pussent obtenir leurs grades universitaires. Trois ou quatre ans se passèrent ainsi; et d'adolescens qu'ils étoient, les deux aspirans aux faveurs d'Esculape devinrent enfin deux jeunes gens qui, également beaux et bien faits, bien mis, bien élevés, et ayant de l'argent dans leur poche, finirent par être des personnages de quelque importance dans le petit bourg de Middlemas, où il se trouvoit à peine un seul être qu'on pût dire appartenir à l'aristocratie, mais où les élégans étoient rares, et où l'on voyoit une foule d'élégantes.

Chacun d'eux avoit ses partisans particuliers; car, quoique les deux jeunes gens vécussent en assez bonne harmonie ensemble, personne, comme c'est l'usage en pareil cas, ne pouvoit être ami de l'un sans le comparer à l'autre en

même temps et sans lui donner la supériorité sur celui-ci.

Tous deux étoient gais, aimoient la danse, et étoient disciples assidus de M. Mac Fittock, maître à danser, qui, courant le pays pendant l'été, faisoit jouir pendant l'hiver la jeunesse de Middlemas de l'avantage de ses instructions, à raison de cinq shillings pour vingt leçons. En ces occasions, il distribuoit à chacun des élèves du docteur Grey sa dose particulière d'éloges. — Hartley dansoit avec plus de feu, — Middlemas avec plus de grace. — M. Mac Fittock auroit opposé Richard à tout le comté dans le menuet, et il auroit parié ce qu'il avoit de plus cher au monde (c'étoit son violon de poche) qu'on reconnoîtroit sa supériorité; mais il convenoit qu'Adam l'emportoit sur lui dans les *hornpipes*, les *jigs*, les *reels* et les *strathpeys* [1].

Hartley dépensoit davantage pour sa toilette, peut-être parce que son père lui en fournissoit plus de moyens; mais son costume n'étoit jamais d'aussi bon goût que celui de Richard quand il étoit neuf, ni aussi bien conservé quand il commençoit à s'user. Adam Hartley

(1) Noms de danses écossaises. — Tr.

avoit l'extérieur tantôt très-élégant, tantôt plus que négligé, et, dans le premier cas, il sembloit s'apercevoir un peu trop de sa splendeur; son compagnon étoit toujours bien mis et avec une propreté remarquable, et en même temps il avoit un air de savoir-vivre qui sembloit le mettre toujours à son aise; de sorte que ses vêtemens, quels qu'ils fussent, paroissoient toujours être précisément ce qui lui alloit le mieux.

L'extérieur des deux jeunes gens offroit une différence encore plus marquée. Adam Hartley étoit d'une taille au-dessus de la moyenne, robuste et bien proportionné; et sa physionomie angloise, franche et ouverte, étoit conforme au vrai type saxon; ses cheveux châtains, quand le coiffeur ne les raccourcissoit pas, étoient naturellement touffus. Il aimoit à lutter, à boxer, à sauter, à jouer du bâton à deux bouts, à se livrer à tout exercice violent; et quand il en avoit le loisir, il se trouvoit aux combats de taureaux et aux grandes parties de ballon qui avoient lieu quelquefois dans le village.

Richard, au contraire, avoit le teint un peu brun, comme son père et sa mère, et ses traits, bien formés et réguliers, étoient comme empreints d'un caractère un peu étranger. Sa tour-

nure, son aisance et ses manières devoient lui être naturelles, car il n'auroit pas trouvé dans le bourg où il avoit reçu le jour un modèle à imiter. Tandis qu'il étoit à Edimbourg, il apprit à manier l'épée d'un professeur d'escrime, et il prit des leçons de déclamation d'un bon acteur pour se fortifier dans l'élocution. Il y devint aussi amateur de spectacle; il se montroit assidûment au théâtre, et prenoit le ton de critique dans ce département de la littérature comme dans d'autres genres plus légers. Pour achever le contraste, Richard étoit un pêcheur plein d'adresse, et dont le succès couronnoit toujours les efforts; — Adam, un hardi chasseur qui ne manquoit jamais son coup. Ils se disputoient à qui fourniroit le mieux la table de M. Grey, ce qui faisoit qu'elle étoit mieux servie qu'elle ne l'avoit été autrefois; et, en outre, de petits présens de poisson et de gibier sont toujours agréables, même aux principaux habitans d'un bourg de province, et ils contribuoient à augmenter la popularité des deux jeunes gens.

Lorsque le bourg étoit divisé, faute d'un meilleur sujet de discussion, sur la part de mérite des deux apprentis du docteur Grey, on le prenoit quelquefois lui-même pour arbitre. Mais

sur ce sujet comme sur tout autre, le docteur étoit circonspect. Il disoit qu'ils étoient tous deux de braves garçons, et qu'ils deviendroient des hommes utiles dans leur profession, si les habitans du bourg n'étoient pas assez extravagans pour leur faire tourner la tête en faisant trop d'attention à eux, et si les parties de plaisir ne continuoient pas à les distraire si souvent de leurs études. Sans doute il étoit naturel qu'il eût plus de confiance en Hartley, qui étoit né de parens bien connus, et qui pouvoit presque passer pour Écossais; mais s'il éprouvoit cette partialité, il se la reprochoit parce que l'enfant d'étrangers, qui lui avoit été si singulièrement jeté sur les bras, avoit un droit particulier à toute l'affection et à toute la protection qu'il pouvoit accorder; et véritablement le jeune homme se montroit si reconnoissant, qu'il lui étoit impossible de laisser soupçonner le moindre désir que Dick Middlemas ne s'empressât de l'accomplir.

Il y avoit dans le village de Middlemas des gens assez indiscrets pour supposer que Menie Grey devoit pouvoir juger mieux que personne du mérite comparatif de ces deux personnages accomplis, entre lesquels l'opinion publique se partageoit. Pas un de ceux qui avoient avec elle

les liaisons les plus intimes n'osoit lui faire cette question en termes précis ; mais on observoit sa conduite de très-près, et les critiques remarquoient qu'elle accordoit des attentions à Hartley plus librement et plus ouvertement. Elle jasoit avec lui, rioit avec lui, dansoit avec lui, tandis que sa manière d'être avec Middlemas étoit plus réservée et plus circonspecte. Ces prémisses étoient certaines, mais le public se divisoit encore dans les conclusions qu'on devoit en tirer.

Il n'étoit pas possible que des jeunes gens fussent le sujet de semblables discussions sans savoir qu'elles avoient lieu ; et étant ainsi mis en contraste perpétuel par la petite société dans laquelle ils vivoient, ils n'auroient pas été formés du limon ordinaire à l'espèce humaine s'ils ne s'étoient pas laissé atteindre eux-mêmes peu à peu par cet esprit de controverse, et s'ils ne s'étoient pas considérés comme des rivaux briguant les applaudissemens du public.

Et il ne faut pas oublier que Menie Grey, à cette époque, étoit devenue une des jeunes filles les plus jolies, non-seulement de Middlemas, mais même de tout le comté dans lequel ce petit bourg est situé. Ce point avoit été décidé par

une preuve qu'on ne pouvoit regarder que comme décisive. A l'époque des courses de chevaux, la meilleure compagnie de tous les environs se réunissoit ordinairement à Middlemas, et la plupart des bons bourgeois se procuroient une augmentation de revenu en louant leurs appartemens à des personnes de qualité pendant la semaine de plaisirs. Tous les thanes et thanesses [1] de campagne ne manquoient pas de s'y trouver en pareille occasion, et tel étoit le nombre des chapeaux à cornes et des robes de soie à queue, que la petite ville sembloit, pendant ce temps, avoir totalement changé d'habitans. En cette occasion, les personnes d'une certaine qualité étoient seules admises au bal qui avoit lieu chaque soir dans l'ancienne salle municipale, et cette ligne de démarcation excluoit la famille de M. Grey.

Cependant l'aristocratie du comté jouissoit de ses privilèges avec quelque sentiment de déférence pour les habitans des deux sexes de Middlemas, qui étoient condamnés à entendre tous

(1) *Thane* signifie *Chef* dans l'ancienne langue celtique. L'auteur veut dire ici tous les *hobereaux* et leurs dames. — Ed.

les soirs le son des violons sans qu'il leur fût permis de danser. Une des soirées de la semaine des courses, on donnoit un bal qu'on nommoit le bal des chasseurs, et il étoit consacré à l'amusement général, et dégagé des restrictions ordinaires de l'étiquette. En cette occasion, toutes les familles respectables du bourg étoient invitées à partager les divertissemens de la soirée, et à admirer l'élégance supérieure de la noblesse du pays, avec une reconnoissance convenable pour cet acte de condescendance. C'étoit surtout au beau sexe qu'étoient adressées les invitations, car le nombre des hommes qu'on admettoit étoit infiniment plus limité. Or, à cette revue générale, la beauté des traits de miss Grey et les graces de tout son extérieur l'avoient placée, dans l'opinion de tous les juges compétens, décidément à la tête de toutes les belles qui se trouvoient à ce bal, à l'exception de celles avec qui, d'après les idées reçues en ce lieu, il n'auroit guère été convenable de la comparer.

Le laird de Loupon-Height[1], descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'hésita pas à danser avec elle pendant la plus grande partie

(1) Saut sur la hauteur. — Ed.

de cette soirée; et sa mère, connue par la fierté avec laquelle elle maintenoit les distinctions de rang, fit placer la petite plébéienne à côté d'elle quand on se mit à table pour souper. On l'entendit même dire que la fille du chirurgien se comportoit très-joliment, et qu'elle paroissoit sentir parfaitement qui elle étoit, et où elle se trouvoit. Quant au jeune laird, il rioit d'une manière si bruyante, et faisoit de tels bonds en dansant, qu'on se disoit tout bas qu'il avoit envie de s'élancer hors de sa sphère, et de changer la fille d'un docteur de village en une dame portant son ancien nom.

Pendant cette mémorable soirée, Middlemas et Hartley, qui avoient trouvé le moyen de se placer dans la galerie des musiciens, étoient témoins de cette scène, qui sembloit les affecter différemment. Hartley étoit évidemment mécontent des attentions excessives qu'avoit pour miss Menie Grey le galant laird de Loupon-Height, stimulé par l'influence de deux bouteilles de vin de Bordeaux, et par la vue d'une partenaire qui dansoit si bien. De son poste élevé Hartley voyoit tout ce jeu muet de galanterie avec les mêmes sensations qu'éprouve un être affamé en voyant un bon repas qu'il ne lui est

pas permis de partager; et il regardoit chaque cabriole extraordinaire du laird jovial, comme un goutteux qui auroit craint que le sauteur ne lui retombât sur l'orteil. Enfin, hors d'état de maîtriser son émotion, il quitta la galerie et n'y reparut plus de la soirée.

La conduite de Middlemas fut toute différente. Il sembloit jouir avec délices de l'admiration générale dont miss Grey étoit l'objet, et des attentions qu'on lui prodiguoit. Il regardoit le vaillant laird de Loupon-Height avec un mépris qu'il seroit impossible de décrire, et il s'amusoit à faire remarquer au maître de danse, qui faisoit pour le moment partie de l'orchestre, les bonds et les pirouettes ridicules dans lesquelles ce digne rejeton d'un ancien tronc déployoit plus de vigueur que de graces.

—Vous ne devriez pas en rire si haut, M. Dick, répondit le maître de cabrioles, car il n'a pas eu comme vous l'avantage d'avoir un maître de graces; et en vérité, s'il avoit voulu prendre quelques-unes de mes leçons, je crois que j'aurois pu faire quelque chose de ses pieds, car il ne manque pas de souplesse, et il a un coude-pied qui promet. Il y a bien long-temps qu'on n'a vu un aussi beau chapeau galonné sur la

chaussée de Middlemas. — Mais comment pouvez-vous rire ainsi, M. Dick Middlemas? Etes-vous bien sûr qu'il ne vous coupera pas l'herbe sous le pied près de sa belle partenaire?

— Lui! qu'il...— Middlemas commençoit une phrase qu'il n'auroit pu achever avec les égards dus aux convenances, mais il fut interrompu par le conducteur de l'orchestre, qui rappela Mac-Fittock à son poste, en lui disant d'un ton d'humeur: — A quoi songez-vous donc, monsieur? pensez à votre archet. Comment voulez-vous que trois violons tiennent tête à une basse, si l'un d'eux est à bavarder et à grimacer comme vous le faites? — Jouez, monsieur! jouez!

Richard Middlemas, réduit ainsi au silence, continua, de l'élévation où il se trouvoit, comme un des dieux des Épicuriens, à regarder ce qui se passoit en dessous de lui, sans que la gaîté qui y régnoit produisît d'autre effet sur son visage que de lui arracher un sourire qui sembloit indiquer un mépris d'indifférence pour tout ce qu'il voyoit, plutôt qu'un mouvement de sympathie pour les plaisirs des autres.

CHAPITRE XIX.

« Tais-toi, Billy Berwick, tais-toi,
» Ne m'échauffe pas davantage;
» Ou, si tu veux montrer quelque courage,
» Viens là-bas te battre avec moi. »

Ballade du Northumberland.

Dans la matinée qui suivit cette soirée consacrée à la gaîté, les deux jeunes gens travailloient ensemble sur une petite pièce de terre située derrière Stevenlaw's-Land, dont le docteur avoit fait un jardin où il cultivoit des plantes qui pouvoient être utiles en pharmacie, et lui servir même à enseigner à ses élèves des élémens de la botanique. Les habitans de Middlemas avoient donné à ce terrain le nom imposant de

Jardin de Médecine. Adam et Richard, à la requête du docteur, s'étoient volontiers chargés du soin de ce lieu favori, et tous les deux s'occupoient en commun de sa culture, après quoi Hartley avoit coutume de prendre soin d'un jardin potager, qui n'étoit dans l'origine qu'une grande planche de choux, mais où il avoit introduit quelques autres légumes, tandis que Middlemas consacroit ses travaux à décorer de fleurs et d'arbustes un petit terrain séparé qu'on avoit coutume d'appeler le Parterre de miss Menie.

En ce moment ils étoient tous deux dans la partie botanique du jardin, et Middlemas demanda à Hartley pourquoi il avoit quitté le bal sitôt, la soirée précédente.

— Je vous demanderois plutôt, répondit Hartley, quel plaisir vous avez pu trouver à y rester. Je vous dis, Richard, que ce Middlemas où nous demeurons n'est qu'un endroit misérable où l'on ne sait pas vivre. Dans le plus petit bourg d'Angleterre, si le représentant au parlement donnoit un bal, tout habitant honnête y seroit invité.

— Quoi! Hartley, dit son compagnon, est-ce bien vous, vous qui vous déclarez candidat à

l'honneur d'être admis dans la société des premiers nés de la terre? Sur ma foi! comment se tireroit d'affaire le pauvre naturel du Northumberland? et il prononça ces derniers mots en donnant à la lettre *r* le véritable accent du nord de l'Angleterre. — Il me semble que je vous vois avec votre habit vert de pois, dansant une gigue avec l'honorable miss Maddie Mac Fudgeon au milieu d'un cercle de nobles Thanes, riant d'aussi bon cœur que s'ils voyoient un pourceau sous les armes.

— Vous ne m'entendez pas, ou peut-être vous ne voulez pas m'entendre. Je ne suis pas assez fou pour désirer d'être bras dessus, bras dessous, avec ces beaux messieurs; je me soucie d'eux aussi peu qu'ils se soucient de moi; mais comme ils ne nous invitent pas à leurs bals, je ne vois pas quel besoin ils ont de danser avec nos partenaires.

— Nos partenaires, dites-vous? je ne crois pas que Menie soit bien souvent la vôtre.

— Aussi souvent que je l'invite, répondit Hartley avec un peu de hauteur.

— Oui-dà! en vérité! dit Richard avec le même ton de sarcasme; je ne le croyois pas, et je veux être pendu si je le crois encore. Je vous

dis, Adam, que je vous gage un bol de punch que miss Grey ne dansera pas avec vous la première fois que vous l'y inviterez; tout ce que je demande, c'est de connoître le jour.

— Je ne ferai pas de gageure relativement à miss Grey : son père est mon maître, et je lui ai des obligations. Je m'acquitterois bien mal avec lui si je faisois de sa fille un sujet de débat entre vous et moi.

—Vous avez raison; il faut vider une querelle avant d'en commencer une autre. Allons, sellez votre bidet, courez à la porte du château de Loupon-Height, et défiez le baron à un combat à outrance pour avoir osé toucher la belle main de Menie Grey.

— Je vous prie de trouver bon qu'il ne soit pas question davantage du nom de miss Grey. Allez porter vous-même vos défis à vos gens du grand monde, et vous verrez ce qu'ils répondront à l'apprenti du chirurgien.

— Parlez de vous-même, s'il vous plaît, M. Adam Hartley. Je ne suis pas né un paysan comme certaines gens; et si je le jugeois convenable, je ne me gênerois nullement pour parler au plus fier de ces personnages du grand monde sur un ton qu'il faudroit bien qu'il comprît.

— Sans doute, répondit Hartley perdant patience, vous en faites partie vous-même, comme vous le savez, Middlemas de Middlemas[1].

— Drôle que vous êtes ! s'écria Richard en avançant vers lui avec fureur, car son humeur caustique s'étoit changée en rage.

— Ne faites pas un pas de plus, dit Hartley, ou vous vous en trouverez mal. Si vous vous permettez des plaisanteries grossières, vous devez souffrir qu'on vous réponde sur le même ton.

—Vous me ferez raison de cette insulte, de par le ciel !

— Eh bien, fort volontiers, si vous l'exigez; mais je crois que le mieux seroit de ne plus parler de cette affaire. Nous avons dit l'un et l'autre ce que nous aurions mieux fait de ne pas dire. — J'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait, quoique vous m'y eussiez provoqué ; et maintenant je crois vous avoir donné la satisfaction qu'un homme raisonnable peut exiger.

— Monsieur, s'écria Richard, la satisfaction que je vous demande est celle d'un homme

(1) En dialecte écossais. *Middlemas of that ilk. Middlemas* de ce même *lieu*. — Ed.

d'honneur. — Le docteur a une paire de pistolets.

— Et même une paire de mortiers qui sont fort à votre service, messieurs, dit le docteur Grey, s'avançant de derrière une haie d'ifs, d'où il avoit entendu toute cette querelle, ou du moins la plus grande partie. Ce seroit une belle chose vraiment, si mes apprentis tiroient l'un contre l'autre avec mes propres pistolets! Attendez que vous soyez en état de guérir la blessure d'une arme à feu, avant de vouloir en faire une. Allez, vous êtes deux fous, et je ne puis vous savoir bon gré de mêler le nom de ma fille dans vos sottes querelles. — Écoutez-moi, jeunes gens : vous me devez tous deux quelque respect, à ce que je crois, et même quelque reconnoissance ; croyez-vous m'en donner une bonne preuve si, au lieu de vivre paisiblement avec une pauvre fille privée de sa mère, comme des frères avec une sœur, vous me forcez à faire une dépense additionnelle, et à me priver de toute ma consolation, en m'obligeant à l'éloigner de moi pendant quelques mois que vous avez encore à rester dans ma maison? — Que je vous voie vous donner la main, et qu'il ne soit plus question de pareilles sottises.

Tandis que le docteur parloit ainsi, les deux jeunes gens restoient debout devant lui, dans l'attitude de criminels prononçant eux-mêmes leur condamnation. Lorsqu'il eut fini sa mercuriale, Hartley se tourna vers son compagnon en lui offrant la main avec un air de franchise, et celui-ci la prit, mais après un moment d'hésitation. Il ne fut plus question entr'eux de cette affaire; mais à compter de cette époque, ils ne vécurent plus sur le même pied d'intimité qu'auparavant. Au contraire, ils évitoient tout rapprochement que leur situation ne rendoit pas indispensable, ne se parloient qu'autant que les devoirs de leur profession l'exigeoient absolument, et sembloient aussi étrangers l'un pour l'autre, que pouvoient l'être deux individus demeurant dans la même maison.

Quant à Menie Grey, son père ne sembloit concevoir aucune inquiétude relativement à elle, quoique ses absences fréquentes et presque journalières exposassent sa fille à se trouver presque constamment avec deux beaux jeunes gens à qui l'on pouvoit supposer l'intention de chercher à lui plaire, plus que bien des parens n'auroient jugé prudent de le permettre. Nourrice Jamieson, si l'on prenoit en considération sa qualité

de domestique et sa partialité excessive pour son ancien nourrisson, ne pouvoit être regardée comme une matrone capable de lui servir de protection. Mais Gédéon Grey savoit que son caractère pur, droit et intègre, étoit échu en partage à Menie dans toute son étendue, et jamais père n'eut moins de motifs pour craindre qu'une fille trompât sa confiance. Comptant donc avec raison sur ses principes, il oublioit le danger auquel il exposoit son cœur et sa sensibilité.

Pendant les absences du docteur, Menie et les deux jeunes gens sembloient mettre plus de réserve dans leurs relations habituelles. Ils ne se rencontroient qu'aux heures des repas, et alors miss Grey, peut-être d'après les avis de son père, cherchoit à leur accorder le même degré d'attention. Mais ce n'étoit pas une chose facile, car Hartley devint si sérieux, si froid, si circonspect, qu'il étoit impossible qu'elle pût soutenir long-temps une conversation avec lui; tandis que Middlemas, parfaitement à son aise, jouoit son rôle comme auparavant dans toutes les occasions qui se présentoient; et sans paroître vouloir toujours faire valoir son intimité, sembloit pourtant rester complètement le maître de le faire.

Le temps approcha enfin où les deux jeunes gens, ayant rempli les obligations qu'ils avoient contractées par leur brevet d'apprentissage, alloient entrer dans le monde, et jouir d'une parfaite indépendance. M. Grey informa Richard qu'il avoit écrit plus d'une fois à ce sujet à M. Monçada, et d'une manière pressante, mais qu'il n'en avoit encore reçu aucune réponse, et qu'il ne vouloit pas prendre sur lui de lui donner ses avis, avant de connoître le bon plaisir de son aïeul. Richard parut supporter l'incertitude dans laquelle on le laissoit, avec plus de patience que le docteur ne lui en supposoit. Il ne fit aucune question, ne hasarda aucune conjecture, ne montra nulle inquiétude, mais parut attendre patiemment ce que l'avenir décideroit de son sort. — Ou mon jeune homme a pris secrètement un parti, pensa M. Grey, ou il se montrera plus traitable que je n'étois porté à le croire, d'après certains traits de son caractère.

Dans le fait, Richard avoit mis à l'épreuve cet aïeul inflexible, en lui écrivant une lettre pleine de soumission, d'affection et de reconnoissance, pour le prier de lui permettre de correspondre personnellement avec lui, en lui promettant de se conduire en tout d'après sa volonté. Il ne re-

çut d'autre réponse que sa propre lettre, qui lui fut renvoyée, avec une note du banquier sous le couvert duquel il l'avoit adressée, portant que toute tentative future pour faire parvenir de pareilles lettres à M. Monçada sans sa permission occasionneroit la cessation définitive de toute remise de fonds de sa part.

Tandis que telle étoit la situation des choses à Stevenlaw's Land, Adam Hartley chercha un soir à avoir un entretien particulier avec son compagnon d'apprentissage, ce qu'il n'avoit pas fait depuis plusieurs mois. Il le trouva dans le petit parterre, et il ne put s'empêcher de remarquer que Richard Middlemas, en le voyant arriver, cacha à la hâte dans son sein un petit paquet, comme s'il eût craint qu'on ne le vît, saisit une bêche, et se mit à travailler avec l'ardeur d'un homme qui désiroit faire croire qu'il n'avoit l'esprit occupé que de son travail.

— Je désirois vous parler, M. Middlemas, dit Hartley, mais je crains de vous interrompre.

— Pas le moins du monde, répondit Richard en mettant de côté sa bêche; je n'étois occupé qu'à arracher quelques mauvaises herbes que les dernières pluies ont fait pousser. Je suis à votre service.

Hartley entra dans un cabinet de verdure et s'y assit. Richard imita son exemple, et sembla attendre ce que son compagnon avoit à lui dire.

— J'ai eu une conversation intéressante avec M. Grey, dit Adam, et il s'interrompit en homme qui craint de trouver trop difficile la tâche qu'il entreprend.

— J'espère que l'explication a été satisfaisante, dit Middlemas.

— Vous allez en juger. — Le docteur Grey a bien voulu me faire quelques complimens sur les progrès que j'ai faits dans notre profession, et, à ma grande surprise, il m'a demandé si, considérant qu'il commençoit à devenir vieux, j'avois quelque objection à continuer à demeurer avec lui encore deux ans, mais avec quelques avantages pécuniaires, et il m'a offert de me prendre pour associé à l'expiration de ce temps.

—Personne ne peut mieux juger que M. Grey quelle est la personne qui lui convient le mieux pour l'aider dans les travaux de sa profession. Il peut gagner environ deux cents livres par an, et un aide actif pourroit presque doubler cette somme en étendant ses courses dans les cantons

de Strath-Devon et de Carse. Ce n'est pas un grand sujet de division, après tout, M. Hartley.

Mais ce n'est pas tout; le docteur a ajouté.... En un mot, il me propose, si je puis pendant cet espace de temps gagner les bonnes graces de miss Menie Grey, de devenir alors son fils aussi bien que son associé.

En parlant ainsi il avoit les yeux fixés sur Richard, qui parut un moment vivement agité, mais qui, recouvrant son sang-froid sur-le-champ, répondit en homme dont le dépit et l'orgueil offensé cherchoient en vain à se déguiser sous le voile de l'indifférence : — Eh bien, maître Adam, je vous félicite de cet arrangement patriarcal. Vous avez servi cinq ans pour obtenir le diplôme de chirurgien, le privilège de tuer et de guérir : — c'est une sorte de Lia; et maintenant vous allez commencer un nouveau cours de servitude pour obtenir une charmante Rachel. Sans doute.... c'est peut-être me donner trop de liberté que de vous faire une pareille question ; — cependant, vous avez sans doute accepté un arrangement si flatteur?

— Vous devez vous rappeler qu'une condition y est annexée, répondit Hartley d'un ton grave.

— Celle de gagner les bonnes graces d'une

jeune fille que vous avez connue tant d'années ? dit Middlemas avec un sourire presque moqueur ; cela n'offre pas grande difficulté, à ce qu'il me semble ? pour un homme comme M. Hartley, appuyé en outre de la protection de M. Grey. — Non, non, il n'y a nul obstacle à craindre.

— Vous et moi nous savons le contraire, M. Middlemas, dit Adam d'un ton très-sérieux.

— Moi ! Comment saurois-je mieux que vous quelles peuvent être les inclinations de miss Grey ? Bien sûrement nous avons eu tous deux les mêmes occasions pour en juger.

— Cela est possible, mais il y a des gens qui savent mieux profiter des occasions. — M. Middlemas, j'ai long-temps soupçonné que vous aviez l'avantage inappréciable de posséder l'affection de miss Grey, et....

— Moi ! — Vous plaisantez ou vous êtes jaloux. Vous ne vous rendez pas justice, et vous me faites trop d'honneur. Mais c'est un compliment si flatteur, que je dois vous remercier de votre méprise.

— Pour que vous sachiez que je ne parle ni au hasard, ni par ce que vous appelez jalousie, je vous dirai franchement que Menie Grey elle-

même m'a avoué quels étoient ses sentimens à cet égard. Il étoit naturel que je lui fisse part de la conversation que j'avois eue avec son père. Je lui ai dit que je n'étois que trop convaincu que je n'avois pas eu le bonheur jusqu'à présent d'intéresser son cœur en ma faveur, ce que je regardois comme indispensable pour la prier de donner son agrément aux projets flatteurs que son père avoit eu la bonté de former pour moi; mais je la suppliai de ne pas décider sur-le-champ la question contre moi, et de me laisser les moyens de pouvoir gagner son affection, si ce bonheur m'étoit réservé, espérant que le temps et les services que je rendrois à son père pourroient produire un effet qui me seroit favorable.

— C'étoit une requête aussi naturelle que modeste. Mais que vous a répondu la jeune personne?

— Elle a un cœur plein de noblesse, Richard Middlemas, et sa franchise seule, indépendamment de sa beauté et son bon sens, la rend digne d'avoir un empereur pour époux. Je ne saurois vous rendre la modestie pleine de grace avec laquelle elle m'a répondu qu'elle connoissoit trop bien la bonté de mon cœur, comme

elle voulut bien s'exprimer, pour m'exposer aux tourmens prolongés d'une passion à laquelle elle ne pourroit répondre. — Elle m'a informé franchement que vous étiez engagés l'un à l'autre depuis long-temps, que vous aviez échangé vos portraits, que bien certainement elle ne vous épouseroit jamais sans le consentement de son père; mais qu'elle sentoit qu'il lui seroit impossible de jamais oublier les sentimens qu'elle vous avoit voués, de laisser à un autre la moindre perspective de succès.

— Sur ma foi ! elle a véritablement été extrêmement franche, et je lui en ai beaucoup d'obligation.

— Et sur ma foi et mon honneur, M. Middlemas, vous faites la plus grande injustice à miss Grey; vous êtes même coupable d'ingratitude envers elle, si vous êtes mécontent qu'elle m'ait fait cet aveu. Elle vous aime comme une femme aime le premier objet de son affection. Elle vous aime d'autant plus.... Il s'arrêta, et Richard termina la phrase.

— D'autant plus que je le mérite moins, peut-être? — En vérité cela est très-possible; mais, de mon côté, je l'aime de tout mon cœur. — Cependant, comme vous le savez, ce secret

m'appartenoit ainsi qu'à elle, et après tout elle auroit mieux fait de me consulter avant de le rendre public.

— M. Middlemas, s'écria Hartley avec vivacité, si le sentiment que vous manifestez provient en partie de la crainte que votre secret ne soit moins bien gardé parce que j'en ai connoissance, je puis vous protester que j'ai tant de reconnoissance pour la bonté qu'a eue miss Grey de me faire l'aveu d'une circonstance si délicate pour elle et pour vous, afin de m'épargner les tourmens qui auroient suivi une espérance déçue, que des chevaux indomptés m'arracheroient les membres avant qu'on tirât de moi un seul mot à ce sujet.

— Allons, allons, mon cher ami, dit Middlemas dont l'air de franchise indiquoit une cordialité qui n'existoit plus entr'eux depuis quelque temps, il faut que vous me pardonniez d'être un peu jaloux à mon tour. Un véritable amant ne peut avoir droit à ce nom sans être quelquefois déraisonnable; et je ne sais pourquoi il me sembloit bizarre qu'elle eût choisi pour confident celui que j'ai souvent regardé comme un rival formidable; et cependant je suis si loin d'être mécontent, que je ne sais, après tout, si

cette chère fille, pleine de bon sens, auroit pu faire un meilleur choix. Il est temps que la sotte froideur qui a existé entre nous se termine; car vous devez sentir qu'elle n'avoit d'autre cause que notre rivalité. J'ai grand besoin de bons avis; et qui pourroit m'en donner de meilleurs que l'ancien compagnon dont j'ai toujours envié le jugement sain, quoique quelques amis peu judicieux m'aient fait l'honneur de me supposer plus de vivacité dans l'esprit.

Hartley accepta la main que Richard lui offroit, mais sans montrer le même enthousiasme que son compagnon.

— Je n'ai pas dessein de rester long-temps ici, dit-il; je n'y resterai peut-être même que quelques heures. En attendant, si je puis vous être utile, soit par mes avis, soit de quelque manière que ce puisse être, vous n'avez qu'à parler. Ce n'est qu'ainsi que je puis maintenant vous prouver mon respect pour Menie Grey.

— Qui aime ma maîtresse, m'aime; c'est un heureux pendant au vieux proverbe, qui m'aime, aime mon chien. Eh bien donc, pour l'amour de Menie Grey, si ce n'est pour celui de Dick Middlemas, maudit soit ce nom vulgaire qui rappelle tant de choses! voulez-vous, vous qui

êtes spectateur, nous dire, à nous malheureux joueurs, ce que vous pensez de la partie que nous avons commencée?

— Comment pouvez-vous me faire une telle question, quand un si beau champ vous est ouvert? Je suis sûr que le docteur Grey vous conserveroit près de lui aux mêmes conditions qu'il m'a offertes; sous le rapport de l'intérêt, vous êtes un meilleur parti pour sa fille, puisque vous avez un capital pour commencer votre établissement.

— Vous avez raison, mais il me semble que M. Grey n'a pas montré pour moi beaucoup de prédilection dans cette affaire.

— S'il a fait injustice à votre mérite incontestable, répondit Adam d'un ton un peu sec, la préférence que sa fille vous accorde vous en dédommage plus que suffisamment.

— Sans contredit, et je ne l'en aime que davantage; sans quoi, Adam, je ne suis pas homme à me jeter avidement sur les restes des autres.

— Richard, cet orgueil qui vous domine vous rendra ingrat et malheureux, si vous ne le maîtrisez; M. Grey n'a pour vous que des sentimens d'amitié; il m'a dit franchement qu'en songeant

à se choisir un aide, qui deviendroit ensuite membre de sa famille, son ancienne affection pour vous l'avoit fait balancer long-temps, et qu'il ne s'étoit déterminé que parce qu'il croyoit avoir remarqué que la perspective bornée qu'offre sa proposition ne pouvoit vous convenir, et que vous aviez le désir bien décidé d'entrer dans le monde, et d'y pousser votre fortune, comme on le dit. Il a ajouté que, quoiqu'il fût très-probable que vous aimiez assez Menie pour abandonner pour l'amour d'elle ces idées ambitieuses, cependant les démons de l'ambition et de la cupidité reviendroient lorsque l'amour, ce puissant exorciste, auroit épuisé la force de ses charmes; et il craignoit alors d'avoir de justes raisons pour concevoir quelques inquiétudes pour le bonheur de sa fille.

— Sur ma foi, le brave vieillard parle savamment et avec sagesse. Je ne le soupçonnois pas d'être si clairvoyant. Pour dire la vérité, sans la belle Menie Grey, en faisant ma tournée journalière dans ce pays ennuyeux, je me trouverois aussi malheureux qu'un cheval de moulin, tandis que tant d'autres courent gaîment le monde pour voir comment ils y seront accueillis. Et par exemple, vous-même, où allez-vous?

— Un cousin de ma mère commande un bâtiment de la compagnie des Indes, et j'ai dessein de m'embarquer avec lui comme chirurgien en second. Si le service de mer me plaît j'y resterai ; sinon je prendrai quelque autre parti. Et Hartley soupira à ces mots.

— Vous allez dans les Indes ! s'écria Richard ; — heureux coquin ! dans les Indes ! Vous pouvez supporter avec égalité d'ame tous les désappointemens que vous pouvez avoir éprouvés dans cet hémisphère. — O Delhi ! O Golconde ! vos noms ne sont-ils pas assez puissans pour dissiper de vains souvenirs ? — Les Indes, où l'or se gagne par le fer ! où un homme brave ne peut élever si haut ses désirs de fortune et de renommée, qu'il ne lui soit possible d'y atteindre ! Est-il possible que ce hardi aventurier ait pensé à vous pour ce poste, et que vous éprouviez encore quelque regret de ce qu'une jeune fille aux yeux bleus a jeté un regard plus favorable sur un homme moins heureux que vous ? Cela se peut-il ?

— Moins heureux ! répéta Hartley. — Pouvez-vous bien, vous amant préféré de Menie Grey, parler ainsi même en plaisantant ?

— Ne vous fâchez pas contre moi, Adam,

parce qu'ayant réussi en ce point, je ne vois peut-être pas ma bonne fortune avec le même enthousiasme que vous, qui n'avez pas obtenu le même succès. Votre philosophie devroit vous avoir appris que l'objet que nous possédons, ou que nous sommes sûrs de posséder, perd, peut-être par suite de cette certitude, une partie de la valeur idéale et extravagante que nous y attachons quand nous sommes agités tour à tour par la crainte et l'espérance. Malgré tout cela, je ne saurois vivre sans ma chère Menie, et je l'épouserois demain de tout mon cœur, sans songer un instant à la pesanteur des fers qu'un mariage contracté quand nous sommes tous deux encore si jeunes, nous attacheroit aux talons. Mais passer encore deux ans dans ce désert infernal, en croisière pour ramasser des couronnes et des demi-couronnes, tandis que des gens qui ne me valent pas gagnent des lacs et des crores de roupies, — c'est une triste chute, Adam ! — Donnez-moi votre avis, mon cher ami ; ne pouvez-vous me suggérer quelque moyen de me débarrasser de ces deux années d'ennui insupportable?

— Non vraiment, répondit Hartley pouvant à peine cacher son mécontentement ; — et si j'avois assez de crédit sur l'esprit du docteur Grey pour

le déterminer à se désister d'une condition si raisonnable, je m'en ferois scrupule. Vous n'avez que vingt-un ans, et si la prudence du docteur a jugé ce temps d'épreuve nécessaire pour moi, qui suis votre aîné de deux ans, je ne crois pas qu'il trouve à propos de vous en dispenser.

— Cela peut être; mais ne pensez-vous pas qu'il vaudroit mieux passer deux, ou même trois ans d'épreuve dans les Indes, où l'on peut gagner beaucoup en peu de temps, que dans ce misérable bourg où tout ce qu'on peut faire c'est de gagner du sel pour sa soupe, ou de la soupe pour son sel? Il me semble que j'ai un goût naturel pour les Indes, et rien n'est moins étonnant : mon père étoit soldat, à ce que conjecturent tous ceux qui l'ont vu, et il m'a légué l'amour des armes, et un bras en état d'en faire usage. Le père de ma mère étoit un riche négociant qui aimoit l'argent, j'en réponds, et qui savoit comment en gagner. Ce triste revenu de deux cents livres, avec la misérable et précaire possibilité d'y ajouter quelque chose, et qu'il faudroit partager avec le vieux docteur, sonne à mes oreilles comme un état décent de mendicité, quand je songe que le monde m'offre tant de ressources, et que j'ai une épée pour m'y ou-

vrir un chemin. — Menie est une perle, un diamant, j'en conviens; mais je voudrois enchâsser un joyau si précieux non dans du plomb, non dans du cuivre, mais dans l'or le plus pur, et y ajouter même un entourage de brillans. — Rendez-moi ce service, Adam; chargez-vous de faire envisager mes projets au docteur sous le jour convenable. Je suis sûr que ni lui ni Menie ne peuvent rien faire de plus sage que de me permettre d'aller passer ce temps si court d'épreuve dans le pays des mouris (1). Bien certainement j'y serai de cœur, et tandis que je saignerai quelque manant pour une inflammation, je m'imaginerai être occupé à soulager quelque Nabad ou quelque Rajaphoot d'une pléthore de richesse. — Allons, m'aiderez-vous? Serez-vous mon auxiliaire? Il y a dix contre un que vous plaiderez votre propre cause; car, avant que j'aie fait ma fortune, une épée ou la corde d'un arc peuvent me coucher par terre, et en ce cas vous trouverez la route vers Menie libre et ouverte; et comme vous jouerez le rôle de consolateur, *ex officio*, vous pourrez la prendre la larme à l'œil, comme le conseille un vieux dicton.

(1) Monnaie des Indes. — Éd.

— M. Richard Middlemas, répondit Hartley, je n'ai plus dessein de vous adresser que quelques mots, et il me seroit impossible de vous exprimer si vous m'inspirez plus de pitié ou plus de mépris. Le ciel vous offre le bonheur, une honnête aisance, le contentement, et vous êtes disposé à sacrifier tous ces avantages réels pour satisfaire l'ambition et la cupidité. Si j'avois à donner un avis à ce sujet au docteur Grey ou à sa fille, ce seroit de rompre toute liaison avec un homme qui, quoique naturellement intelligent, peut faire une telle folie, et qui, quoique élevé dans des principes d'honneur, peut céder à la tentation, et devenir un misérable. — Vous pouvez vous dispenser de ce sourire, qui n'est qu'un ricanement ironique; je n'essaierai pas de donner cet avis, parce que je suis convaincu qu'il ne pourroit être d'aucune utilité, à moins qu'on fût certain qu'il est désintéressé. J'accélérerai mon départ de cette maison pour que nous ne nous revoyions plus, et je laisserai à Dieu, à cet être tout-puissant, le soin de protéger l'honneur et l'innocence contre les dangers qui doivent suivre la folie et la vanité. A ces mots, il se détourna avec un air méprisant du jeune candidat dans la carrière de l'ambition, et sortit du jardin.

— Attendez! s'écria Middlemas, frappé du portrait qu'il voyoit dans le miroir qui venoit d'être présenté à sa conscience; attendez, Adam Hartley! et je vous avouerai que... Mais il parloit d'un ton foible et en hésitant; ses paroles n'arrivèrent pas à l'oreille de son compagnon, ou ne changèrent rien à sa détermination.

Lorsque Adam fut hors du jardin, Dick commença à reprendre sa fierté ordinaire. — S'il étoit resté un moment de plus, dit-il, je serois devenu papiste et je l'aurois pris pour confesseur! Ce manant! ce rustre! Je donnerois quelque chose pour savoir comment il a pris un tel ascendant sur moi. Qu'a-t-il à voir dans mes engagemens avec Menie Grey? Elle lui a fait sa réponse; quel droit a-t-il de venir se placer entr'elle et moi? Si le vieux Monçada avoit rempli les devoirs d'un aïeul, et m'avoit assuré une fortune raisonnable, le plan d'épouser cette charmante fille et m'établir dans le lieu de sa naissance auroit bien pu s'exécuter. Mais mener la vie de ce pauvre bardot, son père! être aux ordres du premier manant à vingt milles à la ronde! — Sur ma foi, le métier de colporteur qui court des vingtaines de milles afin d'échanger ses épingles, ses rubans et son tabac pour les œufs, les peaux de lapins

et le suif de la fermière, est moins pénible, plus profitable, et je crois vraiment, non moins respectable. — Non! non! — à moins que je ne trouve la richesse plus près, j'irai la chercher partout où l'on peut la rencontrer; et par conséquent j'irai à l'auberge du Cygne, et j'y prendrai une détermination définitive après avoir consulté mon ami [1].

(1) Le sujet de la vignette du titre de ce volume est pris dans *les Deux Bouviers*. — Ed.

CHAPITRE XX.

L'AMI que Middlemas s'attendoit à trouver au Cygne étoit un individu dont il a déjà été fait mention dans cette histoire sous le nom de Tom Hillary, ex-clerc de procureur dans l'ancienne ville de Novum Castrum[1], — *ut doctus utriusque juris*, autant qu'il avoit pu le devenir par suite de quelques mois passés dans l'étude de M. Lawford, clerc municipal à Middlemas. La dernière fois que nous en avons parlé étoit à l'époque où la splendeur de son chapeau galonné en or s'étoit éclipsée devant les castors plus frais des deux apprentis du docteur Grey. Près de cinq ans s'étoient écoulés depuis ce temps, et il y avoit environ six mois qu'il avoit reparu à Middlemas,

(1) Newcastle. — ED.

mais devenu un personnage tout différent de ce qu'il paroissoit quand il en étoit parti.

Maintenant on l'appeloit Capitaine; il portoit le costume militaire, et son langage étoit martial. Il sembloit avoir de l'argent en abondance, car non-seulement, à la grande surprise de ses créanciers, il acquitta en arrivant certaines dettes qu'il avoit oublié de payer en partant, quoiqu'il eût pu, comme son premier métier devoit le lui avoir appris, opposer à toute demande à ce sujet le rempart inexpugnable de la prescription; mais il envoya même au ministre une guinée pour les pauvres de la paroisse. Ces actes de justice et de bienveillance firent du bruit dans le village; ils firent surtout honneur à un homme à qui une si longue absence n'avoit pas permis d'oublier ses dettes légitimes, et dont le cœur ne s'étoit pas fermé aux cris de ceux qui étoient dans le besoin. Son mérite étoit encore plus transcendant quand on apprit qu'il avoit servi l'honorable compagnie des Indes orientales, — cette étonnante compagnie de commerçans qu'on pourroit justement nommer princes. On étoit alors vers le milieu du dix-huitième siècle, et les directeurs de cette compagnie, établis dans Leadenhall-Street, jetoient silencieusement les

fondations de cet empire immense qui s'éleva ensuite comme un météore sortant de la terre, et qui étonne aujourd'hui l'Europe aussi bien que l'Asie par son étendue formidable et sa force imposante. La Grande-Bretagne avoit commencé à prêter une oreille étonnée aux récits de victoires remportées et de villes conquises dans l'Orient, et elle fut surprise de voir revenir dans son sein des individus qui avoient quitté leur pays natal en aventuriers, et qui se remontroient entourés des richesses et du luxe de l'Orient, jetant un éclat qui éclipsoit la splendeur de la classe même la plus riche de la noblesse angloise.

Hillary, à ce qu'il paroît, avoit travaillé dans cet El-Dorado nouvellement découvert; et, s'il disoit la vérité, ce n'avoit pas été tout-à-fait sans fruit, quoiqu'il fût loin d'avoir achevé la récolte qu'il vouloit faire. Il parloit, à la vérité, de faire quelques placemens de fonds, et à titre de simple fantaisie, il avoit été consulter son ancien maître, M. Lawford, sur le projet qu'il avoit d'acquérir une ferme de trois mille acres, consistant principalement en marécages, dont il donneroit volontiers trois à quatre mille guinées, pourvu qu'il s'y trouvât du gibier en abondance, et de belles truites dans la rivière, comme les annon-

ces le disoient; mais il n'avoit dessein de faire aucune acquisition considérable quant à présent. Il étoit nécessaire qu'il maintînt son crédit dans Leadenhall-Street, et, par conséquent, vendre ses actions de la compagnie des Indes seroit une démarche impolitique. En un mot, ce seroit une folie de songer à se retirer des affaires avec un modique revenu annuel de mille à douze cents livres sterling, quand il étoit encore à la fleur de l'âge, et qu'il n'avoit éprouvé aucune atteinte de la maladie de foie [1]. Il étoit donc déterminé à doubler encore une fois le cap de Bonne-Espérance avant de se placer sous le manteau de la cheminée de la vie. Tout ce qu'il désiroit, c'étoit de recruter pour son régiment, ou plutôt pour sa compagnie, quelques braves jeunes gens; et comme, dans tous ses voyages, il n'avoit jamais vu de plus beaux hommes qu'à Middlemas, il vouloit bien donner la préférence à ce bourg pour y faire son recrutement. Dans le fait, c'étoit assurer la fortune de ceux qui s'enrôleroient, car quelques figures blanches ne manquoient jamais de jeter la terreur parmi ces co-

(1) Maladie dont sont fréquemment attaqués les Européens qui vont dans l'Inde. — Ed.

quins de noirauds ; et, sans parler des bonnes aubaines qu'on pouvoit trouver à la prise d'assaut d'un pettah ou au pillage d'une pagode, la plupart de ces chiens basanés portoient sur eux de tels trésors, qu'une bataille gagnée étoit comme une mine d'or pour les vainqueurs.

Les habitans de Middlemas écoutoient les merveilles que racontoit le noble capitaine avec des sentimens différens, suivant que le caractère de chacun d'eux étoit aventureux ou réfléchi. Mais aucun d'eux ne pouvoit nier que tout cela ne fût très-possible, et comme on le connoissoit pour un homme hardi, entreprenant, doué de quelques talens et ne paroissant pas devoir être arrêté dans sa marche par quelques scrupules de conscience, il n'y avoit aucune raison pour que Hillary n'eût pas été aussi heureux que tant d'autres, lorsque l'Inde, déchirée comme elle l'étoit par la guerre et par des dissensions intestines, offroit de fort belles chances à tout aventurier audacieux. Il fut donc reçu par ses anciennes connoissances de Middlemas plutôt avec le respect dû à sa richesse supposée, que conformément à ses anciennes et plus humbles prétentions.

Quelques-uns des notables du village se tenoient pourtant sur la réserve. Parmi eux étoit

au premier rang le docteur Grey, ennemi de tout ce qui ressembloit à la fanfaronnade, et qui connoissoit assez bien le monde pour poser en règle générale que celui qui parle beaucoup de ses combats est rarement un brave soldat, et que celui qui se vante trop de ses richesses n'est presque jamais véritablement riche. M. Lawford sembloit partager la même opinion, malgré l'avis que lui avoit demandé Hillary relativement à son projet d'acquisition. Quelques personnes supposoient que la froideur que le clerc municipal montroit à son ancien subordonné étoit occasionnée par quelques circonstances relatives à leurs liaisons précédentes; mais comme Lawford ne s'expliqua jamais sur ces circonstances, il est inutile de nous épuiser en conjectures à ce sujet.

Richard Middlemas renoua naturellement connoissance avec son ancien ami, et c'étoit dans ses conversations avec Hillary qu'il avoit puisé cet enthousiasme sur l'Inde auquel nous l'avons vu se livrer. Dans le fait, il étoit impossible qu'un jeune homme sans expérience dans le monde et doué d'un caractère ardent écoutât froidement les descriptions brillantes du capitaine, qui, quoiqu'il ne fût qu'un capitaine re-

cruteur, avoit toute l'éloquence d'un sergent de recrues [1]. Les palais s'élèvoient comme par magie dans tous ses discours ; des bois composés de grands arbres et d'arbrisseaux aromatiques inconnus au sol glacial de l'Europe, étoient peuplés des plus nobles animaux qu'on pût chasser, depuis le tigre royal jusqu'aux chacal. Le luxe d'une natch, et la beauté particulière de ces enchanteresses orientales, qui parfumoient leurs dômes voluptueux pour plaire aux fiers conquérans anglois, n'offroient pas moins d'attraits que les batailles et les sièges sur lesquels le capitaine s'étendoit en d'autres occasions. Ses descriptions sembloient trempées dans des parfums, et toutes ses phrases sentoient l'essence de roses. Les entrevues dans lesquelles ces conversations avoient lieu se terminoient souvent par une bouteille du meilleur vin qu'on pût trouver à l'auberge du Cygne, accompagnée de quelques mets délicats que le capitaine, qui étoit un bon

(1) L'auteur fait ici allusion à la pièce du *Recruiting officer* de Farquahr où le sergent Kite ouvre la première scène par un discours *éloquent* adressé aux badauds du pays. Cette pièce est fréquemment citée par sir Walter Scott. — Ed.

vivant, faisoit venir d'Édimbourg. Après avoir été si bien traité, Middlemas étoit condamné à partager ensuite le souper frugal du docteur, et la beauté naïve de Menie ne pouvoit l'emporter sur le dégoût que lui inspiroient les mets beaucoup plus simples qu'il voyoit sur la table, et la nécessité où il se trouvoit de répondre à des questions sur les maladies des malheureux paysans confiés à ses soins.

L'espoir qu'avoit conçu Richard d'être un jour reconnu par son père s'étoit évanoui depuis long-temps; et la manière dont Monçada lui avoit renvoyé sa lettre, ainsi que le peu d'intérêt qu'il avoit paru prendre à lui depuis ce temps, l'avoient convaincu que son aïeul étoit inexorable, et que ni alors, ni plus tard, il n'avoit dessein de réaliser les visions splendides dont les fictions de sa nourrice Jamieson l'avoient bercé. Son ambition ne s'étoit pourtant pas rendormie, quoiqu'elle ne fût plus nourrie par les mêmes espérances qui l'avoient éveillée. L'éloquence abondante du capitaine indien lui fournissoit les alimens qu'elle avoit d'abord puisés dans les légendes de l'enfance. Les exploits d'un Lawrance et d'un Clide, et les excellentes occasions d'arriver à la fortune dont ces exploits

avoient ouvert la route, troubloient le sommeil de notre jeune aventurier. Rien ne balançoit les sentimens auxquels il se livroit, que son amour pour Menie, et les engagemens qui en avoient été la suite. Mais il avoit fait la cour à miss Grey autant pour satisfaire sa vanité que par une passion bien décidée pour une jeune fille pleine de confiance et d'innocence. Il désiroit remporter le prix que Hartley, qu'il n'avoit jamais aimé, avoit eu le courage de lui disputer. Ensuite Menie avoit été vue avec admiration par des hommes qui lui étoient supérieurs en rang et en fortune, mais auxquels son amour-propre ne vouloit pas céder la victoire. Sans contredit, quoique porté d'abord à jouer le rôle d'amant plutôt par vanité que par toute autre cause, la modestie et l'ingénuité qu'avoit montrées miss Grey en recevant ses avances avoient produit sur son cœur une impression bien naturelle. Il étoit rempli de reconnoissance pour la charmante créature qui avoit rendu justice à la supériorité de ses dons extérieurs et de ses talens, et il croyoit avoir pour elle un attachement aussi dévoué que celui que ses charmes et ses qualités morales auroient inspiré à un homme moins vain et moins égoïste. Cependant sa prudence l'avoit porté à conclure

que sa passion pour la fille du chirurgien ne devoit avoir que le poids convenable dans une affaire aussi importante que la détermination qu'il avoit à prendre sur la carrière qu'il devoit suivre ; et il apaisoit sa conscience en se répétant qu'il y alloit de l'intérêt de Menie comme du sien, de retarder leur mariage jusqu'à ce qu'il eût fait fortune. Combien de jeunes couples s'étoient perdus par une union trop précipitée !

Le mépris que lui avoit témoigné Hartley lors de leur dernière entrevue avoit un peu ébranlé sa confiance dans la vérité de ce raisonnement, et l'avoit porté à soupçonner qu'il jouoit un rôle bas et sordide en risquant ainsi le bonheur d'une jeune fille si digne d'être aimée et heureuse. Ce fut avec un esprit tourmenté par ce doute qu'il se rendit à l'auberge du Cygne où son ami le capitaine l'attendoit avec impatience.

Lorsqu'ils furent assis bien à leur aise devant une table sur laquelle étoit placée une bouteille de vin de Pajarete, Middlemas commença, avec la circonspection qui le caractérisoit, par sonder son ami sur la question de savoir s'il étoit facile à un individu désirant entrer au service de la compagnie d'obtenir une commission. Si Hil-

lary eût voulu lui répondre avec vérité, il lui auroit dit que rien n'étoit plus aisé, car le service dans les Indes n'avoit alors aucun attrait pour cette classe supérieure qui, depuis ce temps, a fait tant d'efforts pour y être reçue. Mais le digne capitaine lui répondit que, quoiqu'en général il pût être difficile d'obtenir une commission avant d'avoir servi quelques années en qualité de cadet, cependant, avec sa protection, un jeune homme entrant dans son régiment, et fait pour occuper un tel poste, étoit sûr d'obtenir une commission d'enseigne, sinon de lieutenant, dès qu'il auroit mis le pied dans les Indes.

— Vous, par exemple, mon cher ami, dit-il en tendant la main à Richard, si vous songiez à changer la tête de mouton[1] et le haggis[2], pour le mulagatawny[3] et le curry[4], je puis vous dire que, quoiqu'il soit indispensable que vous entriez d'abord au service en qualité de simple ca-

(1) Mets très-goûté en Ecosse. — ED.

(2) Espèce de bouding écossais. — ED.

(3) Soupe des Indes d'un goût excessivement relevé. — ED.

(4) Ragoût indien très-épicé, et dans lequel domine le

det, cependant, de par Dieu! vous vivriez avec moi comme un frère pendant la traversée, et dès que nous aurions touché la terre à Madras, je vous mettrois dans une belle passe d'acquérir de la gloire et de la fortune en même temps. — Je crois que vous avez quelque bagatelle, — une ou deux mille livres ou environ ?

— De mille à douze cents livres, répondit Richard affectant le ton d'indifférence de son compagnon, mais humilié intérieurement de ne pouvoir annoncer que de si foibles ressources

— C'est tout autant qu'il vous en faudra pour les frais de votre équipement et du voyage. D'ailleurs, n'eussiez-vous pas un sou, ce seroit la même chose; quand je dis une fois à un ami : Je vous aiderai, Tom Hillary n'est pas un homme à se dédire pour épargner ses couris. Quoi qu'il en soit, il n'est pas fâcheux d'avoir un petit capital à soi pour commencer.

poivre rouge. C'est à ce mets que lord Byron fait allusion, lorsqu'il dit d'une course rapide....

« *Leavening his blood as Cayenne doth a curry.* »

« Qu'elle agite le sang comme le poivre de Cayenne relève un curry. »

(*Don Juan*, ch. X, octave LXXII.) — Éd.

— Sans doute, répondit le prosélyte, je n'aimerois pas à être à charge à personne. Pour vous dire la vérité, j'ai quelque velléité de me marier avant de quitter l'Angleterre; et en ce cas vous sentez qu'il me faudra de l'argent, soit que ma femme me suive, soit qu'elle reste ici afin de savoir jusqu'à quel point le sort me favorisera; de sorte que, tout calculé, je pourrai avoir à vous emprunter quelques centaines de livres.

— Que diable dites-vous donc, Dick? Vous marier! prendre une femme! Qui a pu mettre dans la tête d'un jeune gaillard comme vous, qui a à peine vingt et un ans, et qui a six pieds[1] sans la semelle de ses souliers, de se rendre esclave pour toute sa vie? Non, non, Dick, cela ne peut être. Souvenez-vous de la vieille chanson :

Mon ami Bluff, restez garçon :
Nargue d'un cœur tendre et sensible.

— Oui, oui, tout cela sonne fort bien; mais il faut se défaire d'une foule d'anciens souvenirs...

(1) Six pieds, mesure angloise : cinq pieds six à sept pouces. — Ed.

— Et le plus tôt est le mieux, Dick. Les vieux souvenirs sont comme les vieux habits : il faut se débarrasser de tout en même temps, ils ne sont bons qu'à occuper de la place dans une garde-robe, et ils ne seroient plus à la mode si l'on vouloit en faire usage. Mais vous avez l'air bien grave. Qui diable a fait ainsi une boutonnière à votre cœur ?

— Quelle question ? je suis sûr que vous devez vous souvenir... Menie, la fille de mon maître.

— Quoi ! miss Green, la fille du vieux pharmacopole ? Il me semble qu'elle est assez jolie.

— Mon maître est chirurgien, et non apothicaire, il se nomme Grey.

— Oui, oui, Green, Grey, qu'importe ? il vend les drogues qu'il fabrique, je crois, et c'est ce que nous appelons pharmacopole dans le sud. La fille est assez bien pour figurer dans un bal d'Écosse ; mais a-t-elle de l'intelligence ? sait-elle ce que c'est que de vivre ?

— C'est une fille très-sensée, si ce n'est qu'elle m'aime ; et cela, comme dit Bénédict[1], n'est ni

(1) Personnage original de Shakspeare, qui affiche une grande antipathie pour les femmes ou plutôt pour le mariage, et qui finit par devenir amant et mari. — Ed.

une preuve de sagesse ni une démonstration de folie.

— Mais a-t-elle de la vivacité, du feu, du brillant, quelque étincelle de diablerie?

— Pas un grain, répondit l'amant; c'est de toutes les créatures humaines la plus douce, la plus simple, la plus facile à conduire.

— En ce cas, elle ne vous convient pas, dit le capitaine d'un ton décidé; j'en suis fâché, Dick, mais elle ne vous convient pas. Il y a dans le monde quelques femmes qui peuvent jouer leur rôle dans la vie active que nous menons dans l'Inde. Oui, et j'en ai connu qui ont fait avancer des maris qui, sans elles, seroient restés enfoncés dans le bourbier jusqu'au jour du jugement: Dieu sait comment elles acquittoient le droit de péage pour leur faire ouvrir les barrières! Mais ce n'étoient pas de vos simples Susannes qui croient que leurs yeux ne sont faits que pour regarder leurs maris ou pour coudre des langes pour leurs enfans. Comptez sur ce que je vous dis: il faut renoncer au mariage ou à tout espoir d'avancement. Si vous vous attachez volontairement au cou un poids de cent livres, il ne faut pas songer à gagner le prix de la course. Mais ne vous imaginez pas qu'en rompant avec cette

jeune fille il en résultera une catastrophe bien terrible. Il pourra bien y avoir une scène au moment de votre départ, mais vous l'oublierez bientôt au milieu des nymphes indiennes, et elle deviendra amoureuse de M. Tapeitout, assistant et successeur du ministre. Ce n'est pas une denrée pour le marché de l'Inde; je vous le garantis.

Parmi les foiblesses capricieuses de l'humanité, il en est une bien remarquable, celle qui nous porte à estimer les personnes et les choses, non par leur valeur véritable, mais d'après l'opinion des autres; qui sont souvent juges très-incompétens. Richard Middlemas avoit senti enflammer son amour pour Menie, en la voyant courtisée par un lourdaud de qualité qui dansoit avec elle; et elle perdoit maintenant de son prix à ses yeux, parce qu'il plaisoit à un fat impudent et sans éducation de la déprécier. L'un et l'autre de ces dignes personnages auroient été aussi en état de rendre justice aux beautés d'Homère, que de juger du mérite de Menie Grey.

Dans le fait, l'ascendant que ce soldat bavard, audacieux et prodigue de promesses, avoit acquis sur l'esprit de Richard Middlemas, quoiqu'il tînt en général à sa propre opinion, avoit

quelque chose de despotique, parce que le capitaine, quoique infiniment inférieur en connoissances et en talens au jeune homme dont il dirigeoit les idées, avoit l'adresse de mettre en avant ces vues séduisantes d'ambition et de fortune auxquelles l'imagination de Richard s'étoit livrée dès son enfance. Il exigea de Middlemas une promesse, comme condition des services qu'il devoit lui rendre : c'étoit de garder un silence absolu sur son départ pour l'Inde, et sur les vues qui le déterminoient à ce voyage. — Mes recrues, dit le capitaine, sont parties pour le dépôt établi dans l'île de Wight; et je désire quitter l'Écosse, et surtout ce petit bourg, sans être harcelé à la mort, et je crains de ne pouvoir le faire si l'on venoit à savoir que je puis procurer des commissions à de jeunes blancs-becs, comme nous les appelons. Sur ma foi! je serois obligé d'emmener comme cadets tous les fils aînés de chaque famille de Middlemas, et personne ne se fait autant de scrupule que moi de faire des promesses, parce que je suis fidèle comme un Troyen à les exécuter. Mais vous sentez que je ne puis faire pour tout le monde ce que je fais pour un ancien ami comme Dick Middlemas.

Richard lui promit le secret, et il fut convenu

que les deux amis ne quitteroient pas même ensemble Middlemas, mais que le capitaine partiroit le premier, et que son compagnon iroit le rejoindre à Édimbourg, où il signeroit son engagement, et qu'ensuite ils partiroient ensemble pour Londres, où ils prendroient les arrangemens nécessaires pour le voyage de l'Inde.

Malgré les dispositions définitives qu'il venoit ainsi de faire pour son départ, Middlemas pensoit de temps en temps avec regret et inquiétude à l'instant où il devroit quitter Menie Grey, après les engagemens qu'il avoit pris avec elle. Cependant sa résolution étoit arrêtée; il falloit frapper le coup, et l'amant ingrat, déterminé depuis long-temps à ne pas se contenter du bonheur domestique dont il auroit pu jouir s'il ne s'étoit pas laissé égarer par l'ambition, ne fut plus occupé que des moyens, non à la vérité de rompre entièrement avec elle, mais de retarder leur mariage jusqu'après le succès de son expédition dans l'Inde.

Il auroit pu s'épargner toute inquiétude à ce sujet. Toutes les richesses de cette Inde où il alloit courir n'auroient pu décider Menie Grey à quitter le toit paternel contre les ordres de son père, et encore moins que jamais à l'instant où, privé

de ses deux aides, il alloit être obligé à redoubler de travail et d'efforts, dans un âge déjà fort avancé, et où il auroit pu se regarder comme complètement abandonné si sa fille se fût séparée de lui en même temps. Mais quoiqu'elle fût irrévocablement déterminée à ne pas accepter la proposition d'accorder sa main à Richard sur-le-champ, s'il la lui avoit faite, tout le pouvoir des illusions de l'amour ne put réussir à lui persuader qu'elle devoit être satisfaite de la conduite de son amant à son égard. La modestie et une fierté honorable l'empêchèrent d'avoir l'air de remarquer, mais non de sentir bien amèrement que Richard préféroit des vues ambitieuses au sort plus humble qu'il auroit pu partager avec elle, et qui lui promettoit le bonheur, sinon la richesse.

— S'il m'avoit aimée comme il le prétendoit, se disoit-elle à elle-même avec un sentiment de conviction involontaire, mon père ne lui auroit sûrement pas refusé les mêmes conditions qu'il avoit proposées à Hartley. Ses objections auroient cédé au désir qu'il a de me voir heureuse, et aux prières de Richard, qui l'auroient guéri du soupçon qu'il a conçu de l'instabilité de son caractère. Mais je crains, je crains bien qu'il n'ait

regardé ces conditions comme bien au-dessous de ses prétentions. N'auroit-il pas aussi été bien naturel, après les engagemens que nous avons contractés l'un envers l'autre, qu'il m'eût demandé d'unir notre destin avant de quitter l'Europe, après quoi j'aurois pu rester ici avec mon père, ou aller avec lui chercher dans les Indes cette fortune qui est l'objet de tous ses désirs? Sans doute j'aurois eu tort, très-grand tort d'accepter cette proposition sans le consentement de mon père, mais sûrement il étoit tout naturel que Richard me la fît. Hélas! les hommes ne savent pas aimer comme les femmes! leur amour n'est qu'une seule passion parmi mille autres auxquelles ils donnent la préférence; ils sont tous les jours occupés de plaisirs qui émoussent leurs sentimens, d'affaires qui les empêchent de s'y livrer, et nous, nous restons à pleurer et à songer à la froideur dont notre tendresse est payée [1]!

(1) La même idée est exprimée dans la touchante lettre que dona Julia écrit à don Juan :

« L'amour pour l'homme n'est qu'un épisode de la vie, c'est toute la vie de la femme : la cour, les champs, l'église, la mer et le commerce, l'épée, la robe, l'intérêt, la gloire, lui offrent en échange l'orgueil, la renommée, l'ambition

L'époque étoit enfin arrivée où Richard Middlemas avoit le droit de demander à ses curateurs l'argent qui avoit été déposé pour lui entre leurs mains. Il en fit la demande, et la somme lui fut remise sur-le-champ. Le docteur Grey lui demanda naturellement quelles étoient ses vues en entrant dans le monde. L'imagination du jeune ambitieux, d'après cette question simple, supposa au digne vieillard le projet de lui faire, et peut-être avec instance, la même proposition qu'il avoit faite à Hartley. Il se hâta donc de lui répondre d'un ton sec, qu'on lui avoit fait concevoir des espérances qu'il ne lui étoit pas encore permis de dévoiler, mais que, dès qu'il seroit à Londres, il écriroit au protecteur de sa jeunesse, pour lui faire part de la nature de ses projets, qui, ajouta-t-il, lui offroient une perspective avantageuse. . . .

Grey, supposant qu'à cette époque critique de la vie de ce jeune homme, son père ou son aïeul pouvoit avoir manifesté l'intention de se

pour remplir son cœur, et ils sont en petit nombre ceux qui ne s'y livrent pas : telles sont les ressources des hommes, et nous n'en avons qu'une, celle d'aimer encore et d'être encore trompée. » — Ed.

mettre en rapport direct avec lui, se contenta de lui répondre : — Vous avez été l'enfant du mystère, Richard, et vous me quittez comme vous êtes arrivé. J'ignorois alors d'où vous veniez, et maintenant je ne sais où vous allez. Ce n'est peut-être pas un trait favorable dans votre horoscope, que tout ce qui vous concerne soit un secret. Mais comme je penserai toujours avec affection à celui que j'ai connu si long-temps, de même, quand vous songerez au vieillard qui vous a élevé, vous ne devrez pas oublier qu'il a rempli ses devoirs envers vous autant que le lui permettoient les circonstances et ses moyens, et qu'il vous a instruit dans la noble profession qui, en quelque lieu que votre destinée vous conduise, vous mettra à portée de gagner du pain, et de soulager en même temps les souffrances de vos semblables. Le ton affectueux de son ancien maître émut Middlemas, et il lui fit ses remercîmens avec d'autant plus d'abandon, qu'il étoit délivré de la crainte des chaînes emblématiques qu'il avoit cru, un moment auparavant, voir briller dans les mains du docteur, et dont il lui avoit déjà semblé sentir le poids.

—Encore un mot, dit M. Grey en lui présentant un petit écrin. Votre malheureuse mère

m'a forcé à accepter cette bague précieuse. Je n'y avois nul droit, puisque j'avois été amplement récompensé de mes services; et je ne l'ai reçue que dans le dessein de vous la conserver jusqu'à cette époque. Il est possible qu'elle vous soit utile, s'il s'élevoit quelque question sur l'identité de votre personne.

— Je vous remercie, mon père, et plus que mon père, s'écria Middlemas; je vous remercie de cette précieuse relique qui peut véritablement m'être bien utile. Vous en serez bien payé s'il reste encore des diamans dans l'Inde.

— Les diamans! l'Indc! répéta M. Grey. Avez-vous perdu l'esprit, mon fils?

— Je veux dire, bégaya Middlemas, s'il se trouve à Londres des diamans des Indes.

— Fou que vous êtes! répondit le docteur; comment pourriez-vous acheter des diamans; et qu'en ferois-je quand vous m'en donneriez un boisseau? Partez pendant que je suis en colère, — les larmes brilloient dans les yeux du digne homme, — car si je me livre encore à mon affection, je ne saurai comment me séparer de vous.

La séparation de Middlemas et de la pauvre Menie fut encore plus touchante. La douleur

qu'elle montra fit renaître dans le cœur de son jeune amant toute la ferveur d'un premier amour, et il rétablit sa réputation de sincérité non-seulement en la suppliant de l'épouser avant son départ, mais en allant même jusqu'à lui offrir de renoncer à ses vues plus splendides, et de partager les humbles travaux de M. Grey, s'il vouloit, à cette condition, lui assurer la main de sa fille. Mais, quoique cette preuve de la fidélité de son amant eût quelque chose de consolant, Menie fut assez prudente pour ne pas accepter un sacrifice dont il auroit pu se repentir ensuite.

— Non, Richard, lui répondit-elle, quand on renonce, dans un moment d'agitation, à un plan qu'on a adopté après de mûres réflexions, il est rare que le résultat en soit heureux. J'ai vu depuis long-temps que vos vues s'étendoient bien au-delà de l'humble perspective que vous offre ce séjour. Il est naturel que cela soit, puisque les circonstances de votre naissance semblent annoncer que vous étiez né pour posséder un rang et de la fortune. Allez donc chercher ce rang et cette fortune. Il est possible qu'en les cherchant votre cœur ne vous parle plus de même; en ce cas, ne songez plus à Menie Grey. Mais si le

contraire arrive, nous nous reverrons peut-être, et ne croyez pas un instant que les sentimens que Menie Grey a conçus pour vous puissent jamais changer.

Il est inutile de répéter tout ce que les amans se dirent dans cette entrevue, et leurs pensées allèrent encore plus loin que leurs discours. La nourrice Jamieson, dans la chambre de qui cet entretien se passoit, serra dans ses bras ses deux enfans, comme elle les appeloit, déclara que le ciel les avoit faits l'un pour l'autre, et ajouta qu'elle ne demandoit à vivre que jusqu'au moment où elle les verroit mari et femme.

Il devint enfin nécessaire de terminer cette scène d'adieux, et Richard Middlemas, montant sur un cheval qu'il avoit loué pour son voyage, partit pour Édimbourg, où il avoit déjà envoyé son bagage. Plus d'une fois, chemin faisant, l'idée se présenta à son esprit qu'il étoit encore temps de retourner à Middlemas; qu'il feroit mieux de prendre ce parti, et d'assurer son bonheur en épousant Menie Grey, et en bornant ses désirs à l'humble nécessaire. Mais du moment qu'il eut rejoint son ami Hillary au rendez-vous convenu, il devint honteux de laisser entrevoir même l'ombre du plus léger changement dans

sa résolution, et il oublia les sentimens qui s'étoient ranimés dans son cœur pendant son voyage, si ce n'est qu'ils le confirmèrent dans sa détermination de revenir en Écosse dès qu'il auroit atteint un certain degré de fortune et d'importance dans le monde, pour partager avec Menie Grey tout ce qu'il posséderoit. Cependant sa reconnoissance pour le docteur ne parut pas s'endormir, à en juger par le don qu'il lui fit d'un beau cachet de cornaline, monté en or, sur lequel étoit gravé un lion rampant sur un fond de gueules, et qu'il envoya, par une occasion sûre, à Stevenlaw's Land, en y joignant une lettre convenable à la circonstance. Menie reconnut son écriture, et resta les yeux fixés sur son père tandis qu'il la lisoit, s'imaginant peut-être qu'elle rouloit sur un sujet tout différent. Le docteur leva les épaules et fit quelques exclamations tout en lisant, après quoi il examina le cachet.

— Dick Middlemas n'est qu'un fou, après tout, Menie, dit-il à sa fille; il doit bien savoir qu'il n'est pas probable que je l'oublie; qu'avoit-il donc besoin de m'envoyer un souvenir? Et s'il vouloit faire cette absurdité, ne pouvoit-il m'envoyer le nouvel appareil pour la lithotomie? Et

qu'ai-je de commun, moi Gédéon Grey, avec les armoiries de lord Grey? Non, non! mon vieux cachet d'argent avec un double G continuera à me servir. Cependant mettez cela de côté, ma chère Menie. Ses intentions étoient bonnes, quoi qu'il en soit.

Le lecteur ne peut douter que le cachet n'ait été serré et conservé avec grand soin.

CHAPITRE XXI.

« Cet endroit paroissoit comme un vaste hôpital,
» Des maux du genre humain réceptacle fatal. »

MILTON.

LORSQUE le capitaine eut fini ses affaires, parmi lesquelles il n'oublia pas l'engagement régulier et en bonne forme de Richard, comme aspirant à la gloire de servir l'honorable compagnie des Indes orientales, les deux amis partirent d'Édimbourg. Ils se rendirent d'abord par mer à Newcastle, où Hillary avoit aussi quelques affaires à régler pour son régiment avant de le rejoindre. A Newcastle le capitaine eut la bonne fortune de trouver un petit brick, commandé

par un de ses amis, un ancien camarade d'école, qui alloit justement mettre à la voile pour l'île de Wight. — Je me suis arrangé avec lui pour notre passage, dit-il à Middlemas, parce que, lorsque vous serez au dépôt, vous pourrez commencer à apprendre le service, ce qui est plus facile qu'à bord d'un navire; et alors il me sera plus aisé de vous obtenir une commission.

— Avez-vous dessein de me laisser à l'île de Wight pendant tout le temps que vous passerez à Londres?

— Bien certainement; et c'est ce qu'il y a de plus avantageux pour vous. Quelques affaires que vous ayez à Londres, je puis les faire pour vous aussi bien, et même un peu mieux que vous ne les feriez vous-même.

— Mais je désire faire moi-même mes affaires, capitaine Hillary.

— En ce cas vous deviez rester votre propre maître, cadet Middlemas. A présent vous êtes enrôlé comme recrue de l'honorable Compagnie des Indes orientales, je suis votre officier; et si vous hésitez à me suivre à bord, jeune fou que vous êtes, je pourrois vous y envoyer les fers aux mains et aux pieds.

Le capitaine avoit l'air de plaisanter en s'ex-

primant ainsi, mais il y avoit dans son ton quelque chose qui blessa la fierté de Middlemas et qui éveilla ses craintes. Il avoit remarqué depuis peu que son ami, surtout quand ils se trouvoient en présence d'autres personnes, prenoit avec lui un ton d'autorité et de supériorité difficile à endurer; et cependant ce ton singulier tenoit de si près à la liberté que se permettent ensemble deux amis intimes, qu'il ne pouvoit en prendre occasion ni de s'en fâcher, ni de lui en faire un reproche. Les airs d'autorité du capitaine étoient ordinairement suivis à l'instant même d'un renouvellement d'intimité; mais il n'en fut pas tout-à-fait de même dans le cas actuel.

Middlemas consentit, à la vérité, à s'embarquer avec lui pour l'île de Wight, peut-être parce qu'il craignoit, s'il avoit une querelle avec lui, de faire échouer tout son plan de voyage dans les Indes et les espérances qu'il avoit bâties sur ce projet; mais il changea le dessein qu'il avoit conçu de confier à son compagnon sa petite fortune, pour en faire usage à mesure que les occasions l'exigeroient. Il résolut de conserver lui-même la garde de son argent, qui consistoit en billets de la banque d'Angleterre, et

qu'il plaça avec soin dans sa malle. Hillary, voyant que les insinuations qu'il avoit jetées en avant à ce sujet n'avoient eu aucun succès, eut l'air de n'y plus penser.

Le voyage se fit sans accident et avec célérité; ayant côtoyé les rives de cette belle île, que celui qui l'a vue une fois n'oublie jamais, en quelque partie du monde que son destin le conduise, le navire jeta bientôt l'ancre à la hauteur de la petite ville de Ryde; et comme la mer étoit parfaitement calme, Richard sentit diminuer le mal de mer, qui, pendant une grande partie de la traversée, avoit occupé son attention plus que toute autre chose.

Le maître du brick, pour faire honneur à ses passagers, et par affection pour son ancien camarade d'école, avoit fait dresser une tente sur le pont, et il voulut avoir le plaisir de leur donner une petite fête avant qu'ils quittassent son bâtiment. Tous les mets les plus délicats qui sont à l'usage des marins furent servis avec une profusion que n'exigeoit pas le nombre des convives. Mais le punch qui y succéda étoit d'excellente qualité et prodigieusement fort. Le capitaine Hillary en fit les honneurs, et insista pour que Richard en prît sa part complète, d'autant

plus, dit-il d'un ton de plaisanterie, qu'il y avoit eu entr'eux un peu de sécheresse, et que le punch étoit un remède souverain pour la dissiper. Il fit reparoître aux yeux de son compagnon, avec une nouvelle splendeur, le panorama des scènes et des aventures que l'Inde alloit lui présenter, et qui avoient enflammé l'ambition de Middlemas, et il l'assura que, quand même il lui seroit impossible de lui obtenir une commission sur-le-champ, un court délai ne feroit que lui donner le temps de se mettre plus au fait du service militaire. Richard étoit déjà trop animé par le punch qu'il avoit bu pour apercevoir aucun obstacle à sa fortune. Cependant, soit que ceux qui partageoient ses libations fussent des buveurs plus à l'épreuve, soit que Middlemas bût plus copieusement que ses compagnons, — soit enfin, comme il le soupçonna ensuite, qu'on eût glissé dans son verre quelque ingrédient funeste à la raison, comme on le fit à l'égard des gardes de Duncan [1], il est certain qu'en cette occasion il passa avec une rapidité peu ordinaire par toutes les différentes phases de l'état d'ivresse; — il rit, chanta, beugla, hurla, devint

(1) Macbeth. — Ed.

tendre jusqu'aux larmes, et colère jusqu'à la frénésie, et finit par tomber dans un sommeil profond et imperturbable.

Les effets de l'ivresse se manifestèrent, suivant l'usage, par cent rêves bizarres de déserts arides, — de serpens dont la morsure faisoit éprouver la soif la plus insupportable, — des tortures infligées à l'Indien attaché au poteau fatal, — et même des supplices des régions infernales. Les sons qui avoient peut-être eu d'abord quelque influence sur ses rêves, et qui finirent pourtant par l'éveiller, étoient d'une nature aussi triste qu'horrible. Ils partoient d'une rangée de grabats, placés presque les uns contre les autres dans une espèce d'hôpital militaire où régnoit une fièvre ardente. La plupart des malades étoient attaqués d'un violent délire, pendant lequel ils poussoient des cris et des hurlemens, vomissoient des blasphêmes et proféroient les plus horribles imprécations. D'autres, qui sentoient leur situation, se plaignoient et gémissoient; quelques-uns faisoient, pour se livrer à un sentiment de dévotion, des tentatives qui prouvoient leur ignorance des principes de la religion, et même de ses formes. Ceux qui étoient convalescens tenoient à haute voix des

propos obscènes ou concertoient ensemble en argot des projets, qui, autant qu'une oreille novice pouvoit en juger par une phrase entendue en passant, avoient rapport à quelques actes de violence criminelle.

L étonnement de Richard ne put être égalé que par l'horreur dont il fut saisi. Il n'avoit qu'un avantage sur les pauvres misérables au milieu desquels il avoit été jeté, et c'étoit de jouir du luxe d'un grabat tout entier, la plupart des autres étant occupés par deux de ces êtres infortunés. Il ne vit paroître personne pour fournir aux besoins et écouter les plaintes de ces malheureux; — personne à qui il pût s'adresser pour qu'on le tirât de cette horrible situation. Il jeta un coup-d'œil autour de lui pour chercher ses habits, afin de se lever et sortir de cette caverne d'horreurs, mais il ne les vit pas; il n'aperçut pas davantage sa malle. Il étoit fort à craindre qu'il ne revît jamais rien de tout ce qu'il possédoit au monde.

Il se rappela alors, mais trop tard, les bruits qui avoient couru dans Middlemas relativement à son ami le capitaine, qu'on avoit prétendu que M. Lawford avoit congédié pour cause de quelques abus de confiance. Mais qu'il eût

trompé de propos délibéré l'ami qui lui avoit donné toute la sienne, qu'il l'eût dépouillé de toute sa fortune, et placé dans ce séjour pestilentiel dans l'espoir que la mort lui fermeroit la bouche, c'étoit une infamie dont il n'auroit pu le croire capable, quand même tout ce qu'on avoit dit de lui auroit été vrai.

Mais Middlemas résolut de ne pas s'abandonner lui-même. Cette salle devoit être visitée par quelque officier de santé, par quelque militaire; il s'adresseroit à lui, et inspireroit des craintes à Hillary s'il ne pouvoit éveiller les remords de sa conscience. Tandis qu'il se livroit à ces pensées déchirantes, tourmenté en même temps par une soif ardente qu'il n'avoit aucun moyen de satisfaire, il jeta les yeux autour de lui, pour voir s'il découvriroit sur les grabats les plus voisins du sien quelqu'un qui fût disposé à entrer en conversation avec lui, et à lui donner quelques informations sur la nature et les usages de ce lieu de désolation. Mais le lit placé à côté du sien étoit occupé par deux drôles, qui, quoique, à en juger par leurs joues creuses, leurs yeux enfoncés, leur pâleur et leur maigreur, venant d'échapper à la faux de la mort, et entrant à peine en convalescence, n'en étoient pas

moins sérieusement occupés à se dérober l'un à l'autre quelques demi-sous en faisant une partie de cribbage [1], les termes particuliers de ce jeu étant entremêlés de juremens prononcés d'une voix foible mais énergique ; et chaque coup heureux étant salué par le perdant comme par le gagnant par une salve d'imprécations qui sembloient destinées à flétrir le corps et l'ame, et qui étoient d'un côté l'expression du triomphe et de l'autre des reproches adressés à la fortune.

Sur le grabat qui suivoit celui des joueurs, gisoient deux corps, à la vérité, mais un seul d'entr'eux étoit en vie ; — l'autre venoit d'être délivré de ses souffrances.

— Il est mort ! — Il est mort, dit le malheureux survivant.

— Eh bien ! meurs aussi et va-t'en au diable ! répondit un des joueurs, et alors les deux feront la paire, comme dit Pugg.

— Mais je vous dis qu'il est roide et froid. Un mort n'est pas un compagnon de lit pour un vivant. Pour l'amour du ciel ; aidez-moi à m'en débarrasser.

(1) Jeu de cartes. — Ed.

— Oui dà! pour qu'on me soupçonne de lui avoir serré le *respirant*, comme vous l'avez peut-être fait vous-même, l'ami, car je sais qu'il avoit sur lui deux ou trois blanchets [1].

— Vous savez bien qu'il n'y a pas une heure que vous avez pris dans sa poche sa dernière sonnette [2]. Mais aidez-moi à le mettre hors du lit, et je ne dirai pas au croquemort que vous ne lui avez laissé rien à faire.

— Tu le dirois au croquemort! s'écria le joueur. Encore un mot semblable, et je te tordrai le cou jusqu'à ce que tes yeux puissent lire ce que le tambour de la ville t'a écrit sur le dos avec ses baguettes. Tais-toi, crois-moi, et n'interromps pas notre jeu par ton bavardage, ou je te rendrai aussi muet que ton camarade de couchée.

Le pauvre malade, épuisé, retomba à côté de son hideux compagnon; et le jargon du cribbage, entremêlé d'exécrations, continua comme auparavant.

D'après cet échantillon d'indifférence et de

(1) Deux ou trois shillings. — Ed.
(2) Une pièce de monnaie. — Ed.

dureté, contrastant avec le dernier excès de la misère, Middlemas fut convaincu qu'il étoit inutile d'en appeler à l'humanité de ses compagnons de souffrance. Son cœur se serra, et l'idée de l'heureux et paisible séjour où il auroit pu se fixer se présenta à son imagination exaltée avec des couleurs si vives, qu'elle le plongea presque dans un accès de délire. Il voyoit devant lui le ruisseau qui serpente dans la prairie de Middlemas, et sur lequel il avoit si souvent construit de petits moulins pour amuser Menie quand elle étoit enfant. Un verre de son eau lui auroit paru préférable à tous les diamans des Indes, qui avoient été l'objet de son adoration; mais, semblable à Tantale, il ne pouvoit toucher cette eau de ses lèvres.

Ayant réussi à dérober ses sens à cette illusion passagère, et connoissant assez la pratique de l'art médical pour sentir la nécessité d'empêcher, s'il étoit possible, ses idées de s'égarer, il s'efforça de se rappeler qu'il étoit chirurgien, et qu'après tout, l'intérieur d'un hôpital militaire ne devoit pas lui inspirer la terreur que ces horreurs pouvoient faire naître dans l'esprit de gens étrangers à cette profession. Mais quoiqu'il tâchât, par de pareils souvenirs, de rallier son

énergie, il n'en sentoit pas moins vivement la différence qui existoit entre un chirurgien que son devoir appeloit dans un tel lieu, et un pauvre diable qui s'y trouvoit, soit comme malade, soit comme prisonnier.

En ce moment, des pas se firent entendre dans l'appartement, et ce léger bruit sembla suspendre tout à coup les diverses expressions de douleur qui le remplissoient. Les joueurs de cribbage cachèrent leurs cartes et cessèrent de jurer; d'autres malheureux, dont les plaintes alloient jusqu'à la frénésie, supprimèrent leurs exclamations de désespoir et leurs demandes de secours. L'agonie adoucit ses gémissemens; la démence étouffa ses clameurs insensées; la mort même sembla vouloir rendre sans bruit le dernier soupir, en présence du capitaine Seelen Cooper. Ce personnage officiel étoit le surintendant, ou, comme l'appeloient les misérables habitans de ce triste séjour, le gouverneur de l'hôpital. Il avoit tout l'air d'avoir été autrefois porte-clefs dans une prison régulière. C'étoit un homme de petite taille, mais trapu, avec les jambes tortues, à qui il ne restoit qu'un œil, mais cet œil étoit armé d'une double férocité. Il portoit un vieil uniforme usé, qui ne paroissoit pas avoir été fait

pour lui; et la voix avec laquelle ce ministre de l'humanité parloit aux malades, étoit celle d'un contre-maître criant pendant une tempête. Il avoit à sa ceinture des pistolets et un coutelas; car son mode d'administration ayant plus d'une fois excité des révoltes même parmi des malades dans un hôpital, sa vie avoit été quelquefois en danger au milieu d'eux. Il étoit suivi de deux aides qui portoient des menottes et des gilets de force.

Tandis que Seelen Cooper faisoit sa ronde, la douleur et la plainte n'osoient plus se faire entendre, et le bambou qu'il tenoit en main, et qu'il s'amusoit à agiter, sembloit être la baguette puissante d'un magicien, qui réduisoit au silence toute plainte et toute remontrance.

— Je vous dis que la viande est aussi fraîche qu'un bouquet, s'écria-t-il; et quant au pain, il est assez bon, il est trop bon pour un tas de vagabonds qui font semblant d'être malades pour dévorer la substance de la très-honorable Compagnie. Je ne parle pas de ceux qui sont réellement malades, car Dieu sait que je suis toujours pour l'humanité.

— Si cela est, monsieur, dit Richard Middlemas, vers le lit duquel le capitaine s'approchoit

alors, tandis qu'il répondoit ainsi aux humbles plaintes que lui avoient faites à voix basse ceux près des grabats desquels il avoit passé, si cela est, monsieur, j'espère que votre humanité fera quelque attention à ce que j'ai à vous dire.

— Et qui diable êtes-vous? dit le gouverneur en tournant vers lui son œil de feu, tandis qu'un sourire ricaneur se montroit sur des traits durs, si bien faits pour cette expression.

— Je me nomme Middlemas, j'arrive d'Écosse, et j'ai été conduit ici par quelque étrange méprise. — Je ne suis ni soldat, ni malade, si ce n'est par suite de la chaleur de cette maudite chambre.

— Eh bien, l'ami, tout ce que j'ai à vous demander, c'est si vous êtes enrôlé comme recrue, oui ou non?

— Je me suis enrôlé à Édimbourg; mais.....

— Mais que diable voulez-vous donc? — Vous êtes enrôlé, — le capitaine et le docteur vous ont envoyé ici; — à coup sûr, c'est à eux de savoir si vous êtes soldat ou officier, malade ou bien portant.

— Mais on m'a promis... Tom Hillary m'a promis...

— Promis! sans doute. Il n'y a personne ici

à qui quelque chose n'ait été promis par l'un ou par l'autre, ou peut-être qui ne se soit fait à lui-même quelque promesse. Vous êtes dans la terre de promesse, mon brave garçon ; mais vous savez que c'est l'Inde qui doit être le pays de l'accomplissement. Ainsi, bonjour ; le docteur ne tardera pas à faire sa ronde, et il verr: ce qu'il doit faire de vous.

— Attendez un instant, — rien qu'un instant — J'ai été volé.

—Volé ! Voyez-vous cela ? — Eh bien, tous ceux qui viennent ici en disent autant. — Sur mon ame ! je suis le plus heureux coquin qui soit en Europe. — Tous ceux qui font mon métier n'ont à garder que des voleurs et des vauriens ; et moi, il ne me tombe entre les mains que des gens honnêtes et décens qui ont eu le malheur d'êtr volés.

— Ne traitez pas cette affaire si légèrement, monsieur, dit Middlemas : on m'a volé mille livres sterling.

Ces mots déconcertèrent entièrement la gravité du gouverneur. Il partit d'un grand éclat de rire, et plusieurs des malades en firent autant, soit qu'ils cherchassent à gagner ainsi les bonnes graces du surintendant, soit par suit

de cette disposition qui porte les mauvais esprits à se réjouir des tortures infligées aux êtres condamnés à partager leur agonie.

— Mille livres sterling! s'écria Seelen Cooper, dès qu'il eut repris haleine. Excellent! j'aime un drôle qui ne fait pas deux bouchées d'une cerise. — Sur ma foi! il n'y a pas dans l'hôpital un pauvre diable qui se plaigne qu'on lui ait volé autre chose que quelques blanchets, et voici un serviteur de l'honorable Compagnie à qui on a volé mille livres sterling! — A merveille, M. Tom de Dix Mille Livres! vous faites honneur à la maison et au service; et ainsi je vous fais mes adieux.

Il continua son chemin, et Richard, se soulevant avec un mouvement de colère et de désespoir, trouva, lorsqu'il voulut encore le rappeler, que sa langue, desséchée par la soif, ou paralysée par la fureur, lui refusoit son service. — De l'eau! de l'eau! s'écria-t-il enfin, en saisissant par le bras un des deux satellites qui marchoient à la suite de Seelen Cooper. Le drôle regarda nonchalamment autour de lui, et voyant une cruche près du grabat des deux joueurs, il la prit et la donna à Richard en disant: — Tiens, bois, et va-t'en au diable!

Il n'eut pas plus tôt le dos tourné qu'un des

joueurs s'élança sur le grabat de Middlemas, et lui saisissant le bras d'un poignet ferme, à l'instant où il approchoit la cruche de ses lèvres, jura qu'il ne toucheroit pas à sa boisson. On peut aisément deviner que la cruche dont la possesion étoit disputée avec autant de violence et d'acharnement ne contenoit autre chose que le pur élément. Dans le fait, c'étoit un mélange d'eau et de genièvre, dans lequel dominoit cette dernière liqueur. La cruche fut cassée dans la lutte, et tout son contenu fut répandu. Middlemas porta un coup à son antagoniste, qui y riposta par un autre; et il s'en seroit suivi un combat sérieux, si le surintendant et ses deux aides ne fussent intervenus avec une dextérité qui prouvoit qu'ils étoient habitués à de pareilles scènes. Ils mirent un gilet de force à chacun des combattans. Les efforts de Richard pour faire entendre une remontrance ne lui valurent qu'un coup de bambou du capitaine Seelen Cooper, avec un avis charitable de retenir sa langue s'il avoit quelques égards pour sa peau.

Aigri par les souffrances du corps et de l'esprit, tourmenté par une soif dévorante, et par le sentiment pénible de sa misérable situation, Richard Middlemas se crut sur le point de per-

dre la raison. Il éprouvoit un désir insensé d'imiter la conduite de ses compagnons de malheur, et de faire écho aux gémissemens, aux cris et aux imprécations, qui recommencèrent dès que le surintendant de l'hôpital se fut retiré. Il combattit l'impulsion qui le portait à lutter de malédictions avec le réprouvé, et de hurlemens avec l'homme en délire, quoiqu'il brûlât d'y céder. Mais sa langue s'attacha à son palais, sa bouche desséchée lui parut pleine de poussière, sa vue s'obscurcit, un bourdonnement importun fatigua son ouïe, et enfin toutes ses facultés vitales furent suspendues.

CHAPITRE XXII.

« Un docte médecin, dont les mains toujours sûres
» Par leurs soins bienfaisans guérissent nos blessures,
» Vaut mieux pour son pays que dix mille guerriers. »

Pope (*traduction d'Homère.*)

Quand Middlemas reprit connoissance, il sentit que son sang étoit rafraîchi, que la pulsation de ses artères étoit diminuée, qu'on l'avoit délivré des ligatures du gilet de force, et que ses poumons respiroient plus librement. Un chirurgien entouroit de bandages un de ses bras dont il venoit de tirer une quantité de sang assez considérable; un aide, qui lui avoit humecté les tempes, lui faisoit respirer un vinaigre aromatique. Dès qu'il commença à ouvrir les yeux,

l'individu qui venoit de lui bander le bras lui dit en latin, mais à voix basse et sans lever la tête : — *Nonne es Ricardus ille Middlemas, è civitate Middlemassiensi? Responde in linguâ latinâ*[1]. — *Sum ille miserrimus*[2], répondit Richard en refermant les yeux ; car, quelque étrange que cela puisse paroître, le son de la voix de son ancien compagnon, Adam Hartley, qu'il avoit reconnu, porta un coup à son orgueil blessé, quoique sa présence pût lui être si utile en ce moment cruel. Sa conscience lui faisoit sentir qu'il avoit montré à cet associé de ses premiers travaux des dispositions, sinon hostiles, du moins peu amicales. Il se rappeloit le ton de supériorité qu'il avoit coutume de prendre avec lui ; et se voir devant Adam dans la situation où il se trouvoit, et en quelque sorte à sa merci, aggravoit encore sa détresse ; il pensoit comme le Chef mourant qui disoit : — Le comte Percy est témoin de ma chute[3]. Ce genre d'émotion étoit pourtant trop déraisonnable pour durer

(1) « N'êtes-vous pas ce Richard Middlemas, du bourg de Middlemas ? Répondez-moi en latin. » — Ed.

(2) Je suis ce malheureux. — Ed.

(3) Dans la bataille de Chevy-Chase. — Ed.

plus d'une première minute, et il employa la suivante à apprendre brièvement à Hartley l'histoire de sa propre folie, et la perfidie d'Hillary. Il fit ce court récit en latin, langue qui leur étoit familière à tous deux, car, à cette époque, c'étoit en latin que les cours de médecine, dans la célèbre université d'Édimbourg, se faisoient en grande partie.

— Il faut que je vous quitte à l'instant, lui dit Hartley; prenez courage : — j'espère pouvoir vous être utile. — En attendant, ne recevez ni alimens ni médicamens que de la main de mon aide, celui que vous voyez tenir une éponge. — Vous êtes dans un endroit où des boutons d'or à la manche d'un homme lui ont coûté la vie.

— Attendez un instant, répondit Middlemas, que j'ôte une tentation à mes dangereux voisins.

Il tira un petit paquet d'une poche pratiquée dans la doublure de son gilet, et le plaça entre les mains d'Hartley :

— Si je viens à mourir, ajouta-t-il, soyez mon héritier. Vous la méritez mieux que moi.

La voix rauque de Seelen Cooper empêcha Hartley de lui répondre.

— Eh bien! docteur, le malade en reviendra-t-il?

— Les symptômes sont encore douteux; — l'évanouissement étoit alarmant. — Il faut que vous le fassiez transporter dans une chambre particulière, où mon aide en prendra soin.

— Ah! si vous l'ordonnez, docteur, il faudra bien le faire; — mais je puis vous dire qu'il y a quelqu'un que nous connoissons tous deux, qui a au moins mille raisons pour vouloir qu'il reste dans la grande infirmerie.

— Je n'entends rien à vos mille raisons. Je vous dirai seulement que ce jeune homme est aussi bien taillé qu'aucun de ceux qui soient parmi les recrues de la Compagnie. Mon devoir est de chercher à lui sauver la vie, afin de le conserver pour son service; et s'il meurt par suite de votre négligence à exécuter mes ordres, comptez bien que je n'en laisserai pas tomber le blâme sur moi. Je rendrai compte au général de ce que je viens de vous ordonner.

— Au général! répondit Seelen Cooper, fort embarrassé; vous rendrez compte au général! — Oui, — de l'état de sa santé. — Mais vous ne lui répéterez rien de ce qu'il peut avoir dit pendant son délire. Sur mes yeux, si vous écoutez ce que disent les malades quand ils ont le cerveau dérangé, votre dos se pliera sous le poids

de leurs histoires, car je vous garantis que vous en aurez beaucoup à porter.

— Capitaine Seelen Cooper, répondit Hartley, je ne me mêle pas de votre département dans l'hôpital, et l'avis que j'ai à vous donner est de ne pas vous mêler du mien. Ayant une commission au service de la Compagnie, et un diplôme régulier de chirurgien, je suppose que je dois savoir quand un malade a le cerveau dérangé ou non. Ainsi donc, veillez à ce qu'on prenne grand soin de cet homme, à vos risques et périls.

A ces mots, il quitta l'hôpital, mais non sans avoir serré la main de Richard, sous prétexte de lui tâter le pouls, comme pour l'assurer de nouveau des efforts qu'il alloit faire pour le tirer de ce mauvais pas.

— Sur mes yeux! murmura Seelen Cooper, voilà un jeune coq qui chante bien haut, pour être sorti d'un poulailler d'Écosse; mais je saurois bien le moyen de le faire tomber du perchoir, si ce n'étoit qu'il a guéri la marmaille du général.

Richard en entendit assez pour concevoir l'espoir d'être bientôt délivré de son horrible situation; et cet espoir ne tarda pas à s'augmenter encore quand il eut été transporté dans un ap-

partement séparé, beaucoup mieux tenu que celui qu'il venoit de quitter, et où il ne se trouvoit que deux malades, qui paroissoient être des sous-officiers. Quoique sentant parfaitement qu'il n'avoit d'autre maladie que cette foiblesse qui succède à une violente agitation, il jugea que le parti le plus prudent qu'il pût prendre étoit de se laisser traiter en malade, parce que, de cette manière, il resteroit sous la surveillance de son ancien compagnon. Cependant, tout en se préparant à profiter des bons offices d'Adam Hartley, la première réflexion qui se présenta en secret à son esprit fut inspirée par l'ingratitude : — Le ciel n'avoit-il donc aucun moyen de me sauver, que par l'entremise de celui que j'aime le moins sur la surface de la terre?

Ignorant les sentimens secrets de son ingrat compagnon, et, dans le fait, complètement indifférent à ce qu'il pouvoit penser, Hartley s'occupoit à lui rendre tous les services qui étoient en son pouvoir, sans autre objet que de s'acquitter de son devoir comme homme et comme chrétien. La manière dont il étoit devenu en état de lui être utile exige une courte explication.

Notre histoire remonte à une époque où les

directeurs de la Compagnie des Indes orientales, avec cette politique ferme et persévérante qui a élevé l'empire britannique à une si haute puissance en Orient, avoient résolu d'envoyer un renfort considérable de troupes européennes dans l'Inde, alors menacée par le royaume de Mysore, dont le célèbre Hyder Aly avoit usurpé le gouvernement après avoir détrôné son maître. Ce n'étoit pas sans difficulté qu'on trouvoit des recrues pour ce service. Ceux qui auroient pu être disposés à s'enrôler comme soldats, craignoient l'influence du climat de ce pays, ne se soucioient pas de se condamner eux-mêmes à une sorte d'exil par un engagement, et avoient quelque doute sur la fidélité avec laquelle la Compagnie exécuteroit ses promesses quand ils ne seroient plus sous la protection des lois anglaises. D'après ces motifs et plusieurs autres, on préféroit le service du roi, et l'on ne pouvoit obtenir pour celui de la Compagnie que des recrues tirées du rebut de la société, quoique ses agens zélés ne se fissent scrupule d'employer aucun moyen qui pût décider un homme à s'enrôler. Dans le fait, l'usage d'enrôler des hommes de gré ou de force, de les racoler, suivant l'expression technique, étoit alors gé-

néral, soit pour les troupes coloniales, soit même pour celles du roi; et, comme les agens employés à cet effet étoient nécessairement des hommes pour qui tout scrupule étoit léger, non-seulement de grands abus étoient la suite directe de ce système, mais il donnoit lieu quelquefois à des vols et même à des meurtres. On sent que de telles atrocités étoient cachées aux autorités pour lesquelles les levées se faisoient; et la nécessité de se procurer des soldats faisoit que des gens dont la conduite, d'ailleurs étoit irréprochable ne regardoient pas de très-près à la manière dont se conduisoit le service du recrutement.

Le principal dépôt des troupes qui avoient été levées ainsi étoit dans l'île de Wight. La saison ayant été malsaine, et la plupart de ces recrues ayant le corps disposé, par des excès de toute espèce, à contracter des maladies, une fièvre maligne se déclara dans le dépôt, et remplit bientôt de malades l'hôpital militaire, dont M. Seelen Cooper, qui étoit lui-même un ancien racoleur, expert en ce métier, avoit obtenu la surintendance. Les soldats qui avoient conservé leur santé commencèrent aussi à se montrer peu dociles, et la nécessité de les soumettre à

quelque discipline avant leur départ devint si évidente, que quelques officiers de marine au service de la Compagnie déclarèrent que, sans cette mesure, il étoit à craindre que quelques mutineries n'éclatassent pendant la traversée.

Pour remédier au premier de ces maux, la Cour des Directeurs envoya dans l'île plusieurs officiers de santé à son service. De ce nombre fut Hartley, dont les talens avoient été attestés par un comité de médecins, devant lesquels il avoit subi un examen, quoique l'université d'Edimbourg lui eût déjà accordé un diplôme de docteur.

Pour assurer la discipline parmi ces nouveaux soldats, la Cour donna pleins pouvoirs à un membre de son propre corps, le général Witherington, officier qui s'étoit distingué avec éclat au service de la Compagnie. Il étoit revenu de l'Inde, cinq ou six ans auparavant, avec une grande fortune, qu'il avoit encore augmentée par un mariage avantageux avec une riche héritière. Le général et son épouse alloient peu dans la société, et sembloient n'exister que pour leur famille encore dans l'enfance, composée de deux garçons et d'une fille. Quoiqu'il eût quitté le service, le général avoit accepté volontiers la

charge temporaire qui lui étoit confiée ; et, ayant pris une maison à une certaine distance de la ville de Ryde, il forma ces recrues en différens corps, leur donna des officiers instruits, et, en les assujettissant à une discipline régulière, il parvint peu à peu à introduire parmi eux une sorte de bon ordre. Il écoutoit les plaintes que les soldats pouvoient avoir à faire relativement à leurs vivres, ou à quelque autre objet que ce fût, et leur rendoit en toute occasion la plus stricte justice, si ce n'est qu'il n'accorda jamais son congé à aucun d'eux, quelque abusifs et même illégaux qu'eussent été les moyens qu'on avoit employés pour le déterminer à s'enrôler.

— Ce n'est pas mon affaire de savoir comment vous êtes devenus soldats, disoit le général Witherington. — Je vous ai trouvés soldats, et je vous laisserai soldats. Mais j'aurai soin que, comme soldats, vous ayez tout ce qui vous est dû en cette qualité, jusqu'à un sou, jusqu'à la tête d'une épingle. Également inaccessible à la crainte et à la faveur, il dénonça plusieurs abus à la Cour des Directeurs, fit renvoyer du service des officiers, des commissaires, etc., et rendit son nom aussi redoutable aux concussionnaires dans son

pays, qu'il l'avoit été aux ennemis de la Grande-Bretagne dans l'Indoustan.

Le capitaine Seelen Cooper et ses associés dans l'administration de l'hôpital militaire tremblèrent, en apprenant tous ces changemens, que leur tour n'arrivât bientôt. Mais le général, qui ailleurs examinoit tout de ses propres yeux, montroit de la répugnance à visiter lui-même l'hôpital. Le bruit public se plaisoit à attribuer cette conduite à la crainte de la contagion. Tel étoit véritablement le motif du général Witherington; mais ce n'étoit pas pour sa propre personne qu'il craignoit; il trembloit de rapporter chez lui l'infection, et de la communiquer à des enfans qu'il aimoit plus que la vie. Les alarmes de son épouse étoient encore plus déraisonnables; et elle permettoit à peine que ses enfans sortissent de la maison, si le vent souffloit du côté où étoit situé l'hôpital.

Mais la Providence déjoue les précautions des mortels. Pendant une promenade dans les champs, dans un canton choisi comme le plus retiré, les enfans, suivis de domestiques d'Europe et d'Asie, rencontrèrent une femme portant dans ses bras une petite fille à peine convalescente de la petite-vérole. Les inquiétudes du

père, jointes à quelques scrupules religieux de la mère, les avoient empêchés jusqu'alors d'avoir recours à l'inoculation, qui n'étoit pas encore universellement adoptée. Ils gagnèrent la contagion avec la rapidité de l'éclair, et elle se répandit comme un feu dévorant sur toutes les personnes de la maison qui n'avoient pas encore eu cette maladie. Un des enfans du général, son second fils, en fut victime, et deux ayas, ou servantes négresses, partagèrent le même sort. Les cœurs du père et de la mère auroient été brisés par le chagrin d'avoir perdu un de leurs enfans, si leur douleur n'avoit été comme balancée par l'inquiétude que leur inspiroient ceux qui vivoient encore, et qu'on avouoit être dans le plus grand danger. On les auroit pris pour des êtres privés de raison, lorsqu'ils virent la maladie des deux enfans qui leur restoient offrir les mêmes symptômes qu'ils avoient remarqués dans celui qui n'étoit plus.

Tandis qu'ils étoient plongés dans ces angoisses, le domestique de confiance du général, né comme lui dans le Northumberland, l'informa un matin que, parmi les docteurs de l'hôpital, il se trouvoit un jeune homme du même comté, qui avoit blâmé le mode de traitement qu'on suivoit pour

combattre la petite-vérole, et qui prétendoit en connoître un autre qu'il avoit vu pratiquer avec succès.

— Quelque imprudent charlatan, dit le général, qui voudroit se mettre en vogue par un langage présomptueux. Le docteur Tourniquet et le docteur Lancelot sont des hommes de haute réputation.

— Ne me parlez pas de leur réputation, s'écria son épouse avec toute l'impatience d'une mère; n'ont-ils pas laissé mourir mon pauvre Reuben? Qu'importe la réputation du médecin quand le malade périt?

— Si Son Honneur vouloit seulement voir le docteur Hartley, dit Winter en levant les yeux sur sa maîtresse, et en se tournant ensuite vers son maître : c'est un jeune homme fort honnête, et je suis sûr qu'il ne se doutoit nullement que ce qu'il disoit arriveroit aux oreilles de Votre Honneur. — Il est né dans le Northumberland.

— Envoyez-lui un domestique avec un cheval de main, et qu'il vienne ici sur-le-champ.

On sait que l'ancienne manière de traiter la petite-vérole consistait à refuser au malade tout ce que la nature le portoit à désirer, et surtout à le tenir dans une chambre bien chaude, dans

un lit surchargé de couvertures, en lui faisant prendre du vin épicé, quand la nature demandoit de l'eau froide et un air frais. Quelques praticiens, préférant la raison à l'usage, s'étoient hasardés depuis peu à adopter un mode de traitement tout différent; et Gédéon Grey l'avoit suivi pendant plusieurs années avec un succès extraordinaire.

Quand le général Witherington vit Hartley, il fut surpris de sa jeunesse; mais quand il l'entendit expliquer modestement, mais avec une confiance raisonnée, la différence des deux manières de traiter cette maladie, il l'écouta avec la plus sérieuse attention. Son épouse en fit autant, ses yeux humides se tournant alternativement sur Hartley et sur son mari, comme pour voir quelle impression faisoient sur celui-ci les argumens du nouveau docteur. Le général garda le silence quelques minutes lorsque Hartley eut fini de parler, et parut livré à de profondes réflexions.

— Il est certain, dit-il enfin, que traiter une fièvre d'une manière qui seroit capable d'en produire une, c'est, à ce qu'il me semble, fournir au feu des alimens.

— Sans doute, sans doute, s'écria sa femme; donnons notre confiance à ce jeune homme, gé-

néral Wigtherington. Nos enfans auroit du moins la consolation de respirer un air frais et de boire de l'eau froide, ce qu'ils ne cessent de demander.

Cependant le général restoit indécis. — Votre raisonnement paroît pénible, dit-il à Hartley; mais ce n'est qu'une hypothèse. Sur quoi pouvez-vous appuyer votre théorie, en opposition à la pratique générale?

— Sur mes propres observations, répondit le jeune homme. Voici le livret sur lequel sont inscrites les maladies que j'ai traitées. Il s'y trouve vingt cas de petite vérole, et dix-huit ont été suivis de guérison.

— Et les deux autres? demanda le général.

— Se sont terminés d'une manière fatale, répondit Hartley. Nous ne pouvons encore que désarmer en partie ce cruel fléau de la race humaine.

— Jeune homme, continua le général, si je vous disois que mille moidores [1] seront votre récompense si vous conservez la vie à mes enfans, qu'avez-vous à m'offrir pour mettre dans la balance en cas contraire?

(1) Monnaie d'or du Portugal. — Ed.

— Ma réputation, répliqua Hartley avec fermeté.

— Et pouvez-vous répondre sur votre réputation de la guérison de vos malades ?

— A Dieu ne plaise que j'aie tant de présomption! Mais je crois pouvoir répondre que j'emploierai les moyens qui, avec l'aide de Dieu, offrent le plus de chances pour un résultat favorable.

— Il suffit. — Vous êtes aussi modeste et aussi sensé que hardi, et vous aurez toute ma confiance.

Les discours et les manières d'Hartley avoient fait une vive impression sur l'épouse du général; impatiente de discontinuer un mode de traitement qui soumettoit les malades à des privations et à des souffrances, et qui n'avoit pas réussi à l'égard d'un de ses enfans, elle donna avec empressement son adhésion à ce que venoit de dire son mari, et Hartley fut investi d'une pleine autorité dans la chambre des malades.

Les fenêtres furent ouvertes, le feu fut éteint ou diminué, les montagnes de couvertures disparurent, et des boissons rafraîchissantes remplacèrent le vin chaud épicé. — Les gardes crièrent au meurtre; les docteurs Tourniquet et

Lancelot se retirèrent furieux, en prédisant une sorte de peste générale en châtiment de ce qu'ils appeloient une rébellion contre les aphorismes d'Hippocrate. Hartley n'en suivit pas moins sa marche avec une fermeté calme, et ses deux malades furent bientôt en état de guérison.

Le jeune Northumbrien n'étoit ni artificieux, ni gonflé d'amour-propre ; mais, avec toute la simplicité de son caractère, il ne pouvoit ignorer combien un médecin qui a réussi obtient d'influence sur les parens dont il a sauvé les enfans, surtout à l'instant où la cure s'achève. Il résolut d'employer cette influence en faveur de son ancien compagnon, espérant que le général Witherington se relâcheroit de sa tenacité militaire en faveur du service qu'il venoit de lui rendre.

En allant chez le général, dans la maison duquel il résidoit alors, pour donner des soins plus assidus à ses deux malades, il examina le paquet que Middlemas lui avoit remis. Il y trouva le portrait de Menie Grey dans un entourage fort simple, et la bague enrichie de brillans que le docteur avoit donnée à Middlemas, comme le dernier présent qu'il avoit reçu de sa mère. Le premier de ces bijoux arracha un soupir au cœur sensible du jeune chirurgien, et peut-être une

larme de triste souvenir à ses yeux. — Je crains qu'elle n'ait pas fait un bon choix, pensa-t-il; mais elle sera heureuse, si je puis y contribuer.

En arrivant chez le général Witherington, il se rendit d'abord dans la chambre des malades, et il porta ensuite à leurs parens l'heureuse nouvelle que leur guérison pouvoit être considérée comme certaine.

— Puisse le Dieu d'Israël vous bénir, jeune homme! dit l'épouse au jeune homme, en tremblant d'émotion. — Vous avez essuyé les larmes des yeux de la mère réduite au désespoir. — Et cependant, hélas! elles doivent encore couler quand je pense à mon chérubin, à mon pauvre Reuben. — Ah! M. Hartley! pourquoi ne vous avons-nous pas connu huit jours plus tôt! mon cher fils vivroit encore.

— Dieu donne et Dieu reprend, madame, répondit Hartley; et vous devez songer que de trois enfans il vous en laisse deux. Il n'est nullement certain que le traitement que j'ai adopté pour ceux-ci auroit également sauvé leur frère; car, d'après le compte qu'on m'a rendu des symptômes de sa maladie, elle étoit de l'espèce la plus maligne.

— Docteur, dit Witherington d'une voix qui

annonçoit plus d'émotion qu'il n'en montroit ordinairement, et qu'il ne vouloit même en montrer, vous pouvez consoler les maladies du cœur aussi bien que soulager celles du corps. Mais il est temps de régler notre gageure. Vous avez parié votre réputation, — et elle vous reste, accrue de l'honneur que doit vous faire le succès que vous venez d'obtenir, — contre mille moidores. Vous en trouverez la valeur dans ce portefeuille.

— Général Witherington, répondit Hartley, vous êtes riche, et vous avez droit d'être généreux. — Je suis pauvre, et je n'ai pas celui de refuser ce qui peut être, même dans un sens libéral, une indemnité des travaux de ma profession. Mais il est des bornes qu'on doit se prescrire, soit en donnant, soit en acceptant. Je ne dois pas courir le risque de perdre cette réputation nouvellement acquise, en fournissant un prétexte pour dire que j'ai abusé du premier moment d'allégresse de parens inquiets pour leurs enfans, pour en tirer une somme exorbitante. Permettez-moi de diviser ce que vous voulez bien m'offrir. J'en accepterai la moitié avec reconnoissance, comme une récompense très-libérale de mes soins; et si vous croyez me de-

voir quelque chose de plus, que ce soit votre estime et votre protection.

— Si je consens à votre proposition, docteur Hartley, dit le général en reprenant, comme à contrecœur, la moitié de la somme contenue dans le porte-feuille, c'est parce que j'espère pouvoir vous servir de mon crédit encore mieux que de ma bourse.

— Et c'est précisément à votre crédit, monsieur, répondit Hartley, que je vais avoir recours pour obtenir une petite faveur.

Le général et son épouse prirent la parole en même temps, pour l'assurer que, quelle que fût sa demande, elle lui étoit accordée d'avance.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Hartley, car il s'agit d'un point sur lequel j'ai entendu dire que Votre Excellence est inflexible : — le congé d'un soldat des nouvelles recrues.

— Mon devoir m'oblige à l'être, répondit le général. Vous savez de quelle espèce de recrues nous sommes obligés de nous contenter. — Ils boivent, — l'ivresse leur donne du courage, — ils s'enrôlent le soir, et s'en repentent le lendemain. Si j'accordois le congé de tous ceux qui prétendent s'être engagés par surprise, il ne

nous resteroit que bien peu de volontaires. Chacun a quelque sotte histoire à raconter des promesses qui lui ont été faites par quelque fanfaron sergent de recrutement. — Il est impossible d'y faire attention. — Cependant j'écouterai volontiers la vôtre.

— Elle offre un cas fort singulier. L'individu pour lequel je vous parle a été volé. On lui a pris mille livres sterling.

— Un volontaire pour ce service posséder mille livres sterling! Mon cher docteur, soyez-en bien certain, le drôle vous en a imposé. Au nom du ciel, où trouveriez-vous un homme qui, ayant mille livres sterling, voulût s'engager comme simple soldat?

— Il n'y a jamais songé. L'ami perfide à qui il avoit accordé sa confiance, lui avoit persuadé qu'il auroit une commission.

— Il faut donc que cet ami ait été Tom Hillary ou le diable, car nul autre ne peut avoir autant d'astuce et d'impudence; il finira certainement par trouver le chemin du gibet. Cependant cette histoire de mille livres sterling me semble encore plus invraisemblable que les contes de Tom Hillary. Quelles raisons avez-vous pour

croire que ce drôle ait jamais eu une pareille somme à sa disposition?

— J'ai toutes les raisons possibles pour en être certain. Nous avons fait notre apprentissage ensemble sous le même maître; et quand il eut atteint sa majorité, la profession qu'il avoit apprise ne lui plaisant pas, il prit possession de sa petite fortune, et se laissa tromper par les promesses d'Hillary.

— Qui sans doute l'a fait placer dans notre hôpital si bien administré?

— Précisément, Votre Excellence; non pas, je crois, pour le guérir d'aucune maladie, mais pour lui fournir l'occasion d'en gagner une qui imposeroit silence à ses plaintes.

— Cette affaire sera éclaircie à fond. — Mais de quelle misérable insouciance les parens de ce jeune homme n'ont-ils pas été coupables, en laissant entrer dans le monde un tel novice, sans autre guide, sans autre compagnon que Tom Hillary, et avec mille livres dans sa poche! Ils auroient aussi bien fait de l'assommer. Ils n'ont certainement pas agi en prudens Northumbriens, comme dit mon domestique Winter.

— Ce jeune homme doit véritablement avoir des parens bien durs ou bien négligens, dit

mistress Witherington avec un accent de compassion.

— Il ne les a jamais connus, madame, répondit Hartley, car sa naissance est couverte d'un voile mystérieux. Une main froide et presque inconnue l'a mis en possession, comme à contre-cœur, de cette modique somme, quand il est devenu majeur; et il fut lancé dans le monde comme une barque forcée de quitter le rivage, sans gouvernail, sans boussole et sans pilote.

Ici le général Witherington regarda involontairement sa femme, qui, éprouvant la même sensation, dirigeoit vers lui ses regards au même instant. Ils échangèrent un coup-d'œil rapide, mais expressif, et baissèrent ensuite les yeux vers la terre.

— Avez-vous été élevé en Écosse? demanda la dame à Hartley d'une voix presque tremblante; et en ce cas quel étoit le nom de votre maître?

— J'ai fait mon apprentissage chez M. Gédéon Grey, demeurant dans le bourg de Middlemas, lui répondit Hartley.

— Middlemas! Grey! répéta mistress Witherington; et elle s'évanouit au même instant.

Hartley lui prodigua les secours de sa profession; son mari lui appuya la tête sur sa poitrine,

et à l'instant où elle commençoit à reprendre connoissance, il lui dit à voix basse, d'un ton qui tenoit le milieu entre une prière et un ordre : — Zilia, prenez garde ! — prenez garde !

Quelques sons imparfaits qu'elle commençoit à faire entendre expirèrent sur ses lèvres.

— Permettez-moi de vous conduire dans votre chambre, lui dit son mari avec une anxiété bien visible.

Elle se leva comme auroit pu le faire un automate dont les mouvemens sont produits par le jeu d'un ressort, et, appuyée sur le bras de son mari qui l'aidoit à marcher, elle y joignit ses propres efforts pour se traîner hors de l'appartement. Elle en étoit presque à la porte, quand Hartley, s'en approchant, demanda si ses services pouvoient être utiles.

— Non, monsieur, répondit le général d'un ton presque brusque; ce n'est point un cas qui exige l'intervention d'un étranger. Lorsque j'aurai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Hartley recula de surprise en entendant le général lui parler d'un ton si différent de celui qu'il avoit pris jusqu'alors dans toutes les relations qu'ils avoient eues ensemble; et, pour la première fois, il se sentit disposé à ajouter foi au

bruit public, qui prétendoit qu'avec un grand nombre d'excellentes qualités Witherington n'en étoit pas moins rempli d'orgueil et de hauteur. Il ne l'avoit encore vu, pensa-t-il, que dompté par l'affliction et l'inquiétude; mais à présent son esprit reprenoit sa tension naturelle. Cependant il devoit, par décence, s'intéresser à ce malheureux Middlemas.

Le général rentra dans l'appartement au bout de quelques minutes, et il parla à Hartley avec son ton de politesse ordinaire, quoiqu'il éprouvât évidemment beaucoup d'embarras qu'il s'efforçoit en vain de cacher.

— Mistress Witherington se trouve mieux, dit-il, et elle sera charmée de vous voir avant le dîner. — Vous dînez avec nous, j'espère?

Hartley salua.

Mistress Witherington, dit le général, est assez sujette à cette sorte d'attaque de nerfs, et, depuis quelque temps, Dieu sait combien elle a eu de craintes et d'inquiétudes. Quand elle sort de cet état, il se passe quelques minutes avant qu'elle puisse recueillir ses idées, et pendant cet intervalle, pour vous parler très-confidentiellement, mon cher docteur Hartley, — il lui arrive quelquefois de parler d'événemens imaginaires qui

n'ont jamais eu lieu, ou de circonstances pénibles arrivées tout au commencement de sa vie. C'est pour cette raison que, dans ces occasions, je ne me soucie pas qu'elle reçoive d'autres soins que les miens ou ceux de mistress Lopez, sa vieille femme de chambre.

Hartley convint qu'un certain degré d'égarement d'esprit étoit souvent la suite d'une attaque de nerfs.

Le général continua. — Quant à ce jeune homme, — votre ami, — ce Richard Middlemas, — n'est-ce pas ainsi que vous l'avez nommé?

— Je ne crois pas l'avoir nommé, mais Votre Excellence a deviné son nom.

— Cela est assez singulier; — bien certainement vous avez prononcé le nom de Middlemas?

— Comme étant celui du bourg où nous demeurions tous deux.

— Oui, oui; et je l'ai pris pour le nom de l'individu. — Je n'étois occupé en ce moment que de mon inquiétude pour ma femme. — Mais Middlemas, puisque tel est son nom, — c'est sans doute un jeune extravagant?

— Je serois injuste envers lui si je le peignois sous de telles couleurs, Votre Excellence. Il peut avoir fait quelques folies comme tant d'autres

jeunes gens; mais sa conduite, en tout ce que j'en connois, a toujours été respectable : mais, pour avoir habité cinq ans dans la même maison, nous n'étions pas liés d'une bien grande intimité.

— Cela est fort mal; j'aurois voulu qu'il...., c'est-à-dire, j'aurois été charmé pour lui qu'il eût eu un ami tel que vous; mais je suppose que vous étiez trop livré à l'étude pour lui. — Et il a du goût pour la vie militaire? — Est-il bien fait?

— Parfaitement; et il a des manières très-prévenantes?

— A-t-il le teint blanc ou basané?

— Très-basané. — Plus basané que celui de Votre Excellence, si vous me pardonnez cette liberté.

— En ce cas, ce doit être un merle noir. — Sait-il plusieurs langues?

— Le latin et le françois assez passablement.

— Sans contredit, il ne sait ni danser, ni manier les armes?

— Pardonnez-moi, monsieur; je ne suis pas bon juge de ce genre de mérite, mais Richard est reconnu pour exceller dans l'escrime comme dans la danse.

— En vérité? — Somme totale, cela sonne assez bien. — Une bonne tournure, des talens, de la science sans excès, une bonne éducation, des folies qui ne vont pas jusqu'à l'extravagance : tout cela forme un total trop élevé pour le lot d'un simple soldat. Il faut qu'il ait une commission, docteur, — uniquement pour l'amour de vous.

— Votre Excellence a trop de bonté.

— Cela sera, et je saurai bien faire rendre gorge à ce pillard de Tom Hillary, à moins qu'il ne préfère être pendu, comme il l'a amplement mérité depuis long-temps. — Vous ne pouvez retourner à l'hôpital aujourd'hui; vous dînez avec nous, et, vous savez combien mistress Witherington redoute la contagion. Mais demain allez trouver votre ami. Winter aura soin de lui fournir tout ce qu'il faut pour son équipement. — Tom Hillary remboursera les avances, comme vous le savez. — Il faudra qu'il parte, avec le premier détachement des recrues, à bord du *Middlesex*, bâtiment de la Compagnie, qui doit mettre à la voile des Dunes de lundi en quinze. — C'est-à-dire si vous le jugez en état de faire le voyage. J'ose dire que le pauvre diable en a bien assez de l'île de Wight.

— Votre Excellence permettra à ce jeune homme de lui présenter ses respects avant son départ?

— A quoi bon, monsieur? s'écria le général précipitamment et d'un ton péremptoire; mais il ajouta sur-le-champ: — Vous avez raison; — je serois charmé de le voir. Winter lui fera savoir le jour et l'heure, et prendra des chevaux pour l'amener ici. Mais il faut qu'il ait quitté l'hôpital depuis un jour ou deux. Ainsi, le plus tôt que vous pourrez l'en faire sortir sera le mieux. — Logez-le chez vous, docteur, et ne laissez former aucune liaison avec les officiers, ni avec qui que ce soit dans cette île, de peur qu'il n'y rencontre un second Hillary.

Si Hartley avoit connu, aussi bien que le lecteur toutes les circonstances relatives à la naissance de Richard Middlemas, il auroit pu tirer de la conduite du général Witherington des conséquences décisives, pendant que son compagnon étoit le sujet de la conversation. Mais, comme M. Grey et Middlemas lui-même avoient toujours gardé un profond silence sur cet objet, il n'en savoit que ce qu'en rapportoit le bruit général, et il n'avoit jamais eu la curiosité de chercher à pénétrer plus avant dans ce mystère.

Cependant les remarques qu'il avoit faites pendant cet entretien lui inspirèrent tant d'intérêt, qu'il résolut d'essayer une petite épreuve dont il ne crut pas qu'il pût résulter aucun inconvénient. Il mit à l'un de ses doigts la bague remarquable que lui avoit confiée Richard Middlemas, et il chercha à la mettre en évidence, en approchant de mistress Witherington; ayant soin de choisir un moment d'absence de son mari. Les yeux de cette dame n'eurent pas plus tôt aperçu cette bague, qu'ils sembloient ne pouvoir plus s'en détacher, et elle demanda à la voir de plus près, en disant qu'elle ressembloit beaucoup à un anneau qu'elle avoit donné à une amie. Tirant la bague de son doigt, et la plaçant dans la main amaigrie de mistress Witherington, il l'informa qu'elle appartenoit à l'ami en faveur duquel il venoit d'intéresser le général. Elle se retira avec beaucoup d'émotion; mais le lendemain elle eut avec Hartley un entretien particulier dont les détails, autant qu'il est nécessaire de les faire connoître au lecteur, seront rapportés ci-après.

Le jour qui suivit ces importantes découvertes, Middlemas, à sa grande satisfaction, fut tiré de sa retraite dans l'hôpital, et transporté

dans la ville de Ryde, sous le toit où logeoit son ancien compagnon, qui, à la vérité, s'y trouvoit bien rarement, les inquiétudes de mistress Witherington le retenant chez le général, même long-temps après que ses enfans n'avoient plus besoin des secours de la médecine.

Deux ou trois jours après, Richard Middlemas reçut une commission de lieutenant au service de la Compagnie des Indes orientales. Winter, par ordre de son maître, mit sur un pied convenable la garde-robe du jeune officier. Middlemas, enchanté de se trouver enfin délivré de la situation déplorable où il avoit été réduit, et placé sous la protection d'un homme d'une aussi haute importance que le général, suivit implicitement tous les avis qui lui furent donnés par Hartley et confirmés par Winter, en s'abstenant de se montrer en public, et de former aucunes liaisons dans la ville. Il ne voyoit même Hartley que fort rarement; et, quelque grandes que fussent les obligations qu'il lui avoit, peut-être ne regrettoit-il guère l'absence d'un homme dont la vue excitoit toujours en lui un sentiment de honte et d'humiliation.

CHAPITRE XXIII.

Dans la soirée qui précéda le jour où il devoit partir pour les Dunes, et se rendre à bord du *Middlesex*, qui étoit prêt à lever l'ancre, le nouveau lieutenant vit arriver Winter, chargé de le conduire chez le général, pour être présenté à son protecteur, et lui faire en même temps ses remercîmens et ses adieux. Chemin faisant, le vieillard prit la liberté de donner quelques avis au jeune officier, relativement au respect qu'il devoit témoigner à son maître, — qui, quoique aussi bon et aussi généreux qu'aucun homme venu jamais du Northumberland, exigeoit scrupuleusement qu'on lui rendît tous les honneurs qui lui étoient dus.

Tandis qu'ils s'avançoient ainsi vers la maison du général, Witherington et sa femme l'atten-

doient avec autant d'impatience que d'inquiétude. Ils étoient assis dans un superbe salon; le général étoit placé derrière un grand candélabre qui, étant couvert d'une gaze de son côté, jetoit de l'autre toute sa lumière; de sorte qu'il pouvoit tout voir et tout observer sans devenir à son tour un sujet d'observation. Assise, ou plutôt presque couchée sur des coussins, couverte d'une draperie de mousseline brodée d'or et d'argent, et enveloppée d'un schall, ce qui étoit alors un luxe nouveau en Europe, son épouse sembloit agitée par la plus vive émotion. Elle avoit passé l'âge moyen de la vie, mais conservoit pourtant assez de charmes pour être citée encore comme une belle femme.

— Zilia, lui dit son mari, vous êtes hors d'état d'exécuter ce que vous avez entrepris; suivez mon avis, retirez-vous, vous saurez tout ce qui se passera; mais retirez-vous. Pourquoi tenir si obstinément à la fantaisie inutile de voir un instant un être que vous ne reverrez jamais?

— Hélas! répondit mistress Witherington, votre déclaration que je ne le reverrai jamais n'est-elle pas un motif suffisant pour que je désire le voir en ce moment, pour que je souhaite graver dans ma mémoire des traits que vous

m'annoncez que je ne dois plus voir en cette vie? Mon cher Richard, ne soyez pas plus cruel que ne le fut mon pauvre père, même quand son courroux étoit le plus violent. Il me permit de voir mon enfant; les traits de ce chérubin restèrent imprimés dans mon souvenir, et furent ma consolation pendant les cruelles années de chagrin qui furent le partage de ma jeunesse.

— Il suffit, Zilia; vous avez désiré cette grace, je vous l'ai accordée; et, à quelque risque que ce soit, je tiendrai ma promesse. Mais songez combien il est important de bien garder ce fatal secret: votre rang et l'estime dont vous jouissez dans la société en dépendent; mon honneur est intéressé à ce que vous conserviez cette estime; Zilia, le moment où la publicité de ce secret donnera aux prudes et aux médisantes le droit de vous traiter avec mépris, sera suivi de scènes épouvantables de misère, peut-être de sang et de mort, si un homme osoit ouvrir la bouche sur un pareil sujet.

— Vous serez obéi, mon mari, répondit Zilia, autant que le permettra la foiblesse de la nature humaine. — Mais, ô Dieu de mes pères! de quel limon nous as-tu donc formés, pauvres mortels que nous sommes, puisque nous craignons tant

la honte qui suit le péché, et que le péché en lui-même nous inspire si peu de repentir? Un instant après, on entendit marcher dans l'antichambre. — La porte du salon s'ouvrit. — Winter annonça le lieutenant Middlemas, et le fils se trouva, sans le savoir, devant les auteurs de ses jours.

Witherington se leva, et tressaillit involontairement; mais il fit un effort sur lui-même pour prendre cet air d'aisance avec lequel un supérieur reçoit un subalterne, et auquel se mêloit ordinairement en lui un certain degré de hauteur. La mère eut moins d'empire sur elle-même. Elle se leva aussi comme avec l'intention de serrer dans ses bras un fils qu'elle avoit enfanté dans les souffrances et l'affliction. Mais un regard sévère de son mari la retint comme par un effet magique, et elle resta debout, la tête en avant, ses mains jointes et étendues dans l'attitude du mouvement, mais cependant immobile, comme une statue de marbre à laquelle le sculpteur a donné toute l'apparence de la vie sans pouvoir lui en communiquer les facultés. Une attitude si étrange et les mouvements qui l'avoient précédée auroient pu causer quelque surprise au jeune officier; mais la dame étoit dans l'ombre,

et il étoit si occupé à regarder son protecteur, qu'il s'aperçut à peine de la présence de mistress Witherington.

— Je me félicite de trouver cette occasion, dit Middlemas, voyant que le général ne lui adressoit pas la parole, d'offrir mes remercimens au général Witherington, pour qui je ne pourrai jamais avoir assez de reconnoissance.

Le son de sa voix, quoique prononçant des expressions si indifférentes en elles-mêmes, sembla détruire le charme qui avoit rendu sa mère immobile. La roideur de ses muscles se relâcha, elle poussa un profond soupir, et retomba sur les coussins d'où elle s'étoit levée. Le bruit de ce soupir et du frôlement de sa robe attira sur elle les regards de Middlemas. Le général se hâta de parler.

— Ma femme a été fort indisposée depuis un certain temps, M. Middlemas. — Votre ami, M. Hartley, a pu vous le dire. — Une affection nerveuse...

On peut deviner la réponse de Richard : — il en éprouvoit le plus profond regret, — il prenoit le plus vif intérêt...

— Nous avons eu des malheurs dans notre famille, M. Middlemas, et si nous en avons évité

de plus grands, sous lesquels nous aurions succombé, nous en sommes redevables à votre ami. Nous serons heureux s'il est en notre pouvoir de nous acquitter d'une partie de la reconnoissance que nous lui devons, en rendant quelques services à son ami et à son protégé, M. Middlemas.

— Je ne suis donc ici que son protégé! pensa tout bas Richard; mais il répondit que chacun devoit envier le bonheur qu'avoit eu son ami de pouvoir être utile au général Witherington et à sa famille.

— Je présume que vous avez reçu votre commission? Avez-vous quelque désir particulier relativement au lieu de votre destination?

— Non, Votre Excellence, répondit Middlemas. Je présume que mon ami Hartley vous a informé de ma malheureuse situation, — qu'il vous a dit que je suis un orphelin abandonné dans le monde par ses parens, comme un proscrit que personne ne connoît, dont personne ne s'inquiète, si ce n'est pour désirer qu'il soit assez loin, et qu'il vive dans une assez grande obscurité pour ne pas faire rougir ceux qui lui ont donné le jour.

Zilia se tordoit les mains tandis qu'il parloit

ainsi, et elle serra autour de sa tête son voile de mousseline, comme pour étouffer les sanglots que lui arrachoit la douleur.

— M. Hartley ne m'a pas communiqué des détails bien particuliers sur vos affaires personnelles, dit le général, et je ne désire pas vous donner la peine de m'en apprendre davantage. Ce que je désire savoir, c'est si vous êtes satisfait de votre destination pour Madras.

— Parfaitement, Votre Excellence. Toute destination m'est indifférente, pourvu que je ne coure pas le risque d'y rencontrer le scélérat Hillary.

— Oh! les services d'Hillary sont trop nécessaires dans les environs de St.-Giles, dans les faubourgs de Newcastle et autres endroits semblables où l'on peut ramasser des cadavres humains, pour lui permettre de s'embarquer pour les Indes. Cependant, pour vous prouver que le drôle n'est pas tout-à-fait sans pudeur, voici les billets de banque qu'il vous avoit volés. Vous verrez que ce sont les mêmes que vous possédiez, à l'exception d'une petite somme que le misérable avoit déjà dépensée, et qu'un ami a remplacée par compassion pour vos souffran-

ces. — Richard Middlemas fléchit un genou, et baisa la main qui lui rendoit son indépendance.

— Allons, allons, dit le général, vous êtes un jeune fou; mais il ne retira pas sa main. C'étoit une de ces occasions où Richard pouvoit être éloquent.

— Vous êtes pour moi plus que mon père, s'écria-t-il. Combien ne vous suis-je pas plus redevable qu'à ces parens dénaturés qui m'ont donné le jour par un crime, et qui m'ont ensuite abandonné avec tant de cruauté!

Zilia, en entendant ces reproches sanglans, rejeta son voile en arrière avec ses deux mains, de sorte qu'il sembloit un brouillard derrière sa tête; et poussant un foible gémissement, elle tomba sans connoissance. Repoussant Middlemas à la hâte, le général Witherington courut au secours de sa femme, et l'emporta dans ses bras, comme si c'eût été un enfant, dans le vestibule, où la vieille femme de chambre attendoit avec les spiritueux propres à la rappeler à la vie, le malheureux époux ayant prévu avec raison qu'on pourroit en avoir besoin. On les employa sans perdre un instant, et l'on réussit à rendre la connoissance à la mère infortunée; mais elle resta dans un état effrayant de délire.

Elle avoit évidemment l'esprit frappé des derniers mots qui venoient de sortir de la bouche de son fils. — L'avez-vous entendu, Richard? s'écria-t-elle d'un ton de voix bien haut eu égard à l'épuisement de ses forces; avez-vous entendu ses paroles? c'étoit le ciel qui prononçoit notre condamnation par la bouche de notre propre fils. Mais ne craignez rien, Richard, ne pleurez pas; je répondrai à la foudre du ciel par une musique céleste.

Elle courut vers un clavecin qui étoit dans l'appartement; et tandis que le général et la femme de chambre se regardoient l'un l'autre, comme s'ils eussent cru qu'elle alloit perdre entièrement la raison, ses mains, appuyant légèrement sur les touches de l'instrument, produisoient une harmonie bizarre, composée de différens passages qu'elle se rappeloit, et que son talent en musique combinoit ensemble. Enfin elle unit sa voix aux sons qu'elle tiroit de son clavecin pour chanter une de ces hymnes magnifiques par lesquelles sa jeunesse avoit célébré les louanges de son Créateur en mariant les accens de sa voix aux sons de la harpe, comme le roi hébreu qui les a composées. Sa voix, soutenue par cette mélodie, s'éleva à un éclat qu'at-

teignent rarement les musiciens les plus distingués, baissa peu à peu; et cessa enfin de faire entendre ses ravissans accords. — Elle étoit morte à l'instant où son chant avoit cessé.

On peut concevoir l'horreur et le désespoir dont fut saisi son mari quand il vit l'inutilité de tous les efforts qu'on fit pour la rappeler à la vie. Des domestiques furent dépêchés à la hâte pour chercher des secours, le docteur Hartley, tous les autres médecins qu'on pourroit trouver. Le général rentra à la hâte dans le salon qu'il venoit de quitter, et, dans sa précipitation, heurta Middlemas, qui, entendant des sons de musique dans l'appartement voisin, s'étoit naturellement approché de la porte. Surpris, et presque effrayé des espèces de clameurs, des voix confuses et des pas précipités qu'il entendit ensuite, il y étoit resté debout, cherchant à découvrir la cause d'un tel désordre.

La vue de cet infortuné jeune homme porta jusqu'à la frénésie les passions violentes du général; il sembla ne plus reconnoître en son fils que la cause de la mort de sa femme. Il le saisit au collet, et le secouant violemment, il le traîna dans cette chambre fatale devenue celle de la mort.

— Viens ici, s'écria-t-il, toi pour qui une vie passée dans une profonde obscurité sembloit trop méprisable ; viens ici, et vois les parens auxquels tu as porté tant d'envie, que tu as si souvent maudits. Regarde ces traits pâles et flétris, cette figure de cire plutôt que de chair et de sang : voilà ta mère ! voilà l'infortunée Zilia Monçada pour qui ta naissance a été une source de honte et de misère, et à qui ta fatale présence a apporté la mort ! Regarde-moi, dit-il ensuite en repoussant Richard avec violence, et en se redressant de manière à ressembler presque, par son air et son attitude, à l'esprit rebelle dont il alloit parler, regarde-moi bien ; ne sens-tu pas le soufre qui parfume ma chevelure ? ne vois-tu pas un front que la foudre a frappé ? Je suis le prince des ténèbres, je suis le père que tu cherches ; je suis le maudit Richad Tresham, le séducteur de Zilia, le père de son meurtrier.

Hartley arriva pendant cette horrible scène ; il reconnut sur-le-champ que tous les soins qu'il pourroit donner à mistress Witherington, étoient complètement inutiles, et ayant appris de Winter, et même par les discours incohérens du général, la nature des aveux que celui-ci venoit de faire, il chercha à mettre fin, s'il étoit possible,

à cette scène effrayante. Sachant combien le général étoit susceptible sur tout ce qui touchoit à la réputation, il lui rappela qu'il étoit en présence de témoins; mais ce ressort, jadis si puissant sur l'esprit de Witherington, avoit cessé de pouvoir produire aucun effet.

— Peu m'importe que tout l'univers connoisse mon crime et mon châtiment! s'écria le général. On ne dira pas de moi que je crains la honte plus que je ne me repens du crime. Je ne craignois la honte que pour Zilia, et Zilia n'existe plus!

— Mais sa mémoire, général; épargnez la mémoire de votre épouse; la bonne renommée de vos enfans y est intéressée.

— Je n'ai plus d'enfans! s'écria-t-il avec le ton du plus violent désespoir. Mon Reuben est monté au ciel pour préparer les voies à cet ange, qui vient de s'y élever sur les flots d'une harmonie que les célestes demeures peuvent seules égaler. Mes deux autres chérubins ne survivront pas à leur mère. Je serai, je suis même déjà, je le sens, un père sans enfans.

— Je suis pourtant votre fils, répliqua Mid-

dlemas d'un ton qui annonçoit l'affliction, mais auquel se mêloit l'accent d'un sombre ressentiment ; votre fils et celui de la femme que vous avez épousée. Pâle comme la voilà, je vous somme tous deux de reconnoître mes droits, et j'invoque le témoignage de tous ceux qui sont ici.

— Misérable ! s'écria le père en fureur ; peux-tu penser à tes droits sordides, entre la mort et le désespoir ? Toi, mon fils ! — Tu es le démon qui a causé mon malheur en ce monde, et qui partagera ma misère éternelle dans l'autre. — Fuis loin de mes yeux, et puisse ma malédiction te poursuivre !

Les yeux fixés vers la terre, les bras croisés sur la poitrine, le hautain et opiniâtre Middlemas sembloit encore méditer une réponse. Mais Hartley, Winter et d'autres domestiques l'entourèrent, et le forcèrent à quitter l'appartement. Pendant qu'ils cherchoient à lui faire des remontrances, il parvint à leur échapper, courut aux écuries, où plusieurs chevaux dont on venoit de se servir pour aller chercher des secours étoient encore sellés et bridés, sauta sur le premier qui se présenta à lui, et partit au grand galop. Hartley en alloit prendre un autre pour le suivre,

mais Winter et d'autres domestiques l'arrêtèrent en le conjurant de ne pas quitter leur malheureux maître dans un moment où l'ascendant qu'il avoit acquis sur lui pouvoit seul modérer la violence de ses passions.

— Il a reçu un coup de soleil dans l'Inde, lui dit Winter à voix basse, et il est capable de tout dans ces accès. Ces lâches ne peuvent le retenir, et moi, je suis vieux et foible.

Convaincu que le général Witherington méritoit plus de compassion que Middlemas, qu'il n'avoit d'ailleurs aucun espoir de rejoindre, et qu'il croyoit pouvoir abandonner à lui-même sans danger, quelque violente que fût son agitation en ce moment, Hartley retourna où le cas plus urgent requéroit ses soins plus immédiats.

Il trouva l'infortuné général luttant contre ses domestiques qui s'efforçoient de l'empêcher de se rendre dans l'appartement où ses enfans dormoient paisiblement, et criant d'une voix de tonnerre: — Réjouissez-vous, mes chers trésors; réjouissez-vous! — Il est parti celui qui auroit proclamé le crime de votre père et le déshonneur de votre mère; — il est parti, il ne revient

dra jamais, celui qui a été cause de la mort de sa mère et de la ruine de son père! — Courage, mes enfans, votre père est avec vous! — Il saura se faire jour jusqu'à vous à travers cent obstacles!

Les domestiques, indécis et intimidés, se rangeoient enfin pour le laisser passer, quand Adam Hartley s'approcha : se plaçant en face du malheureux général, il le regarda d'un air ferme, et lui dit d'une voix forte, quoique basse : — Voulez-vous donc tuer vos enfans!

Witherington parut ébranlé dans sa résolution; cependant il fit une nouvelle tentative pour passer. Mais Hartley, le saisissant des deux mains par le collet de son habit, s'écria : — Vous êtes mon prisonnier, et je vous ordonne de me suivre.

— Ah! prisonnier! et pour haute trahison? Chien! tu es arrivé à l'instant de ta mort!

Sa raison étoit entièrement égarée; il tira un poignard de son sein, et la force et le courage du chirurgien ne lui auroient peut-être pas sauvé la vie, si Winter n'eût saisi le bras droit de son maître, et n'eût réussi à le désarmer.

— Je suis donc votre prisonnier, dit le général; traitez-moi civilement, et qu'il me soit permis de voir ma femme et mes enfans.

— Vous les verrez demain, répondit Hartley ; quant à présent, suivez-nous, et sans résistance.

Le général le suivit avec la docilité d'un enfant, et avec l'air d'un homme qui souffre pour une cause dont il se fait honneur.

— Je ne rougis pas de mes principes, dit-il ; je suis prêt à mourir pour mon roi.

Evitant d'irriter sa frénesie en contrariant l'idée bizarre qui s'étoit emparée de son imagination, Hartley conserva l'ascendant qu'il avoit obtenu sur son malade. Il le fit conduire dans son appartement, et le fit mettre au lit, sans que l'infortuné y opposât aucune résistance. Après lui avoir administré une potion calmante, il ordonna à un domestique de coucher dans la chambre de son maître, et il resta lui-même près de son lit jusqu'au lendemain matin.

Le général Witherington s'éveilla avec toute sa raison, et parut sentir sa situation véritable; il en donna des preuves par ses gémissemens, ses larmes et ses sanglots. Lorsque Adam Hartley s'approcha de son lit, il le reconnut parfaitement, et lui dit : — Ne craignez plus rien, l'accès est passé. — Laissez-moi maintenant, et allez retrouver cet autre infortuné ; qu'il quitte la

Grande-Bretagne le plus promptement possible, et qu'il aille où son destin l'appelle et là où nous ne puissions jamais nous revoir. — Winter sait ce qu'il me faut, et il aura soin de moi.

Winter donna le même avis à Hartley. — A présent, lui dit-il, je puis répondre de la sûreté de mon maître; mais, pour l'amour du ciel, empêchez qu'il ne revoie jamais ce jeune homme endurci!

CHAPITRE XXIV.

« — Soit ! le monde est une huître,
» Et mon sabre tranchant servira pour l'ouvrir ! »

En arrivant au logement qu'il occupoit dans la petite ville de Ryde, le premier mot que prononça Hartley fut pour demander des nouvelles de son compagnon. Il étoit arrivé fort tard la nuit précédente ; il n'avoit répondu à aucune des questions qu'on lui avoit faites, s'il vouloit souper, etc. ; mais, prenant brusquement une lumière, il étoit monté dans sa chambre, dont il avoit ensuite fermé la porte au double tour. Les domestiques avoient supposé qu'il étoit revenu au grand galop, qu'il avoit la tête un peu

échauffée, et qu'il ne vouloit pas qu'on s'en aperçût.

Hartley monta à la chambre de son compagnon, non sans quelque inquiétude, et ce ne fut qu'après avoir frappé et l'avoir appelé plusieurs fois, qu'il eut le plaisir de l'entendre répondre : — Qui est là?

Hartley s'étant nommé, la porte s'ouvrit, et Middlemas parut complètement habillé, et ayant les cheveux frisés et poudrés. Il ne falloit que jeter un coup d'œil sur le lit pour voir qu'il ne s'étoit pas couché de la nuit précédente, et la physionomie de Richard, pâle et défaite, en offroit une nouvelle preuve. Ce fut pourtant avec une affectation d'indifférence qu'il s'exprima.

— Je vous félicite des progrès que vous avez faits dans la connoissance du monde, Adam, lui dit-il; c'est précisément le moment d'abandonner l'indigent héritier pour s'attacher à celui qui est en possession de toute sa fortune.

— J'ai passé toute la nuit près du général Witherington, répondit Hartley, parce qu'il est extrêmement mal.

— Dites-lui donc de se repentir de ses péchés. Le vieux Grey avoit coutume de dire qu'un médecin avoit aussi bon droit qu'un ministre à don-

ner des avis spirituels. Ne vous souvenez-vous pas que le ministre Dulberry disoit que le vieux docteur faisoit un métier interlope?

— Je suis surpris de vous entendre employer un pareil style dans les circonstances où vous vous trouvez.

— Oui, sans doute, répondit Middlemas avec un sourire amer; il seroit difficile à bien des gens de conserver leur sang-froid après avoir gagné et perdu un père, une mère, et un bel héritage, en un seul jour. Mais j'ai toujours eu une dose de philosophie.

— Réellement je ne vous comprends pas, M. Middlemas.

— Comment! J'ai trouvé mes parens hier, n'est-il pas vrai? Ma mère, comme vous le savez, n'avoit attendu que ce moment pour mourir, et mon père pour devenir fou; et j'en conclus que tout cela a été imaginé tout exprès pour me priver de mon héritage, puisque mon père a conçu tant de haine contre moi!...

— Héritage! répéta Hartley au comble de la surprise en voyant le calme de Richard, et à demi tenté de croire que l'accès de démence du père étoit un mal héréditaire dans la famille. Au nom du ciel, reprenez vos sens, et chassez de

votre esprit ces illusions. De quel héritage rêvez-vous?

— De celui de ma mère, bien certainement. — Elle doit avoir hérité de la fortune du vieux Monçada; et à qui cette fortune doit-elle descendre, si ce n'est à ses enfans? — Or, j'en suis l'aîné. — Ce fait est incontestable.

— Mais faites attention, Richard, — songez à ce que vous êtes.

— J'y songe. Qu'en résulte-t-il?

— Vous ne pouvez ignorer que, sans un testament en votre faveur, la loi ne vous accorde aucun droit d'héritage.

— Vous vous trompez, monsieur, je suis légitime. — Ces enfans malades que vous avez sauvés du trépas, ne sont pas plus légitimes que moi. — Oui, nos parens ne vouloient pas leur permettre de respirer l'air pur du ciel; et moi, ils me confioient aux vents et aux vagues. — Je n'en suis pourtant pas moins leur fils légitime, aussi bien que ces foibles rejetons d'un âge avancé et d'une santé délabrée. — Je les ai vus, Adam. — Winter m'a conduit dans leur chambre pendant que nos parens s'armoient de tout leur courage pour me recevoir dans leur salon. — Je les ai vus, ces enfans de prédilection pour qui l'on

a dépensé les richesses des Indes afin qu'ils dorment sur le duvet et qu'ils s'éveillent au sein de la magnificence. — Moi, leur frère aîné, — moi l'héritier légitime, — j'étois debout près de leur lit, couvert d'habits d'emprunt, et substitués depuis si peu de temps aux haillons d'un hôpital. Leur chambre exhaloit les parfums les plus précieux, tandis que je sortois à peine d'un lazaret pestilentiel. — Et moi, moi l'héritier légitime, je le répète, moi le gage de leur premier et de leur plus tendre amour, c'étoit ainsi que j'étois traité! — Est-il surprenant que mes regards aient produit l'effet de ceux du basilic?

— Vous parlez comme si vous étiez possédé du malin esprit, Richard, ou vous êtes le jouet d'une étrange illusion.

— Vous vous imaginez qu'il n'existe de mariage légal que pour ceux à qui un ministre à demi endormi a lu certaines prières dans un vieux rituel? — Cela peut être vrai d'après vos lois anglaises. Mais l'Écosse fait un prêtre de l'amour. Un vœu prononcé par un couple passionné, n'ayant pour témoin que la voûte azurée du firmament, y protège une fille confiante contre le parjure et l'inconstance, aussi bien que si un doyen avoit célébré la cérémonie dans la plus

pompeuse cathédrale d'Angleterre. Bien plus encore ; si l'enfant de l'amour est reconnu par le père à l'instant où il est baptisé, — si le père présente la mère comme son épouse à des étrangers respectables, les lois d'Écosse ne lui permettent pas de revenir ensuite sur la justice rendue ainsi à la femme qu'il a outragée, et au fruit de leur amour mutuel. Ce général Tresham, ou Witherington, a traité ma malheureuse mère comme son épouse, en présence de Grey et de plusieurs autres ; il l'a placée à ce titre dans la maison d'un homme respectable ; il lui a donné le même nom qu'il lui avoit plu de prendre lui-même à cette époque ; il m'a présenté au prêtre comme son fils légitime ; et la loi d'Écosse, protectrice des enfans abandonnés, ne lui permettra pas de désavouer aujourd'hui ce qu'il a si formellement reconnu. — Je sais quels sont mes droits, et je suis déterminé à les faire valoir.

— Vous n'avez donc pas dessein de vous rendre à bord du *Middlesex?* Songez-y bien, — vous perdrez votre passage et votre commission.

— Mais je sauverai mon droit de naissance. Quand je songeois à passer dans l'Inde, je ne connoissois pas mes parens, et je ne savois comment faire valoir les droits que j'avois sur

eux. Cette énigme est expliquée. J'ai droit, tout au moins, au tiers des biens de Monçada, et ils sont très-considérables, d'après ce que m'a dit Winter. Sans vous, et sans votre manière de traiter la petite-vérole, la totalité m'auroit appartenu. Je ne pensois guère, quand le vieux Grey étoit sur le point de se voir arracher sa perruque pour avoir ordonné d'éteindre le feu et d'ouvrir les croisées, et pour défendre le whisky coupé avec de l'eau, que le nouveau système me coûteroit tant de milliers de livres sterling.

— Vous êtes donc bien déterminé à suivre cette marche étrange?

— Je connois mes droits, et je suis déterminé à me faire rendre justice.

— M. Richard Middlemas, vous me faites pitié.

— M. Adam Hartley, je désire savoir pourquoi vous m'honorez de votre pitié.

— Pourquoi?... à cause de cet égoïsme enraciné qui peut songer à la fortune après la scène dont vous avez été témoin la nuit dernière. Pourquoi?... parce que c'est une illusion insensée qui vous porte à croire que vous pouvez vous en mettre en possession.

— Moi égoïste! s'écria Middlemas; comment!

je suis un fils respectueux cherchant à rétablir la réputation d'une mère calomniée. Moi visionnaire ! comment ! c'est à cet espoir que je me suis livré, quand la lettre écrite à Grey par le vieux Monçada, et me condamnant à une obscurité perpétuelle, éveilla en moi pour la première fois le sentiment de ma situation, et dissipa les rêves de mon enfance. Pensez-vous que je me fusse dévoué aux travaux serviles que je partageois avec vous, si ce n'eût été le seul moyen de conserver la trace de mes parens dénaturés, trace que je me proposois de suivre pour me présenter un jour à eux, et faire valoir, s'il étoit nécessaire, les droits d'enfant légitime. Le silence et la mort de Monçada ont déconcerté mes plans, et ce ne fut qu'alors que je songeai sérieusement au projet de passer dans les Indes.

— Vous étiez bien jeune pour avoir acquis une telle connoissance des lois d'Écosse à l'époque où nous avons commencé à vivre ensemble ; mais je puis deviner qui vous a si bien instru t.

— Un personnage non moins entendu que Tom Hillary. C'est à cause des bons avis qu'il m'a

donnés à ce sujet, que je ne l'envoie pas à la potence en ce moment.

— Je m'en doutois, car, avant de quitter Middlemas, je l'ai entendu discuter cette question avec M. Lawford, et je me souviens qu'il établissoit le point de droit comme vous venez de le faire.

— Et que lui répondit Lawford?

— Il convint que, dans les circonstances où le cas étoit douteux, de pareilles présomptions de légitimité pouvoient être admises; mais il ajouta qu'elles s'écrouloient devant des témoignages directs et positifs, comme, par exemple, la déclaration faite par la mère de l'illégitimité de l'enfant.

— Mais il ne peut y avoir un pareil témoignage dans le cas qui me concerne, dit Middlemas à la hâte, et avec quelques signes d'alarme.

— Je crains de vous faire de la peine, M. Middlemas, mais je ne vous tromperai pas. Hier j'eus une longue conférence avec votre mère, mistress Witherington, qui vous reconnut pour son fils, mais né avant le mariage. Cette déclaration expresse mettra donc fin aux suppositions sur lesquelles vous fondez votre espoir. Si vous désirez entendre le contenu de cette déclaration, je

puis vous satisfaire, car elle me l'a remise, écrite de sa propre main.

— Malédiction ! verrai-je donc la coupe se briser à l'instant où je la porte à mes lèvres, murmura Richard. Mais reprenant un air de sang-froid, à l'aide de l'empire qu'il savoit assez bien exercer sur lui-même, il pria Hartley de lui communiquer tous les renseignemens qu'il pouvoit posséder. En conséquence, son ancien compagnon lui fit le détail des incidens qui avoient précédé et suivi sa naissance, tandis que Middlemas, assis sur une malle, écoutoit, avec un air de calme, un récit qui détruisoit les brillantes espérances de richesses auxquelles il s'étoit si avidement livré.

Zilia Monçada étoit fille unique d'un riche juif portugais qui étoit venu à Londres pour y établir sa maison de commerce. Parmi le petit nombre de chrétiens qui fréquentoient sa maison, et qui quelquefois prenoient place à sa table, se trouvoit Richard Tresham, issu d'une très-bonne famille du Northumberland, qui s'étoit montré au premier rang des partisans de Charles-Édouard pendant sa courte invasion de 1745, et qui, quoiqu'alors officier au service de Portugal, étoit encore suspect au gouvernement

britannique, à cause de son courage bien connu et de ses principes jacobites. L'élégance et le savoir-vivre de ce jeune homme, et la complète connoissance qu'il avoit de la langue et des mœurs portugaises, lui avoient valu l'intimité du vieux Monçada, et avoient, hélas! gagné le cœur de la simple Zilia, qui, belle comme un ange, connoissoit aussi peu le monde et sa perversité, que l'enfant encore au berceau.

Tresham fit ses propositions à Monçada; mais il les fit peut-être de manière à montrer trop évidemment que le noble chrétien croyoit se dégrader en recherchant l'alliance d'un juif opulent. Monçada lui refusa sa fille, et lui défendit de reparoître chez lui; mais il ne put empêcher les amans d'avoir des entrevues particulières. Tresham abusa des occasions que la pauvre Zilia lui fournissoit si imprudemment, et la ruine de la jeune juive en fut la suite. Cependant l'amant avoit l'intention bien sincère de réparer l'injure qu'il lui avoit faite; et après avoir formé divers plans de mariage secret, que la différence de religion fit échouer, ils résolurent de fuir en Écosse. La précipitation du voyage, les craintes et les inquiétudes qui tourmentoient Zilia, accélérèrent de quelques semaines l'époque où elle

devoit devenir mère, de sorte qu'ils se trouvèrent obligés d'accepter l'hospitalité et les secours de M. Grey. Ils n'étoient arrivés à Middlemas que depuis quelques heures, quand Tresham apprit, grace à quelqu'ami vigilant, qu'un mandat d'arrêt avoit été décerné contre lui pour cause de haute trahison. Sa correspondance avec Charles-Édouard avoit été connue de Monçada pendant le temps de leur intimité. L'esprit de vengeance porta le vieillard à dénoncer Tresham au gouvernement britannique, et, à sa requête, le nom de sa fille fut ajouté au mandat qui fut lancé contre lui ; précaution qui lui sembloit nécessaire pour le mettre en état de séparer sa fille de son séducteur, s'il arrivoit que les fugitifs fussent déjà mariés. Le lecteur sait déjà jusqu'à quel point il réussit, et quelles mesures prit Monçada pour empêcher qu'on ne connût jamais l'existence de la preuve vivante de la foiblesse de sa fille. Il emmena Zilia avec lui, et la soumit à une contrainte sévère dont ses propres réflexions redoublèrent l'amertume. Sa vengeance auroit été complète si l'auteur des infortunes de sa fille avoit été conduit à l'échafaud pour ses crimes politiques ; mais Tresham se réfugia chez des amis qu'il avoit dans les montagnes d'Écosse, et y resta

caché jusqu'à ce qu'on ne songeât plus à cette affaire.

Il entra ensuite au service de la Compagnie des Indes orientales, sous le nom de sa mère, Witherington, qui cacha le rebelle et le jacobite jusqu'à ce qu'on eût oublié ces dénominations. Lorsqu'il revint en Angleterre, son premier soin fut de prendre des informations sur la famille de Monçada. La renommée qu'il avoit obtenue, la fortune considérable qu'il avoit acquise, et sa conviction tardive que sa fille ne consentiroit jamais à épouser que celui qui avoit été l'objet de son premier amour, déterminèrent le vieillard à accorder au général Witherington le consentement qu'il avoit refusé au major Tresham, pauvre et proscrit; les amans, après une séparation de quatorze ans, furent enfin unis par les nœuds du mariage légitime.

Le général Witherington consentit volontiers au désir prononcé de son beau-père, que tout souvenir de ce qui s'étoit passé autrefois fût enseveli dans l'oubli, en laissant vivre dans l'éloignement et dans l'obscurité le fruit d'un premier amour et d'une liaison malheureuse, sauf à veiller à ce que rien ne lui manquât dans la médio-

crité à laquelle on le condamnoit. Zilia pensoit tout autrement. Son cœur lui parloit avec force pour ce premier objet de sa tendresse maternelle; mais elle n'osa pas se mettre en opposition à la volonté de son père, et à la détermination de son mari. Le premier, dont les préjugés religieux avoient beaucoup perdu de leur force par suite d'une longue résidence en Angleterre, avoit consenti que sa fille embrassât la religion de son époux et de son pays; — le second, hautain comme nous l'avons représenté, se trouva fier de présenter la belle convertie à sa noble famille. La découverte du faux pas de sa première jeunesse auroit été un coup porté à sa réputation, ce qu'il redoutoit plus que la mort; et sa femme ne put long-temps ignorer que, par suite d'une maladie dangereuse qu'il avoit faite dans l'Inde, sa raison étoit quelquefois momentanément dérangée, quand quelque événement lui faisoit éprouver une violente agitation.... Elle avoit donc consenti sans murmure au système politique prescrit par Monçada, et auquel son époux avoit donné une approbation entière. Cependant, même après que leur union légale eut été couronnée par d'autres enfans, ses pensées se reportoient souvent, avec une tendresse inquiète,

sur le fils banni et négligé qu'elle avoit pressé le premier sur son sein maternel.

Ces sentimens, nourris si long-temps quoique toujours subjugués, reçurent leur plein développement par la découverte inattendue de ce fils, délivré de la situation la plus misérable, et placé devant l'imagination de sa mère dans des circonstances si désastreuses.

En vain son mari l'avoit assurée qu'il emploieroit sa bourse et son crédit pour assurer l'avancement de son fils; elle ne put être satisfaite sans faire elle-même quelque chose pour adoucir la sentence de bannissement qui avoit été ainsi prononcée contre son premier-né; et elle étoit d'autant plus pressée de le faire, qu'elle sentoit combien étoit devenue délicate sa santé, après tant d'années de regrets et de contrainte.

Pour faire passer entre les mains de Richard l'offrande de la libéralité maternelle, mistress Witherington eut recours assez naturellement au ministère d'Adam Hartley, l'ancien compagnon de son fils, et qu'elle regardoit, depuis la guérison de ses deux jeunes enfans, comme une sorte de divinité tutélaire. Elle lui remit entre les mains une somme de deux mille livres sterling qui étoit entièrement à sa disposition, en le

priant, dans les termes les plus pressans et les plus affectueux, de l'employer au service de Richard Middlemas, de la manière qu'il jugeroit lui-même la plus utile pour ce jeune homme. Elle l'assura que s'il avoit besoin d'autres secours, l'argent ne lui manqueroit pas, et lui confia une note pour la remettre en temps et lieu à son fils, c'est-à-dire, quand il jugeroit à propos de lui révéler le secret de sa naissance.

« O Benoni! ô fils de mon affliction! disoit cette pièce intéressante, à quoi bon les yeux de ta mère solliciteroient-ils la permission de te voir, puisqu'on a refusé à ses bras le droit de te serrer contre son sein? Puisse le dieu des juifs et des gentils veiller sur toi! Puisse-t-il écarter, quand sa sagesse le jugera convenable, le nuage ténébreux qui me sépare de mon bien-aimé, ce premier fruit de mon affection malheureuse, de ma tendresse profane. Ne te regarde pas, mon cher fils, non, ne te regarde pas comme un exilé solitaire, puisque les prières de ta mère s'élèveront pour toi chaque jour au lever du soleil et à son coucher, pour appeler sur ta tête toutes les bénédictions du ciel, et supplier toutes les puissances célestes de te protéger et de te défendre. Ne cherche pas à me voir! Pourquoi

suis-je réduite à parler ainsi? Mais il faut m'humilier jusque dans la poussière, puisque c'est mon propre péché, ma propre folie que j'en dois accuser. Mais ne cherche ni à me voir ni à me parler, ce pourroit être la mort de tous deux. Confie toutes tes pensées au digne Hartley, qui a été notre ange gardien à tous; il te donnera de bons avis; et tout ce que tu pourras désirer sera exécuté; si c'est au pouvoir d'une mère. Et l'amour d'une mère! est-il borné par l'Océan? Les déserts et la distance peuvent-ils en mesurer les limites? O fils de mon affliction! ô Benoni! que ton esprit soit avec moi contre le mien et avec toi.

Z. M.

Tous ces arrangemens étant terminés, la malheureuse mère insista auprès de son mari pour qu'il lui fût permis de voir son fils; fatale entrevue, dont le dénoûment fut si tragique. Hartley s'acquitta alors, comme exécuteur de ses dernières volontés, de la mission dont il avoit été chargé comme son agent confidentiel.

— Bien certainement, pensa-t-il comme il alloit quitter l'appartement après avoir donné à son compagnon les détails qui précèdent, un

charme comme celui-ci forcera les démons de l'ambition et de la cupidité à déloger du cœur dont ils s'étoient emparés.

Et dans le fait, le cœur de Richard auroit été formé du plus dur rocher s'il n'avoit pas été touché de ces premières et dernières preuves de la tendresse de sa mère. Il appuya sa tête sur une table, et ses larmes coulèrent en abondance. Hartley le laissa seul plus d'une heure, et à son retour il le trouva encore presque dans la même attitude que lorsqu'il l'avoit quitté.

— Je suis fâché de vous interrompre en ce moment, lui dit-il, mais j'ai encore à m'acquitter d'une partie de mon devoir. Il faut que je remette entre vos mains le dépôt que votre mère m'a confié. — Et je dois aussi vous rappeler que le temps s'écoule avec rapidité, et que vous avez à peine deux heures pour décider si vous persisterez dans votre projet de partir pour les Indes, d'après le nouveau point de vue que je viens de vous ouvrir de votre situation actuelle.

Middlemas tendit la main pour recevoir la somme que sa mère lui avoit en quelque sorte léguée. Lorsqu'il leva la tête, Hartley put remarquer que ses joues offroient encore des traces de larmes. Cependant il compta les billets

de banque avec une exactitude mercantile ; et quoiqu'il prît la plume pour écrire une décharge avec un air d'affliction inconsolable, il rédigea sa quittance dans les termes les plus convenables, et en homme qui avoit le plus parfait empire sur ses sens.

— Et maintenant, dit-il d'une voix triste, remettez-moi ces détails que vous a laissés ma mère.

Hartley tressaillit presque, et répondit à la hâte : — Vous avez déjà la lettre que cette pauvre dame vous a écrite. — Quant aux autres détails, c'est à moi qu'ils ont été adressés. — Cette pièce est mon autorisation pour disposer d'une somme considérable. — Elle concerne les droits de tierces personnes, et je ne puis m'en dessaisir.

— Certainement, vous feriez mieux de me la remettre, Hartley, répondit Middlemas, quand ce ne seroit que pour me permettre de l'arroser de mes larmes. Mon destin a été bien cruel. Vous voyez que mes parens avoient le dessein incontestable de me faire leur héritier, et que ce dessein n'a été contrarié que par un accident. Et maintenant voici ma mère qui vient à moi avec une tendresse de mère, et tandis qu'elle

veut avancer ma fortune, elle fournit des armes pour la détruire. — Allons, allons, Hartley, — vous devez sentir que ma mère n'a écrit ces détails que pour que j'en fusse instruit. Ils m'appartiennent légitimement ; et j'insiste pour que vous me les remettiez.

— Je suis fâché d'être obligé de persister dans mon refus ; répondit Hartley en replaçant dans sa poche la pièce que désiroit son compagnon. Vous devriez réfléchir que, si le résultat de notre entretien a été de détruire les espérances frivoles et sans fondement auxquelles vous vous êtes livré, il a en même temps plus que triplé votre capital ; et que, s'il se trouve dans le monde quelques centaines ou quelques milliers d'individus plus riches que vous, il en existe aussi bien des millions qui ne sont pas à moitié si bien partagés. Affermissez-vous donc contre la fortune, et ne doutez pas que vous ne réussissiez dans le monde.

Ces paroles semblèrent pénétrer dans l'esprit sombre de Middlemas. Il garda le silence un instant, et répondit comme à contre-cœur, mais d'une voix insinuante :

— Mon cher Hartley, nous avons été longtemps compagnons, — vous ne pouvez avoir ni

plaisir ni intérêt à ruiner mes espérances, et vous pouvez en trouver à les favoriser. — La fortune de Mençada me mettra en état de faire un présent de cinq mille livres à l'ami qui voudra me servir.

— Je vous souhaite le bonjour, M. Middlemas, dit Hartley en faisant un mouvement pour se retirer.

— Un moment! un moment! s'écria Richard en saisissant en même temps un bouton de son habit pour l'arrêter, c'est dix mille livres que je voulois dire, — et — et épousez qui vous voudrez, je n'y mettrai aucun obstacle.

— Vous êtes un misérable, s'écria Hartley en s'arrachant à lui, et c'est ce que je vous ai toujours cru.

— Et vous, répondit Middlemas, vous êtes un fou, et je ne vous ai jamais cru autre chose. — Le voilà parti! — Qu'il s'en aille! — La partie est jouée et perdue. — Il faut que j'assure la gageure, et c'est l'Inde qui doit m'en fournir les moyens.

Tout étoit prêt pour son départ. Un petit bâtiment poussé par un vent favorable le conduisit aux Dunes avec quelques autres militaires; et le navire de la Compagnie des Indes, à bord

duquel ils devoient quitter l'Europe, étoit prêt à les recevoir.

Ses premières sensations n'eurent rien de bien consolant; mais, habitué dès son enfance à cacher les sentimens de son cœur, il parut, au bout de huit jours, le passager le plus gai et le mieux élevé qui eût jamais bravé la longue et ennuyeuse traversée qui sépare la vieille Angleterre de ses possessions dans l'Inde. A Madras, où l'humeur sociable des habitans se livre aisément à une sorte d'enthousiasme en faveur de tout étranger qui annonce des qualités agréables, il reçut cet accueil hospitalier qui est le caractère distinctif des Anglois dans l'Orient.

Middlemas fut parfaitement reçu dans la société, et il étoit en bon chemin de devenir un homme indispensable dans toutes les fêtes qui se donnoient dans cette ville, quand le bâtiment à bord duquel Hartley remplissoit les fonctions de chirurgien en second arriva dans le même port. Son grade ne lui auroit pas donné droit à beaucoup d'attentions et de civilités; mais ce désavantage disparut devant les lettres de recommandation écrites en sa faveur, dans les termes les plus forts, aux principaux habitans de cette ville, par Witherington et par quel-

ques-uns des membres les plus distingués de la Compagnie, amis du général. Il se trouve donc encore une fois roulant dans la même sphère que Middlemas, et il n'eut d'autre alternative que de vivre avec lui sur le pied d'une politesse froide, ou de rompre entièrement.

Le premier de ces deux partis auroit peut-être été le parti le plus sage, mais le second étoit plus naturel au caractère simple et franc d'Adam Hartley, qui ne trouvoit ni convenable, ni agréable de maintenir une apparence de liaison amicale, pour cacher une haine, un mépris et un dégoût mutuels.

La société du fort Saint-George étoit moins nombreuse à cette époque qu'elle ne l'est devenue depuis ce temps. La froideur qui régnoit entre les deux jeunes gens ne put échapper aux observations. Il transpira qu'ils avoient été autrefois amis et compagnons d'études; et cependant on les voyoit hésiter à accepter des invitations aux mêmes parties. Le bruit public donnoit à cette rupture prononcée des causes différentes et difficiles à concilier; Hartley n'y faisoit aucune attention; mais le lieutenant Middlemas avoit soin de favoriser les rumeurs qui repré-

sembloient le motif de leur querelle sous le jour le plus favorable pour lui.

— C'étoit une bagatelle, une rivalité, qui avoit eu lieu entr'eux, dit-il un jour à quelques personnes qui le pressoient d'entrer en explication. Il avoit seulement eu l'avantage d'obtenir les bonnes grâces d'une belle dame, de préférence à son ami Hartley, qui, comme on le voyoit, n'avoit pu le lui pardonner. Il trouvoit fort ridicule de conserver de la rancune à une si grande distance, et après que tant de temps s'étoit écoulé; il en étoit fâché, plutôt à cause de l'étrange apparence que cela pouvoit avoir que pour tout autre motif, quoique son ami eût réellement de bonnes qualités.

Pendant que ces bruits produisoient leur effet dans la société, ils n'empêchoient pas Hartley de recevoir du gouvernement de Madras les encouragemens les plus flatteurs et les assurances d'obtenir de l'avancement dès que l'occasion s'en présenteroit. Effectivement il ne tarda pas à être informé qu'un poste lucratif dans sa profession lui avoit été accordé dans un département plus éloigné, et cette promotion l'obligea à s'éloigner pour quelque temps des environs de Madras.

Hartley partit donc pour son expédition lointaine, et l'on remarqua qu'après son départ le caractère de Middlemas commença à se montrer sous des couleurs moins agréables, comme s'il eût été délivré de quelques entraves. On vit ce jeune homme, dont les manières avoient été si affables et si courtoises pendant les premiers mois qui avoient suivi son arrivée dans l'Inde, manifester les symptômes d'un esprit hautain et impérieux. Pour des raisons que le lecteur peut deviner, mais qui ne paroissent qu'une pure fantaisie au fort Saint-George, il avoit ajouté le nom de Tresham à celui sous lequel il avoit été connu jusqu'alors, et il persistoit à le prendre avec une obstination qui appartenoit à l'orgueil plus qu'à l'astuce de son caractère. Le lieutenant-colonel du régiment, vétéran un peu bourru, ne voulut pas céder à ce qu'il appeloit l'humeur fantasque du capitaine, car tel étoit alors le grade de Middlemas.

— Il ne connoissoit aucun officier, disoit-il, que par le nom qu'il portoit dans sa commission, et *capitaine Middlemas* étoit le nom qu'il donnoit à Richard en toute occasion.

Un soir fatal, le capitaine fut tellement piqué,

qu'il dit d'un ton impérieux qu'il devoit savoir mieux que personne quel étoit son nom.

— Ma foi, capitaine Middlemas, répliqua le lieutenant-colonel, vous connoissez le proverbe qui dit que c'est un enfant savant que celui qui connoît son père; ainsi donc, comment un homme peut-il être si sûr de son propre nom?

C'étoit un trait décoché au hasard; mais il trouvoit le défaut de l'armure. En dépit de tout ce qu'on fit pour arranger l'affaire, Middlemas persista à appeler en duel le lieutenant-colonel, qu'on ne put déterminer à une excuse.

— Si le capitaine Middlemas, dit-il, pense que le chapeau lui va bien, il est bien le maître de le porter.

Il en résulta un rendez-vous dans lequel, après que les deux parties eurent échangé leur feu sans se blesser, les seconds essayèrent d'amener une réconciliation. Middlemas s'y refusa, et au second feu il eut le malheur de tuer son officier supérieur. Cet événement le força à fuir des établissemens anglois; car, étant universellement blâmé d'avoir poussé les choses à cette extrémité, on ne pouvoit guère douter que le délinquant ne fût jugé avec toute la sévérité de la

discipline militaire. Middlemas disparut donc du fort Saint-George; et malgré le bruit que cette affaire avoit fait dans le moment, on cessa bientôt d'en parler. On crut, en général, qu'il étoit allé chercher à la cour de quelque prince du pays cette fortune à laquelle il ne pouvoit plus aspirer dans les établissemens britanniques.

CHAPITRE XXV.

Trois ans se passèrent après la fatale rencontre mentionnée dans le dernier chapitre ; et le docteur Hartley, étant de retour de la mission dont il avoit été chargé, et qui n'étoit que temporaire, reçut des encouragemens qui le décidèrent à s'établir à Madras en qualité de médecin. Après avoir pris ce parti, il eut bientôt lieu de penser qu'il étoit entré dans une carrière qui pouvoit le conduire à la fortune et assurer sa réputation. Sa pratique n'étoit pas resserrée dans le cercle de ses concitoyens; ses avis étoient également recherchés par les naturels du pays, qui, quels que puissent être, sous d'autres rapports, leurs préjugés contre les Européens, estiment universellement leurs talens supérieurs dans l'art de guérir. Cette branche lucrative

d'occupations obligea Hartley à apprendre les langues orientales, afin de pouvoir communiquer avec ses malades sans avoir besoin d'un interprète. Il ne manqua pas d'occasions pour employer les nouvelles connoissances qu'il acquît ainsi ; car, comme il avoit coutume de le dire en plaisantant, en reconnoissance des émolumens considérables qu'il recevoit de l'opulent Indou et du riche musulman, il donnoit des avis gratuits aux pauvres de toutes les nations qui désiroient le consulter.

Il arriva qu'un soir il reçut un message du secrétaire du gouvernement, qui l'invitoit à aller voir sur-le-champ un malade de quelque importance. Ce n'est pourtant, après tout, qu'un fakir, disoit la lettre. Vous le trouverez au tombeau du saint docteur mahométan Cara-Razi, à environ un coss du fort. Vous le demanderez sous le nom de Barak-el-Hadgi. Il n'y a pas d'honoraires à attendre d'un tel malade, mais nous connoissons tout votre désintéressement ; et d'ailleurs c'est le gouvernement qui se chargera de vos honoraires en cette occasion.

— C'est la dernière chose à laquelle il faut penser, dit Hartley, et montant dans son palan-

quin, il se rendit à l'instant même à l'endroit qui lui avoit été indiqué.

Le tombeau de l'Owliat, ou du saint mahométan Cara-Razi, étoit l'objet d'une vénération respectueuse pour tout bon musulman. Il étoit situé au centre d'un bosquet de mangos et de tamariniers, construit en pierre rouge, surmonté de trois dômes, avec trois minarets. Il y avoit en face, suivant l'usage, une cour autour de laquelle étoient des cellules construites pour le logement des fakirs qui venoient visiter ce tombeau par des motifs de dévotion, et qui y restoient plus ou moins long-temps, comme ils le jugeoient convenable, y vivant des aumônes que les fidèles ne manquoient jamais de leur donner en échange de leurs prières. Ces fakirs s'occupoient nuit et jour à lire des versets du Coran, devant la tombe qui étoit construite en marbre blanc, et sur laquelle on avoit gravé des sentences tirées du livre du Prophète, ainsi que les divers titres donnés par le Coran à l'Être Suprême. Un tombeau semblable, et il en existe un grand nombre, est toujours, avec tout ce qui en dépend, respecté pendant la guerre et les révolutions, autant par les Indous et les Feringis, c'est-à-dire les Francs ou Européens,

que par les mahométans eux-mêmes. Ce respect s'étend jusque sur les personnes qui sont attachées au monument. Les fakirs, en retour, servent d'espions à tous les partis, et sont souvent chargés de missions secrètes et importantes.

Se conformant à la coutume musulmane, notre ami Hartley laissa ses souliers à la porte de l'enceinte sacrée, et évitant d'offenser personne en s'approchant de la tombe, il s'avança vers le principal Mullah ou prêtre, qu'on distinguoit à la longueur de sa barbe et à la grosseur des grains du chapelet avec lequel les musulmans, comme les catholiques, comptent leurs prières. Un tel personnage, vénérable par son âge, par la sainteté de son caractère et par son mépris réel ou supposé pour les biens et les jouissances du monde, est regardé comme le chef d'un établissement de ce genre.

D'après le grade qu'il occupe, le Mullah peut avoir avec des étrangers plus de communications que ses plus jeunes confrères. Ceux-ci, en cette occasion, restèrent les yeux fixés sur le Coran, et continuèrent à murmurer leurs prières sans regarder l'Européen, et sans faire attention à ce

qu'il disoit, tandis qu'il demandoit à leur supérieur où il trouveroit Barak et Hadgi.

Le Mullah étoit assis par terre ; il ne se leva point, ne donna aucune marque d'égard à l'étranger, et continua à compter sans interruption les grains de son chapelet pendant qu'Hartley lui parloit. Quand celui-ci eut fait sa question, le vieillard leva les yeux sur lui, et le regardant avec un air de distraction, comme s'il eût cherché à se rappeler ce qu'il venoit de dire, il lui montra enfin du doigt une des cellules, et reprit ses exercices de dévotion avec l'air d'impatience d'un homme qui ne pouvoit souffrir que rien au monde détournât son attention de ses devoirs sacrés, ne fût-ce que pour un moment.

Hartley entra dans la cellule qui lui avoit été désignée, en adressant au malade le salut ordinaire *salam alaikum*. Il le trouva couché sur un petit tapis, dans le coin de sa cellule badigeonnée en blanc. C'étoit un homme d'environ quarante ans, portant la robe noire de son ordre, déchirée et rapiécée; il avoit sur la tête un grand bonnet en forme de cône, de feutre de Tartarie, et autour du cou le chapelet de grains noirs qui annonçoit sa profession. Ses yeux et

son attitude indiquoient des souffrances qu'il supportoit avec la patience d'un stoïcien.

— *Salam alaikum*, dit Hartley; vous souffrez, mon père? — Titre qu'il accordoit à la profession plutôt qu'à l'âge de l'individu auquel il s'adressoit.

— *Salam alaikum bema sebastem*, il est heureux pour nous de souffrir avec patience, répondit le fakir : le Livre dit que tel sera le salut adressé par les anges à ceux qui entrent dans le paradis.

La conversation étant entamée de cette manière, le médecin fit les questions nécessaires pour s'assurer de la situation du malade; et après lui avoir ordonné les remèdes qu'il crut convenables, il alloit se retirer, quand, à sa grande surprise, le fakir lui offrit une bague de quelque valeur.

— Les sages, dit Hartley en refusant d'accepter et en faisant en même temps un compliment convenable à la robe et au bonnet du fakir, les sages de tous les pays sont frères; ma main gauche ne reçoit pas de salaire de ma droite.

— Un féringi peut donc refuser de l'or! dit le fakir. Je croyois qu'ils le recevoient tous de toute main, qu'elle fût aussi pure que celle d'une

houri, ou aussi lépreuse que celle de Géhazi!
— Comme le chien affamé s'inquiète peu si la chair qu'il dévore est celle du chameau du prophète Saleth ou celle de l'âne de Dégial, dont la tête soit maudite!

— Le Livre dit, répondit Hartley, que c'est Allah qui ouvre et qui ferme le cœur. Le Franc et le Musulman ont été également jetés dans le moule de sa volonté.

— Mon frère a parlé avec sagesse, reprit le fakir. Heureuse la maladie, quand elle vous fait faire connoissance avec un sage médecin! Car que dit le poète? — Il est heureux de tomber à terre, si, pendant que vous y êtes étendu, vous trouvez un diamant.

Le médecin fit plusieurs visites à son malade, et continua même à le voir après que la santé d'El Hadgi fut entièrement rétablie. Il n'eut pas de peine à découvrir en lui un de ces agens secrets fréquemment employés par les souverains d'Asie. Son intelligence, ses connoissances, et surtout son caractère versatile, et libre de toute espèce de préjugés, ne lui laissèrent aucun doute que Barak ne possedât les qualités nécessaires pour conduire des négociations délicates; tandis que la gravité de ses habitudes et de sa

profession ne pouvoit empêcher ses traits d'exprimer une gaîté qui ne se trouve pas ordinairement dans les individus de cette classe.

Dans leurs entretiens particuliers, Barak El Hadgi parloit souvent du pouvoir et de la dignité du nabab de Mysore; et Hartley ne douta guère qu'il ne fût venu de la cour d'Hyder Alí, chargé de quelque mission secrète, peut-être pour établir une paix plus solide entre ce prince habile et prudent, et le gouvernement de la Compagnie des Indes orientales, que celle qui existoit alors, et qu'on ne regardoit guère, des deux côtés, que comme une trève aussi peu stable que peu sincère. Il lui rapporta plusieurs traits faisant honneur à ce prince, qui fut sans contredit un des souverains les plus sages que l'Indostan puisse citer avec orgueil, et qui, parmi de grands crimes, commis pour satisfaire son ambition, donna maintes preuves d'une générosité royale, et, ce qui étoit plus rare, d'une justice impartiale.

Peu de temps avant son départ de Madras, Barak El Hadgi alla voir le docteur, et prit avec lui du sorbet, qu'il préparoit lui-même, peut-être parce que quelques verres de rhum ou d'eau-de-vie, qui y étoient ordinairement ajoutés, lui

donnoient une saveur plus forte ; ce fut probablement par suite des rasades répétées qu'il puisa dans le vase contenant ce généreux fluide, que le fakir devint moins réservé que de coutume dans ses discours, et ne se contentant plus de louer son nabab avec l'éloquence la plus hyperbolique, commença à parler du crédit dont il jouissoit lui-même sur l'Invincible, le Bouclier de la Foi du Prophète.

— Frère de mon ame, lui dit-il, regarde si tu as besoin de quelque chose que le tout-puissant Hyder Ali Kan Bahauder puisse accorder ; et en ce cas, ne cherche pas la protection de ceux qui demeurent dans des palais et qui portent des joyaux à leurs turbans, mais plutôt la cellule de ton frère, dans la Grande Cité, c'est-à-dire, Seringapatam ; et le pauvre fakir, avec sa robe déchirée, te servira mieux près du nabab (car Hyder ne prenoit pas le titre de sultan), que ceux qui sont assis sur des siéges d'honneur dans le divan.

Ce fut en ces termes, et avec d'autres expressions amicales, qu'il invita Hartley à se rendre dans le Mysore, pour voir en face le grand prince dont le regard inspiroit la sagesse, et dont un geste conféroit l'opulence, de sorte que la folie

et la pauvreté ne pouvoient paroître devant lui. Il lui offrit en même temps de s'acquitter des soins que lui avoit prodigués le docteur, en lui faisant voir tout ce qui méritoit l'attention d'un sage dans le pays de Mysore.

Hartley n'eut aucune répugnance à lui promettre d'entreprendre le voyage qui lui étoit proposé, si la continuation d'une bonne intelligence entre les deux gouvernemens lui permettoit d'exécuter ce projet; et dans le fait, il regardoit la possibilité d'un tel événement comme un objet de grand intérêt. Les deux amis se séparèrent en se souhaitant mutuellement toutes sortes de prospérités, et, suivant l'usage de l'Orient, ils échangèrent des présens convenables à des sages à qui la science étoit censée plus précieuse que la richesse. Barak El Hadgi offrit à Hartley une petite quantité de baume de la Mecque, qu'on trouve très-difficilement sans qu'il soit falsifié, et il lui donna en même temps un passeport écrit dans un caractère particulier, en l'assurant qu'il seroit respecté par tout officier du nabab, si son ami se trouvoit disposé à faire un voyage dans le Mysore. — La tête de celui qui manqueroit de respect pour ce sauf-conduit, ajouta-t-il, ne seroit pas plus sûre que

celle du brin d'orge qui est dans la main du moissonneur.

Hartley répondit à ces civilités en lui offrant quelques médicamens peu connus dans l'Orient, et qu'il crut, en y joignant les instructions convenables, pouvoir confier sans danger aux mains d'un homme aussi intelligent que son ami musulman.

Ce fut plusieurs mois après le départ de Barak pour retourner dans l'intérieur de l'Inde, que le docteur Hartley fut surpris de faire une rencontre inattendue.

Les bâtimens d'Europe étoient arrivés tout récemment, et avoient amené leur cargaison ordinaire de jeunes gens brûlant du désir de devenir maîtres de navire, et de jeunes filles n'ayant aucune envie de se marier, mais qu'un pieux sentiment de devoir pour un frère, un oncle, ou quelque autre parent, conduisoit dans l'Inde pour y tenir sa maison, jusqu'à ce que, sans y songer, elles en eussent une elles-mêmes. Il arriva que le docteur Hartley fut invité à un grand déjeuné que donna, en cette occasion, un homme qui tenoit un rang élevé dans le gouvernement de l'Inde. La maison de son ami avoit été récemment enrichie de trois

nièces, que le vieillard, justement attaché à son paisible hookah[1], et, disoit-on, à une jolie fille de couleur, désiroit présenter au public, afin d'avoir une meilleure chance pour s'en débarasser le plus tôt possible. Hartley, qu'on regardoit comme un poisson qui valoit la peine qu'on amorçât l'hameçon pour le prendre, contemploit ce trio de graces avec fort peu d'intérêt, quand il entendit quelqu'un de la compagnie dire à demi-voix à son voisin :

— Anges et ministres du ciel! voici notre ancienne connoissance, la reine de Saba, qui nous retombe sur les bras comme une pacotille de marchandises invendables!

Hartley suivit des yeux la direction des regards des deux interlocuteurs, et aperçut une femme semblable à une Sémiramis, d'une taille et d'un embonpoint peu ordinaires, portant une espèce de robe de voyage, mais taillée, festonnée et galonnée de manière à ressembler à la tunique de dessus d'un chef des naturels du pays. Cette robe, en soie cramoisie, étoit brodée en fleurs d'or. La dame avoit de larges pantalons de soie

(1) Pipe d'une forme particulière, dont on se sert dans les Indes. — Tr.

bleu de ciel; un beau schall écarlate lui servoit de ceinture, et soutenoit un cric[1], dont la poignée étoit richement travaillée. Son cou et ses bras étoient surchargés de colliers et de bracelets, et son turban, formé d'un schall semblable à celui qui lui serroit la taille, étoit décoré d'une magnifique aigrette, de laquelle tomboient des deux côtés deux plumes d'autruche, l'une bleue et l'autre rouge. Son front, qui avoit le teint de l'Europe, et sur lequel reposoit cette tiare, étoit trop élevé pour être précisément beau, mais sembloit fait pour le commandement. Son nez aquilin conservoit sa forme, mais ses joues étoient un peu enfoncées, et son visage étoit si brillant, qu'il laissoit deviner que l'art l'avoit repeint depuis qu'elle avoit quitté son lit. Une esclave noire, richement vêtue, étoit derrière elle, tenant un chowry, ou queue de vache, à manche d'argent, dont elle se servoit pour écarter les mouches. D'après la manière dont lui adressoient la parole ceux qui lui parloient, cette dame paroissoit une femme trop importante pour qu'on pût la négliger ou lui manquer de respect, et pourtant personne ne

(1) Poignard des Malais. — Tr.

sembloit désirer d'avoir avec elle des relations plus particulières que ne paroissoit l'exiger la bienséance.

Elle n'étoit pourtant pas sans recevoir des attentions. Le capitaine d'un bâtiment de la Compagnie des Indes nouvellement arrivé, homme bien connu, lui faisoit une cour assidue; et deux ou trois individus que le docteur Hartley savoit être dans le commerce, lui prodiguoient des soins comme s'il se fût agi de la sûreté d'un navire richement chargé.

— Pour l'amour du ciel, qui est donc cette Zénobie? demanda Hartley à la personne dont l'observation faite à demi-voix avoit d'abord attiré son attention.

— Est-il possible que vous ne connoissiez pas la reine de Saba? lui répondit celui à qui il s'adressoit, et qui étoit d'un caractère communicatif; il faut donc que vous sachiez qu'elle est fille d'un émigré écossais, sergent dans le régiment de Lally, qui a vécu et qui est mort à Pondichéry. Elle est venue à bout d'épouser un officier, un partisan suisse ou français, je ne saurois dire lequel. Après la reddition de Pondichéry, ce héros et cette héroïne.... Mais à quoi diable pensez-vous? Si vous la regardez de cette

manière, vous occasionnerez une scène; car elle ne se gênera pas pour vous chercher querelle d'un bout de la table à l'autre.

Mais, sans écouter les remontrances de son ami, Hartley se leva brusquement de table, et s'avança, sans trop d'égard pour le décorum que prescrivent les règles de la société, vers le côté où la dame en question étoit assise.

— Le docteur a sûrement perdu l'esprit ce matin, dit son ami le major Mercer au vieux quartier-maître Calder.

Véritablement Hartley n'avoit peut-être pas tout-à-fait le libre usage de sa raison; car tout en écoutant les détails que lui donnoit le major Mercer, et en regardant la reine de Saba, ses yeux tombèrent sur une taille svelte et légère assise près d'elle, comme si elle eût voulu s'éclipser à l'abri de l'embonpoint et de l'ampleur de la robe dont nous avons fait la description; et, à son extrême surprise, il reconnut que cette taille appartenoit à l'amie, — à l'amie de sa première jeunesse, — à Menie Grey.

La voir dans l'Inde étoit une chose surprenante en elle-même; la voir placée en apparence sous une protection si étrange, augmenta encore beaucoup son étonnement. S'ouvrir un chemin

jusqu'à elle et lui adresser la parole, lui parut le moyen le plus simple et le plus naturel de satisfaire tous les sentimens que sa vue avoit excités en lui.

Son impétuosité se modéra pourtant, lorsqu'en approchant de miss Grey et de sa compagne, il vit que la première, quoiqu'elle le regardât, ne fit pas le moindre signe qui indiquât qu'elle le reconnoissoit, à moins qu'il ne dût interpréter ainsi le geste de placer un instant son index sur ses lèvres, geste qui, s'il n'étoit pas l'effet du hasard, pouvoit vouloir dire : Ne me parlez pas en ce moment. Hartley, adoptant cette interprétation, s'arrêta tout court, sentant fort bien qu'il devoit faire alors une singulière figure.

Il en fut encore mieux convaincu quand, d'une voix dont la force répondoit à son air impératif, mistress Montreville lui adressa la parole en anglois, mais avec un léger accent de patois suisse : — Vous vous êtes approché de nous bien vite pour ne nous rien dire, monsieur; êtes-vous bien sûr qu'on ne vous a pas volé votre langue en chemin?

— Je croyois, madame, balbutia Hartley,

avoir reconnu en cette dame une ancienne amie; mais il paroît que je me suis trompé.

— Ces bonnes gens me disent que vous êtes le docteur Hartley; mais ni mon amie ni moi nous ne connoissons le docteur Hartley.

— Je n'ai pas la présomption de prétendre à être connu de vous, madame; mais.....

Ici Menie répéta le signal, mais d'une telle manière, que, quoique ce ne fût que le geste d'un instant, il fut impossible à Hartley de se méprendre sur ce qu'il vouloit dire. Il changea donc la fin de sa phrase et ajouta : — Mais il ne me reste qu'à vous saluer et à vous demander pardon de ma méprise.

Il se retira, et se mêla dans la compagnie, ne pouvant se résoudre à quitter la chambre, et faisant à ceux qu'il regardoit comme les meilleurs débitans de nouvelles, des questions dans le genre de celle-ci : — Quelle est cette femme qui se donne de si grands airs, M. Butler?

— Oh! la reine de Saba, bien certainement.

— Et qui est cette jolie fille qui est assise près d'elle?

— Ou derrière elle plutôt, répondit Butler, aumônier d'un régiment; sur ma foi, je ne saurois vous le dire. — Jolie, dites-vous? — Il

dirigea vers elle sa lorgnette. — Oui, sur ma foi, elle est bien, — fort bien. — Morbleu! Quels regards animés elle lance de derrière cette vieille tour! C'est Teucer derrière le bouclier d'Ajax fils de Télamon.

— Mais qui est-elle? Pouvez-vous me le dire?

— Probablement quelque spéculation en peau blanche de la vieille Montreville; je suppose qu'elle l'a prise pour lui servir de souffre-douleur, ou pour en trafiquer avec quelqu'un de ses amis basanés. — Est-il possible que vous n'ayez jamais entendu parler de la mère Montreville?

— Vous savez que j'ai été si long-temps absent de Madras....

— Eh bien, cette dame est veuve d'un officier suisse au service de France. Après la reddition de Pondichéry, il s'enfonça dans le pays, et porta les armes pour son propre compte. Il s'empara d'un fort, et s'en maintint en possession sous prétexte de le garder pour quelque rajah; je ne saurois dire lequel; il rassembla autour de lui une bande de vagabonds déterminés, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se rendit maître d'un territoire considérable, et finit par se déclarer indépendant. Mais Hyder

Naig n'entendoit pas ce commerce interlope; il arriva avec une armée, assiégea le fort et le prit, quoique certaines gens prétendent qu'il en fut mis en possession par la trahison de cette femme. Quoi qu'il en soit, le pauvre Suisse fut trouvé mort sur les remparts. Ce qui est certain, c'est que sa veuve reçut des sommes d'argent très-considérables, sous prétexte de licencier ses troupes, de rendre ses forts sur les montagnes, et Dieu sait pour quels autres motifs. Il lui fut même permis de conserver une ombre de souveraineté; et comme elle avoit coutume de parler d'Hyder comme du Salomon de l'Orient, elle devint généralement connue sous le titre de reine de Saba. Elle quitte sa cour quand bon lui semble; et ce n'est pas là première fois qu'elle vient au fort Saint-George. En un mot, elle fait à peu près tout ce qu'elle veut. Les autorités ici lui témoignent des égards, quoiqu'on la regarde à peu près sous le même jour qu'un espion. Quant à Hyder, on suppose qu'il s'est assuré de sa fidélité en lui empruntant la majeure partie de ses trésors, ce qui l'empêche d'oser rompre avec lui, — indépendamment d'autres causes qu'on y assigne, et qui reposent sur des bruits d'une autre sorte.

— C'est une singulière histoire, dit Hartley à son compagnon, tandis que son cœur cherchoit à s'expliquer comment il pouvoit se faire que la douce et simple Menie se trouvât à la suite d'une femme comme cette aventurière.

— Mais Butler ne vous en a pas dit le meilleur, dit le major Mercer, qui arriva dans ce moment pour achever l'histoire qu'il avoit commencée. Votre ancienne connoissance, M. Tresham, M. Middlemas, ou quelque autre nom qu'il lui plaise de se donner, a eu l'honneur de laisser croire qu'il a été fort avant dans les bonnes grâces de cette Boadicée. Il a certainement commandé quelques troupes qu'elle conserve encore sur pied, et il a combattu à leur tête au service du nabab, qui a eu l'astuce de l'employer à tout ce qui pouvoit le rendre odieux à ses concitoyens. Il fut chargé de la garde des prisonniers anglois; et, à en juger par ce que j'éprouvai moi-même, le diable auroit pu prendre de lui des leçons de sévérité.

— Et étoit-il attaché à cette femme? avoit-il des liaisons avec elle?

— C'est du moins ce que mistress Renommée nous disoit dans notre cachot. Le pauvre Jack

Ward reçut une bastonnade pour avoir célébré leur mérite en parodiant une chanson bien connue :

Couple si bien assorti
Ne put jamais vivre ensemble...

Hartley ne put en écouter davantage. Le destin de Menie Grey, se rattachant à un tel homme et à une telle femme, s'offrit à son imagination sous les couleurs les plus horribles, et il s'efforçoit de se faire jour à travers la foule pour gagner quelque endroit où il pût mettre de l'ordre dans ses idées, et réfléchir à ce qu'il seroit possible de faire pour la protéger, quand un domestique nègre, lui touchant le bras, lui glissa une carte dans la main. Il y lut ces mots : » Miss Grey, chez mistress Montreville, maison de Ram Sing Cottah, dans la Ville-Noire. » De l'autre côté étoit écrit au crayon : » Huit heures du matin. »

Cet avis, qui lui étoit donné du lieu où demeuroit Menie, sembloit naturellement sous-entendre la permission et même l'invitation de se rendre chez elle à l'heure indiquée. Le cœur d'Adam Hartley battit à l'idée de la revoir, et encore plus vivement à celle de pouvoir lui être

utile. — Du moins, pensa-t-il, si elle est entourée de quelques dangers, comme il y a tout lieu de le craindre, elle ne manquera ni de conseils ni de protection, si elle en a besoin. Cependant il sentit en même temps la nécessité de mieux connoître les circonstances dans lesquelles elle se trouvoit, et les personnes avec qui elle sembloit liée. Butler et Mercer avoient parlé d'elle en termes fort peu honorables; mais Butler étoit un jeune fat, et Mercer un vieux bavard. Tandis qu'il réfléchissoit au degré de confiance qu'il devoit accorder à leur témoignage, il fit la rencontre imprévue d'un homme de sa profession, d'un chirurgien attaché aux armées, qui avoit eu le malheur de passer quelque temps dans les prisons d'Hyder, jusqu'à ce que la dernière paix lui eût rendu la liberté. M. Esdale, — tel étoit son nom, — passoit généralement pour un homme faisant son chemin dans le monde, et il étoit calme, ferme et réfléchi dans ses opinions. Il ne fut pas difficile à Hartley de faire tomber la conversation sur la reine de Saba, et il lui demanda si Sa Majesté n'étoit pas un peu aventurière.

— Sur ma parole, je ne sais trop qu'en dire, répondit Esdale en souriant. Tous, tant que nous sommes, nous cherchons un peu les aventures

dans l'Inde, et je ne vois pas que la Begum[1] Montreville les cherche plus que les autres.

— Mais ce costume et ces manières d'amazone, dit Hartley, sentent un peu la *picaresca*[2].

— Vous ne devez pas vous attendre à voir à une femme qui a commandé des soldats, et qui peut se montrer encore à leur tête, l'air et la mise d'une personne ordinaire; mais je vous assure que, même à l'âge où elle est parvenue, si elle vouloit se marier, elle pourroit aisément trouver un parti respectable.

— Mais j'ai entendu dire qu'elle a livré le fort de son mari à Hyder.

— Sans doute; c'est un échantillon du commérage de Madras. Le fait est qu'elle a défendu la place long-temps après la mort de son mari, et qu'elle l'a ensuite rendue par capitulation. Sans cela, Hyder, qui se pique d'observer les règles de la justice, ne l'auroit pas admise à une telle intimité.

— Oui, et l'on m'a dit que cette intimité étoit fort étroite.

(1) Titre répondant à celui de princesse. — Ed.

(2) Ou *picara*. Mot espagnol signifiant friponne, intrigante. — Ed.

— Autre calomnie, si vous prenez cela dans un mauvais sens. Hyder est trop zélé mahométan pour avoir une maîtresse chrétienne. Et d'ailleurs, pour jouir de l'espèce de rang accordé à une femme dans sa situation, il faut qu'elle s'abstienne, du moins en apparence, de tout ce qui pourroit avoir l'air de la galanterie. C'est ainsi que l'on disoit que la pauvre femme avoit des relations intimes avec le pauvre Middlemas, du régiment.

— Etoit-ce encore un faux bruit? demanda Hartley avec une inquiétude qui lui permettoit à peine de respirer.

— Sur mon âme, je le pense, répondit M. Esdale : ils étoient tous deux Européens, dans une cour de l'Inde, et, par conséquent ils devinrent amis intimes, sans avoir jamais été rien de plus l'un pour l'autre, à ce que je crois. Mais à propos, quoiqu'il y ait eu, je crois, une querelle entre vous et ce pauvre diable de Middlemas, je suis sûr que vous apprendrez avec plaisir qu'il paroît possible que son affaire s'arrange.

— Vraiment! — Ce fut le seul mot que les lèvres de Hartley purent prononcer.

— Oui vraiment. Le duel est maintenent une vieille histoire, et l'on doit convenir que le pau-

vie Middlemas, quoiqu'il ait poussé les choses trop loin, avoit été provoqué.

— Mais sa désertion, — son acceptation d'un commandement sous Hyder, — la manière dont il a traité nos prisonniers : — comment peut-on passer sur tout cela, Esdale?

— Hé bien! il est possible... — Je vous parle en confidence, Hartley, et comme à un homme prudent. — Il est possible qu'il nous rende plus de services dans la capitale d'Hyder, ou dans le camp de Tippoo, qu'il n'auroit pu le faire s'il étoit resté avec son régiment. Quant à la manière dont il a traité nos prisonniers, bien sûrement je ne puis rien dire à ce sujet qui ne soit à son éloge. Il a été obligé de se charger de leur garde, parce que ceux qui servent Hyder-Naig doivent obéir ou mourir. Mais il m'a dit lui-même, et je le crois, que sa principale raison pour accepter cet emploi avoit été que, tout en nous maltraitant de paroles devant ces coquins à face basanée, il pouvoit en secret nous rendre service. Il y avoit parmi nous quelques fous qui, n'étant pas en état de le comprendre, dirigeoient contre lui leurs quolibets et leurs satires; et il étoit obligé de les punir pour n'encourir aucun soup-

con. — Oui, oui, moi et beaucoup d'autres, nous pouvons prouver qu'il étoit disposé à nous bien traiter, si on vouloit le lui permettre; et j'espère lui en faire avant peu mes remercîmens à Madras. — Tout ceci en confidence. — Au revoir.

Ne sachant que penser des renseignemens contradictoires qui lui avoient été donnés, Hartley alla questionner ensuite le vieux Capstern, ce capitaine d'un bâtiment de la Compagnie, qu'il avoit vu si assidu près de la Begum Montreville. Lui ayant demandé quelles étoient les femmes qui avoient fait la traversée sur son bord, il entendit une assez longue kyrielle de noms parmi lesquels ne se trouvoit pas celui auquel il prenoit tant d'intérêt. Hartley multiplia ses questions, et Capstern se souvint que Menie Grey, jeune Écossaise, étoit sur son bâtiment, sous la protection de mistress Duffer, femme du maître. — Jolie fille, dit Capstern, se conduisant bien, et qui savoit tenir à une distance convenable les sous-officiers et les cochons de Guinée. Elle venoit, à ce qu'il croyoit, pour être une sorte de demoiselle de compagnie, ou de première domestique dans la famille de madame Montreville, et elle pourra y faire ses orges,

ajouta-t-il, si elle peut découvrir de quel pied se mouche la vieille dame.

Hartley ne put tirer rien de plus du capitaine, et il fut obligé de rester dans un état d'incertitude jusqu'au lendemain, espérant qu'il pourroit obtenir alors une explication de Menie Grey elle-même.

CHAPITRE XXVI.

L'HEURE précise qui lui avoit été indiquée trouva Hartley à la porte du riche marchand indien, qui, ayant quelques motifs pour vouloir obliger la Begum Montreville, lui avoit abandonné, pour elle et pour sa suite nombreuse, presque la totalité de sa grande et somptueuse maison dans la Ville-Noire, comme on appelle le quartier de Madras habité par les naturels du pays.

Dès que le docteur arriva, un domestique le fit entrer dans un appartement où il espéra que Menie ne tarderoit pas à venir le joindre. Cette pièce donnoit d'un côté sur un petit jardin ou parterre, rempli de fleurs ornées des couleurs les plus brillantes des climats orientaux. Au milieu, les eaux d'une fontaine s'élevoient en jet

étincelant, et retomboient ensuite dans un bassin de marbre.

Mille souvenirs confus se passèrent en même temps dans l'esprit de Hartley, dont les anciens sentimens pour la compagne de sa jeunesse, assoupis peut-être par suite de l'éloignement et des incidens variés d'une vie si active, s'étoient réveillés dans toute leur force quand il se trouva près d'elle, et dans des circonstances qui l'intéressoient d'autant plus qu'elles étoient inattendues et mystérieuses. Il entendit marcher; une porte s'ouvrit, une femme parut, mais c'étoit madame Montreville.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda cette dame; c'est-à-dire, si vous avez trouvé ce matin votre langue que vous aviez perdue hier.

— Je me proposois de rendre visite à la jeune personne que j'ai vue hier matin dans la compagnie de Votre Excellence, répondit Hartley en affectant un air de respect. J'ai eu l'honneur de lui être connu long-temps en Europe, et je désire lui offrir mes services dans l'Inde.

— Bien obligée, bien obligée; mais miss Grey est sortie, et ne doit revenir que dans un jour ou deux. Vous pouvez me laisser vos ordres pour elle.

— Pardon, madame, mais j'ai tout lieu de croire que vous vous méprenez, car la voici elle-même.

— Comment donc, ma chère! dit mistress Montreville à Menie, sans être décontenancée en la voyant entrer, est-ce que vous n'êtes point partie pour deux ou trois jours, comme je le dis à monsieur? Mais c'est égal, c'est la même chose; vous direz: Comment vous portez-vous? et puis adieu à monsieur, qui est assez poli pour venir s'informer de notre santé; et, comme il voit que nous nous portons bien toutes deux, il s'en retournera chez lui.

— Je crois, madame, dit miss Grey en faisant un effort évident, qu'il faut que j'aie avec monsieur un entretien particulier de quelques instans.

— Ce qui veut dire: Allez-vous-en; mais c'est ce que je n'entends pas; je n'aime point les conversations particulières entre un jeune homme et une jeune et jolie fille; cela ne peut avoir lieu dans ma maison.

— Mais cela peut avoir lieu dehors, madame, répondit miss Grey, non d'un ton de dépit et d'humeur, mais avec la plus grande simplicité. — M. Hartley, voulez-vous venir dans ce jardin?

— Et vous, madame, vous pouvez nous voir de cette fenêtre, s'il est d'usage dans ce pays qu'on soit surveillé de si près.

A ces mots, elle passa par une porte en treillage donnant dans le jardin, avec un air si simple qu'elle sembloit vouloir se conformer aux idées du décorum de son chaperon, quoiqu'elles lui parussent étranges. Malgré son assurance naturelle, la reine de Saba fut déconcertée par l'air calme de miss Grey, et elle quitta l'appartement avec un mécontentement évident. Menie y rentra alors par la même porte, et dit, du même ton qu'auparavant, mais avec moins de nonchalance :

— Bien sûrement, je ne voudrois pas enfreindre volontairement les usages d'un pays étranger, mais je ne puis me refuser le plaisir de converser avec un si ancien ami... — Si toutefois, ajouta-t-elle en s'arrêtant pour regarder Hartley, qui paroissoit embarrassé, c'en est un aussi grand pour vous que pour moi.

— C'eût été, répondit Hartley sachant à peine ce qu'il disoit, ce doit être un plaisir en toute circonstance ; mais cette rencontre extraordinaire... et votre père...

Menie Grey porta son mouchoir à ses yeux :

— Il n'existe plus, M. Hartley. Quand il se trouva sans aide, sa tâche pénible devint trop forte pour lui...; il gagna un rhume qui devint opiniâtre; car vous savez que ses propres maux étoient toujours ce qui l'occupoit le moins; et enfin cette maladie prit un caractère dangereux, qui finit par être mortel... Je vous afflige, M. Hartley, mais vous avez raison d'être affligé : mon père vous aimoit tendrement.

— Ah! miss Grey, dit Hartley, ce n'étoit pas ainsi que mon digne ami auroit dû terminer une vie utile et vertueuse. Hélas! pourquoi cette question m'échappe-t-elle involontairement? Pourquoi n'avez-vous pu céder à ses désirs? Pourquoi...

— Ne le demandez pas, dit-elle en prévenant la question qui étoit sur les lèvres d'Hartley, nous ne sommes pas maîtres de notre destinée. Il est pénible de parler d'un tel sujet; mais une fois pour toutes, et afin de ne plus y revenir, permettez-moi de vous dire que j'aurois mal agi à l'égard de M. Hartley, si, même pour assurer son assistance à mon père, j'eusse consenti à lui donner ma main, quand mon cœur capricieux ne pouvoit être à lui.

— Mais pourquoi vous vois-je ici, Menie?....

Pardon, miss Grey; mon cœur me rappelle des scènes oubliées depuis long-temps. Mais pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi êtes-vous avec cette femme?

— Il est bien vrai qu'elle n'est pas tout ce que je l'avois crue; mais après la démarche que j'ai faite, je ne dois pas me laisser prévenir défavorablement par des manières étrangères. D'ailleurs elle est attentive et généreuse à sa manière, et bientôt — après un instant de silence, elle ajouta: — Bientôt je serai sous une meilleure protection.

— Celle de Richard Middlemas? dit Hartley, en bégayant.

— Je ne devrois peut-être pas répondre à cette question; mais je ne sais rien déguiser, et ceux qui ont ma confiance l'ont toute entière. Vous avez deviné juste, M. Hartley, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup, je suis venue ici pour unir mon sort à celui de votre ancien compagnon.

— Voilà donc mes craintes réalisées! s'écria Hartley.

— Et pourquoi M. Hartley conçoit-il des craintes? j'avois coutume de vous croire trop généreux... Sûrement la querelle qui a eu lieu il y a long-temps ne doit pas entretenir à jamais en vous le soupçon et le ressentiment.

— Du moins si le ressentiment vivoit encore dans mon cœur, miss Grey seroit la dernière à qui je voudrois le faire apercevoir; mais si je suis inquiet, c'est pour vous, pour vous seule. Cet individu, cet homme à qui vous avez dessein de confier le soin de votre bonheur, savez-vous où il est, au service de qui il se trouve?

— Je sais l'un et l'autre, et peut-être mieux que M. Hartley ne peut le savoir. M. Middlemas a commis de grandes erreurs et en a été sévèrement puni. Mais ce n'étoit pas pendant qu'il étoit en exil et dans le chagrin que celle qui lui avoit engagé sa foi lui auroit tourné le dos, comme les flatteurs du monde. D'ailleurs, vous n'avez sans doute pas entendu parler de l'espoir qu'il a d'être rendu à sa patrie et de recouvrer son rang.

— Pardonnez-moi, répondit Hartley, mis hors de ses gardes; mais je ne vois pas comment il peut le mériter, si ce n'est en trahissant son nouveau maître, et en se rendant ainsi encore plus indigne de confiance qu'il ne me le paroît en ce moment.

— Il est heureux qu'il ne vous écoute pas, répondit Menie Grey, ne pouvant sans un dépit bien naturel entendre parler ainsi de son amant;

mais, adoucissant aussitôt le son de sa voix, elle ajouta : — Je ne dois pas vous aigrir quand je voudrois vous apaiser, M. Hartley, je vous garantis, sur ma parole, que vous êtes injuste envers Richard.

Elle prononça ces mots avec un calme touchant, écartant toute apparence de ce mécontentement qu'elle avoit évidemment ressenti en entendant parler en termes offensans de celui qu'elle aimoit.

Hartley fit un effort sur lui-même pour répondre sur le même ton.

— Miss Grey, dit-il, vos actions seront toujours celles d'un ange, vos actions comme vos motifs; mais permettez que je vous en supplie, considérez cette affaire très-importante avec les yeux de la sagesse humaine et de la prudence du monde. Avez-vous bien pesé les risques qui peuvent résulter de la démarche que vous faites en faveur d'un homme qui..... non, je ne veux plus vous offenser, qui pourra, j'espère, mériter vos bonnes graces?

— Quand j'ai désiré vous voir tête à tête, M. Hartley, et que j'ai voulu éviter une conversation en public, où nous nous serions entretenus moins librement, c'étoit dans le dessein de

ne vous rien cacher. Je pensois bien que d'anciens souvenirs vous causeroient peut-être quelque peine, mais je me suis flattée qu'elle ne seroit que momentanée ; et comme je désire conserver votre amitié, il est à propos que je vous prouve que je la mérite encore. Je dois d'abord vous dire en quelle situation je me trouvai après la mort de mon père. Vous savez que nous avions toujours passé pour pauvres dans l'opinion du monde ; mais dans le sens véritable ; je n'appris ce que c'est que la pauvreté réelle que lorsque je me trouvai sans autre appui qu'une parente éloignée de mon père, qui se fit de notre parenté un motif pour me charger de tous les travaux les plus vils de sa maison, sans paroître croire qu'elle me donnât droit à son affection, à sa bonté, à autre chose en un mot que le soulagement de mes besoins les plus pressans. Ce fut dans ces circonstances que je reçus de M. Middlemas une lettre où il m'apprenoit son fatal duel, et les suites qu'il avoit eues. Il n'avoit pas osé m'écrire pour m'inviter à venir partager sa misère ; mais quand il eut obtenu une place lucrative, sous la protection d'un prince puissant dont la sagesse sait apprécier et protéger les Européens qui sont à son

service, quand il eut la perspective de rendre à notre gouvernement des services essentiels par son crédit près d'Hyder-Ali, et qu'il put nourrir l'espoir éventuel d'obtenir la permission de retourner à Madras, et de subir son procès pour la mort de son officier commandant, alors il me pressa de venir dans l'Inde partager sa fortune renaissante, en exécutant l'engagement que nous avions contracté depuis long-temps. Une somme d'argent considérable accompagnoit cette lettre, qui m'indiquoit mistress Duffer comme une femme respectable qui me prendroit sous sa protection pendant la traversée; mistress Montreville, dame d'un haut rang, ayant de grandes possessions et beaucoup de crédit dans le Mysore, me recevroit au fort Saint-George à mon arrivée, et me conduiroit en sûreté dans les domaines d'Hyder. Il me fut en outre recommandé, attendu la situation particulière de M. Middlemas, de ne parler aucunement de lui dans toute cette affaire, et de donner, pour cause ostensible de mon voyage, une place qui m'étoit offerte dans la maison de cette dame. Que devois-je faire? Je n'avois plus de devoirs à rendre à mon pauvre père; et mes autres parens considéroient cette proposition

comme trop avantageuse pour être refusée. Le nom de mistress Duffer et l'argent qui m'avoit été envoyé furent regardés comme devant faire disparoître tout scrupule; et la parente sous la protection immédiate de laquelle je me trouvois me pressa si vivement d'accepter l'offre qui m'étoit faite, qu'elle alla jusqu'à me déclarer que si j'étois assez folle pour la refuser, elle ne m'encourageroit pas à m'en rapporter à mes propres lumières en continuant à me fournir abri et nourriture, car c'étoit à peu près tout ce que j'en recevois.

— Ame vile et sordide! s'écria Hartley; combien peu elle méritoit d'être chargée d'un tel dépôt!

— Permettez que je vous dise un mot avec franchise, M. Hartley, et alors vous blâmerez peut-être moins mes parens. Tous leurs conseils, et même toutes leurs menaces, n'auroient pu me décider à faire une démarche qui, du moins en apparence, avoit peine à obtenir l'approbation de mon jugement. Mais j'avois aimé Middlemas, — je l'aime encore, — à quoi bon le nierois-je? — et je n'ai pas hésité à me fier à lui. Sans cette voix intérieure qui me rappeloit mes engagemens, j'aurois maintenu avec plus

de persévérance la fierté de mon sexe ; et, comme vous me l'auriez peut-être conseillé, j'aurois du moins attendu que mon amant vînt lui-même en Angleterre ; j'aurois pu avoir la vanité de penser, ajouta-t-elle en souriant à demi, que si je valois la peine qu'on m'épousât, je valois celle qu'on vînt me chercher.

— Mais à présent, — même à présent, répondit Hartley, soyez juste envers vous-même, comme vous êtes généreuse à l'égard de votre amant. — Ne me regardez point avec colère, mais écoutez-moi. — Je doute qu'il soit convenable que vous restiez sous la protection de cette femme qui semble avoir renoncé à son sexe, et qu'on ne peut plus appeler Européenne. Je ne manque pas de crédit auprès des dames du plus haut rang dans cette ville : — ce pays est celui de l'hospitalité, de la générosité ; — il n'y en a pas une seule qui, dès qu'elle saura votre histoire et ce que vous êtes, ne se fasse un plaisir de vous avoir dans sa société et sous sa protection jusqu'à ce que votre amant puisse, en face du monde, réclamer ses droits à votre main. — Je ne serai une cause ni de soupçons pour lui, ni d'inconvéniens pour vous, Menie. Consentez seulement à l'arrangement que je vous

propose; et dès l'instant que je vous verrai sous la protection d'une dame respectée et respectable, je quitterai Madras pour n'y revenir que lorsque votre destin sera définitivement fixé de manière ou d'autre.

— Non, Hartley; ah ! sans doute ce ne peut être que la pure amitié qui me donne cet avis; mais je me reprocherois comme une bassesse de chercher mon avantage aux dépens du vôtre. D'ailleurs j'aurois l'air de vouloir attendre les événemens, afin de partager le sort du pauvre Middlemas, s'il étoit prospère, et de renoncer à lui, s'il étoit malheureux. Dites-moi seulement si vous pouvez attester, d'après votre connoissance personnelle et positive, que vous regardez cette femme comme incapable et indigne de servir de protectrice à une jeune fille comme moi.

— Je ne puis rien dire d'après ma connoissance personnelle; et je dois même avouer que les renseignemens que j'ai obtenus sur mistress Montreville ne sont point parfaitement d'accord; mais assurément le seul soupçon...

— Le seul soupçon, M. Hartley, ne peut avoir aucun poids sur moi, attendu que je puis y opposer le témoignage de l'homme dont je suis

disposée à partager la fortune. Vous convenez que la question laisse du doute, pourquoi donc l'assertion de celui dont j'ai une si haute opinion ne me décideroit-elle pas dans une affaire douteuse? Que seroit-il, si cette madame Montreville n'étoit pas telle qu'il me l'a représentée?

— Oui, que seroit-il! pensa Hartley; mais ses lèvres ne prononcèrent pas ces mots. Il baissa les yeux, et tomba dans une profonde rêverie dont il ne sortit qu'en entendant la voix de miss Grey.

— Il est temps de vous rappeler, M. Hartley, qu'il faut que nous nous séparions. Que Dieu vous bénisse et vous protége!

— Et vous aussi, chère Menie, répondit Hartley en fléchissant un genou, et en portant à ses lèvres la main qu'elle lui offroit, que Dieu vous bénisse! — vous devez mériter sa bénédiction. Que Dieu vous protége! — vous devez avoir besoin de sa protection. — Si les événemens ne répondoient pas à votre attente, faites-le-moi savoir; et s'il est au pouvoir de l'homme de vous aider, Adam Hartley vous aidera.

Il lui remit une carte sur laquelle étoit son adresse, et se précipita hors de l'appartement. Il rencontra dans le vestibule la reine de Saba,

qui le salua d'un air hautain, en signe d'adieu; tandis qu'un naturel du pays, espèce de domestique de première classe, qui étoit avec elle, lui fit un salam humble et respectueux.

Hartley sortit de la Ville-Noire plus convaincu qu'auparavant que Menie Grey étoit exposée à être victime de quelque perfidie; — plus déterminé que jamais à faire tous ses efforts pour la sauver, et cependant fort embarassé en réfléchissant qu'il ne pouvoit savoir quels étoient précisément les dangers qu'il devoit craindre pour elle, et qu'il n'avoit à y opposer que de bien foibles moyens pour l'en défendre.

CHAPITRE XXVII.

Tandis que le docteur Hartley sortoit par une porte de l'appartement de la maison de Rain Sing Cottah, où cet entretien venoit d'avoir lieu, miss Grey se retiroit par une autre, pour regagner la chambre destinée à son usage particulier. Elle avoit aussi bien des motifs de réflexions et d'inquiétudes secrètes; car tout son amour pour Middlemas et toute la confiance qu'elle avoit en son honneur, ne pouvoient bannir entièrement les doutes qu'elle avoit conçus sur le caractère de la personne qu'il lui avoit choisie pour protectrice. Et pourtant elle ne pouvoit faire porter ses doutes sur rien de bien fixe et de bien déterminé, car ils ne prenoient guère leur source que dans une sorte de dégoût que

lui inspiroient les manières hardies de la Begum, ses idées et ses expressions.

Cependant mistress Montreville, suivie de son domestique indien, entra dans l'appartement que Menie Grey et Hartley venoient de quitter. D'après la conversation qui eut lieu entr'eux, il paroît qu'ils s'étoient placés dans quelque endroit caché d'où ils avoient entendu l'entretien du chapitre qui précède.

— Il est fort heureux, Sadoc, dit la dame, qu'il y ait en ce monde de grands fous.

— Et de grands misérables, répondit Sadoc en bon anglois, mais d'un air sombre.

— Cette jeune fille, continua la dame, est ce que vous appelez un ange dans le Frangistan.

— Oui, et j'ai vu dans l'Indoustan des êtres à qui on pourroit donner le nom de diables.

— Je suis sûre que ce.... comment l'appelez-vous? — ce Hartley, est un diable intrigant. Car que vient-il faire ici? elle ne veut pas de lui. Que lui importe ce qu'elle deviendra? Je voudrois que nous eussions repassé les Ghauts, mon cher Sadoc.

— Quant à moi, répondit l'Indien, je suis à demi déterminé à ne plus gravir ces montagnes. Ecoutez, Adela, je commence à me dégoûter du

projet que nous avons formé. La pureté, la confiance de cette créature, — nommez-la femme ou ange, comme il vous plaira, — fait paroître ma conduite sous un jour trop odieux, même à mes propres yeux. Je me sens hors d'état de vous suivre plus long-temps dans ces voies où vous marchez si audacieusement. Séparons-nous; — mais en amis.

— Amen, lâche! répondit la reine de Saba. Mais cette fille reste avec moi.

— Avec toi! répliqua le prétendu Indien; jamais. Non, Adela, elle est à l'ombre du pavillon britannique, et elle en éprouvera la protection (1).

— Oui-dà! s'écria l'amazone; et quelle protection vous accordera-t-il à vous-même? Que diriez-vous si je frappois des mains, que j'ordonnasse à une vingtaine de mes domestiques de couleur de vous garotter comme un mouton, et que je fisse avertir ensuite le gouverneur de la Résidence qu'un certain Richard Middlemas,

(1) De peur de nuire à l'effet du style passionné de ce dialogue, on a cru pouvoir traduire en langage naturel le *patois* de madame Montreville. — *Note de l'auteur.*

coupable d'insubordination, de meurtre et de désertion, et ayant porté les armes contre ses concitoyens au service de l'ennemi de son pays, est ici, dans la maison de Rami Sing Cottah, sous le déguisement d'un esclave de couleur?

Middlemas se couvrit le visage des deux mains, tandis que madame Montreville continuoit à l'accabler de reproches.

— Oui, dit-elle, esclave et fils d'esclave, puisque tu portes l'habit des gens de ma maison, il faut que tu m'obéisses aussi complètement que les autres, sans quoi, — les verges, les fers, renégat; — l'échafaud, le gibet, meurtrier. Oses-tu réfléchir à l'abîme de misère d'où je t'ai tiré pour te faire partager mes richesses et mon affection? Ne te souviens-tu pas que le portrait de cette fille pâle, froide et inanimée, t'étoit si indifférent, que tu en fis le sacrifice comme un tribut dû à la bienfaisance de celle qui te protégeoit, à la tendresse de celle qui daignoit s'abaisser jusqu'à t'aimer, tout indigne que tu en étois?

— Oui, femme barbare, répondit Middlemas. Mais est-ce moi qui ai encouragé la passion outrageante du jeune tyran pour ce portrait, ou

qui ai formé le plan abominable de lui livrer l'original ?

— Non; car pour cela il falloit de l'esprit et de la tête ; mais c'est toi, misérable à cœur de pierre, qui as exécuté le plan qu'un génie plus hardi avoit tracé. C'est toi qui as attiré cette jeune fille dans ce pays étranger, sous prétexte d'un amour que tu n'avois jamais ressenti, scélérat sans pitié.

— Silence, oiseau de ténèbres ! ne m'excite pas à une frénésie qui pourroit me faire oublier que tu es une femme !

— Une femme, lâche! Est-ce là ton prétexte pour m'épargner? Qu'es-tu donc, toi que les regards d'une femme, que les paroles d'une femme font trembler? Oui, je suis une femme, rénégat, mais une femme qui porte un poignard, et qui méprise également ta force et ton courage. Je suis une femme qui ai regardé plus d'hommes mourans que tu n'as tué de daims et d'antilopes. Tu veux trafiquer pour t'élever? Mais tu te jettes comme un enfant au milieu d'une mêlée, et tu n'y gagneras que d'être traversé et foulé aux pieds. Tu veux être doublement traître, sans doute; livrer ta fiancée au prince, afin d'obtenir le moyen de livrer le prince aux Anglois, et d'a-

cheter à ce prix ton pardon de tes concitoyens. Mais ce n'est pas moi que tu tromperas. Ce n'est pas moi dont tu feras l'instrument de ton ambition. Je ne t'accorderai pas l'aide de mes trésors et de mes soldats pour finir par me voir sacrifier à ce glaçon du Nord. Non, je te surveillerai, comme le diable surveille le sorcier. Laisse-moi apercevoir le moindre indice de trahison pendant que nous sommes ici, et je te dénonce aux Anglois. Ils pourroient pardonner au scélérat couronné par le succès, mais non au misérable qui ne peut que demander bassement la vie, au lieu de rendre d'utiles services. Que je te voie broncher quand nous serons au-delà de Ghauts, et le Nabab connoîtra tes intrigues avec le Nizam et les Marattes, et ton projet de livrer Bangalore aux Anglois, quand l'imprudence de Tippoo t'aura nommé Killedar. Va où tu voudras, tu m'y trouveras toujours ta maîtresse.

— Et une charmante maîtresse, quoique peu charitable, dit le prétendu Sadoc en changeant de ton tout à coup pour prendre une affectation de tendresse. Il est vrai que j'ai pitié de cette malheureuse fille, que je voudrois la sauver s'il étoit possible; mais il est souverainement injuste

de supposer que je voulusse, en quelques circonstances que ce soit, la préférer à ma Nourjehan ; ma lumière du monde, à ma Moutie-Mahul, ma perle du palais.

— Tout cela n'est que fausse monnoie et vains complimens ; reprit la Begum ; dites-moi brièvement, en deux mots, que vous laissez cette femme à ma disposition.

— Mais non pour être enterrée vivante sous votre siège, comme cette Circassienne dont vous étiez jalouse, dit Middlemas en frémissant.

— Non, fou que vous êtes, son sort n'aura rien de plus fâcheux que d'être la favorite d'un prince. — Fugitif et criminel comme tu l'es, as-tu un destin plus heureux à lui offrir ?

— Mais, répondit Middlemas, rougissant de son infâme conduite, même sous les couleurs factices dont ses joues étoient teintes ; je ne veux pas qu'on force son inclination.

— Elle aura tout le temps qu'accordent les règlemens du Zénana[1], répondit le tyran femelle. Une semaine est bien assez longue pour qu'elle

(1) Logement particulier destiné aux femmes. — Ed.

se décide à être volontairement la maîtresse d'un prince qui sera pour elle un amant généreux.

— Oui, dit Richard, et avant que cette semaine soit expirée... Il n'acheva pas sa phrase.

— Et qu'arrivera-t-il avant que la semaine soit expirée? demanda la Begum Montreville.

— N'importe. — Rien de bien important. — Je laisse le sort de cette femme à votre disposition.

— C'est bien. — Nous quittons cette ville ce soir, dès que la lune sera levée. Donnez les ordres nécessaires à ma suite.

— Entendre est obéir [1], répondit le prétendu esclave; et il sortit de l'appartement.

Les yeux de la Begum restèrent fixés sur la porte par laquelle il venoit de sortir. — Traître! double traître! dit-elle, je vois quels sont tes projets. Tu voudrois trahir Tippoo en politique et en amour; mais moi, tu ne le peux. — Holà! quelqu'un! — Qu'un messager de confiance se tienne prêt à partir avec des lettres que je vais préparer, et que son départ ne soit connu de personne! — Et maintenant ce pâle fantôme va

(1) Formule asiatique. — Ed.

connoître sa destinée, et apprendre ce que c'est que d'avoir été rivale d'Adela Montreville.

Tandis que la princesse amazone méditoit des plans de vengeance contre une rivale innocente et un amant coupable, celui-ci tramoit de son côté des complots aussi profonds pour arriver à son but. Ayant attendu jusqu'à ce que le court crépuscule dont on jouit dans l'Inde eût rendu son déguisement plus complet, il partit à la hâte pour la partie de Madras habitée par les Européens, ou, comme on l'appelle, le fort Saint-George.

— Je la sauverai encore, se dit-il à lui-même, avant que Tippoo puisse saisir sa proie; je ferai entendre à son oreille le bruit d'une tempête qui obligeroit le dieu de la guerre à s'arracher des bras de la déesse de la beauté. Ce tigre indien sera pris dans le piège avant qu'il ait pu dévorer l'appât qui l'y fera tomber.

Tout en se livrant à cet espoir, Middlemas arriva à la Résidence. Comme de raison, la sentinelle en faction l'arrêta, mais Richard connoissoit le mot d'ordre, et il entra sans difficulté. Il fit le tour du bâtiment dans lequel demeuroit le président du Conseil, homme habile et actif, mais peu scrupuleux, et qu'on prétendoit n'être

pas très-délicat sur le choix des moyens qui pouvoient le conduire à son but, soit qu'il s'agît de ses affaires personnelles, soit de celles de la Compagnie. Il frappa à une petite porte de derrière; un esclave noir la lui ouvrit, et fit monter Middlemas par un escalier dérobé, dépendance nécessaire de toute résidence d'un gouvernement. Cet escalier le conduisit au bureau du Bramin Paupiah, Dubash, ou intendant du grand homme, qui employoit principalement son entremise pour sa correspondance avec les cours du pays, et pour tramer certaines intrigues mystérieuses qu'il ne communiquoit pas à ses confrères du Conseil.

C'est peut-être une justice à rendre au coupable et malheureux Middlemas, que de supposer que si le ministère d'un officier anglois eût été employé, il auroit pu se décider à se confier à sa merci, à lui expliquer l'infâme marché qu'il avoit conclu avec Tippoo; et que, renonçant à ses projets d'ambition criminelle, il n'auroit plus songé qu'aux moyens de sauver Menie Grey avant qu'on l'eût transportée hors des limites jusqu'où pouvoit s'étendre la protection des lois angloises. Mais l'individu maigre et basané qui se trouvoit devant lui étoit Paupiah, connu comme le con-

seiller en chef de projets ténébreux, Machiavel oriental dont les rides prématurées avoient été tracées sur son front par une vie d'intrigues, dans lesquelles l'existence du pauvre, le bonheur du riche, la vertu des femmes et l'honneur des hommes avoient été sacrifiés sans scrupule pour obtenir quelque avantage politique et même privé. Il ne chercha pas à s'informer des moyens par lesquels le renégat anglois se flattoit d'acquérir sur Tippoo une influence qui le mettoit en état de trahir ce prince; tout ce qu'il désiroit, c'étoit d'être bien assuré que le fait étoit réel.

— Vous parlez au risque de votre tête si vous trompez Paupiah, ou que vous agissiez de manière à ce que Paupiah trompe son maître. Je sais, comme tout Madras, que le Nabab a nommé son jeune fils Tippoo vice-régent du territoire de Bangalore, récemment conquis par lui, et qu'Hyder a incorporé à ses domaines; mais que Tippoo donne le gouvernement de cette place importante à un apostat Feringi, c'est ce qui me semble plus douteux.

— Tippoo est jeune, répondit Middlemas, et les tentations qu'offrent les passions sont à la jeunesse ce que le nénufar en fleur sur la surface du lac est à l'enfance. On risque sa vie pour

obtenir ce qui est presque sans valeur quand on le possède. Tippoo a l'astuce et les talens militaires de son père, mais il n'en a pas la sagesse et la circonspection.

— Tu dis vrai ; mais quand tu seras gouverneur de Bangalore, as-tu des forces suffisantes pour t'y maintenir jusqu'à ce que tu sois secouru par les Marattes ou les Anglois?

— N'en doutez pas. — Les soldats de la Begum Moutie Mahul, que les Européens appellent Montreville, sont plus à moi qu'à elle. Je suis moi-même son Buckshie (général), et ses Sirdars sont à ma disposition. Avec ses troupes, je pourrois me maintenir deux mois dans Bangalore ; et l'armée angloise peut y arriver en moins d'une semaine. Que risquez-vous de faire avancer l'armée du général Smith plus près de la frontière?

— Nous risquons une paix convenue avec Hyder, et pour laquelle il nous a fait des propositions avantageuses. Cependant je ne dis pas que ton plan ne puisse être fort utile. Tu dis que les trésors de Tippoo sont dans le fort?

— Ses trésors et son Zénana. Il est même possible que je puisse me rendre maître de sa personne.

— Ce seroit une excellente chose, dit le ministre indou.

— Et vous consentez que le partage des trésors de Tippoo se fasse jusqu'à la dernière roupie, ainsi qu'il est expliqué dans ce papier?

— La part du maître de Paupiah est trop foible; et le nom de Paupiah y a été oublié.

— La part de la Begum peut se partager entre Paupiah et son maître, répondit Middlemas.

— Mais la Begum s'attendra à avoir sa part, dit Paupiah.

— Laissez-moi le soin d'arranger cela, répondit Middlemas. Avant que le coup soit frappé, elle ignorera nos conventions particulières; et l'affaire une fois faite, son mécontentement sera sans importance. — Et maintenant rappelez-vous mes conditions; — mon grade me sera rendu; — un plein pardon me sera accordé.

— Oui, répondit Paupiah avec circonspection, si vous réussissez; mais si vous veniez à me trahir, le poignard d'un Lootie sauroit vous trouver, fussiez-vous caché sous les vêtemens du Nabab. En attendant, prenez cette lettre, et quand vous serez en possession de Bangalore, envoyez-là au général Smith, dont la division aura ordre d'approcher de la frontière du My-

sore, autant qu'elle le pourra sans causer de soupçons.

Ainsi se sépara ce digne couple; Paupiah pour aller rendre compte à son maître des progrès de ce complot ténébreux; Middlemas pour aller rejoindre la Begum et partir avec elle pour le Mysore.

L'or et les diamans de Tippoo, l'importance qu'il alloit acquérir, le bonheur de se délivrer en même temps de l'autorité capricieuse de Tippoo et des prétentions importunes de la Begum, étoient des objets de méditation si agréables; qu'il donna à peine une pensée au sort de la victime qu'il avoit attirée d'Europe, si ce n'est pour apaiser les remords de sa conscience, en se flattant qu'elle n'éprouveroit d'autre malheur que quelques jours d'alarmes, pendant lesquels il auroit les moyens de la délivrer du tyran, dans le Zézana duquel elle devoit être momentanément prisonnière. Il résolut en même temps de s'abstenir de la voir jusqu'à ce qu'il pût la protéger ouvertement, prévoyant avec raison le danger que courroit son plan s'il éveilloit encore la jalousie de la Begum. Il se flattoit qu'elle étoit assoupie; et en retournant au camp de Tippoo, près de Bangalore, il se fit une étude de se con-

cilier cette femme ambitieuse et rusée, par des flatteries, et par la perspective splendide qu'il lui mettoit sous les yeux des nouvelles richesses et du nouveau pouvoir que leur procureroit à tous deux le succès de son entreprise.

Il n'est guère nécessaire de dire que de pareilles choses ne pouvoient se passer que dans les premiers temps de notre établissement dans l'Inde, lorsque l'autorité des Directeurs pour mettre un frein aux abus étoit imparfaite, et que celle de la Couronne n'existoit pas encore. Mon ami, M. Fairscribe, pense même que l'introduction de Paupiah Bramin, Dubash du gouverneur anglois, dans cet ouvrage, est un véritable anachronisme.

CHAPITRE XXVIII.

Il paroît que la jalouse et impérieuse Begum ne tarda pas à exécuter son projet de percer le cœur de sa rivale, en l'informant du destin qui lui étoit réservé. Soit à force de prières, soit à prix d'argent, Menie Grey obtint d'un serviteur de Ram Sing Cottah, qu'il remettroit à Hartley le billet suivant, inspiré par le désespoir :

— Tout ce que vos craintes avoient prévu ne s'est que trop vérifié. — Il m'a livrée à une femme cruelle qui me menace de me vendre au tyran Tippoo. — Sauvez-moi si vous le pouvez. — Si vous n'avez pas compassion de moi, si vous ne pouvez me donner de secours, je n'ai plus à en espérer sur la terre.

— M. G.

L'empressement avec lequel le docteur Hartley courut au fort et sollicita une audience du gouverneur, fut rendu inutile par les délais que lui opposa Paupiah.

Il n'entroit pas dans les plans de cet Indou artificieux qu'on opposât quelque obstacle au départ de la Begum et de son favori, dont les projets étoient si bien d'accord avec les siens. Lorsque le docteur se plaignit qu'une Angloise fût emmenée contre son gré à la suite de la Begum, il joua l'incrédulité, traita la plainte de miss Grey comme le résultat de quelques querelles de femmes ne méritant aucune attention, et quand enfin il prit quelques mesures pour faire un examen plus approfondi de cette affaire, il eut soin d'y mettre tant de lenteur qu'il n'étoit plus temps d'interrompre le voyage de la Begum et de son cortège.

Emporté par son indignation, Hartley éclata en reproches contre Paupiah, dont il n'épargna même pas le maître. Cette conduite ne servit qu'à fournir à l'impassible Bramin un prétexte pour lui défendre de se présenter à la Résidence, en lui donnant à entendre que, s'il continuoit à tenir des propos aussi imprudens, il pouvoit s'attendre à être éloigné de Madras; et

envoyé dans quelque fort ou dans quelque village au milieu des montagnes, où ses connoissances en médecine pourroient être utilement employées à se garantir, lui comme les autres, de l'influence d'un climat malsain.

Comme il se retiroit, transporté d'une indignation malheureusement inutile, Esdale fut la première personne que le hasard fit rencontrer à Hartley; et avec toute l'impatience du dépit, il lui fit part de ce qu'il appeloit l'infâme conduite du Dubash du gouverneur, sur laquelle, comme il n'avoit que trop de raison pour le supposer, le gouverneur lui-même fermoit les yeux; se récriant contre le manque de générosité qui abandonnoit une sujette de l'Angleterre à l'astuce de deux renégats et à la violence d'un tyran.

Esdale l'écouta avec cette sorte d'agitation inquiète que montrent les hommes circonspects quand ils croient avoir à craindre de se trouver eux-mêmes compromis par les discours d'un ami imprudent.

— Si vous désirez obtenir personnellement justice dans cette affaire, lui dit-il enfin, il faut vous adresser à la Cour des Directeurs, dans Leadenhall-Street, où je soupçonne, — soit dit

entre nous, — que les plaintes s'accumulent autant contre Paupiah que contre son maître.

— Je ne me soucie ni de l'un ni de l'autre, répondit Hartley; — je ne demande pas de réparation personnelle, — je n'en désire pas; — mon unique but est de secourir Menie Grey.

— En ce cas, vous n'avez qu'une seule ressource; — c'est de vous adresser à Hyder lui-même.

— A Hyder! à un usurpateur! à un tyran!

— Oui, c'est à cet usurpateur, à ce tyran, qu'il faut vous résoudre à vous adresser. Il est fier de passer pour rendre strictement justice; et peut-être en cette occasion, comme en plusieurs autres, voudra-t-il se montrer sous le point de vue d'un juge impartial.

— En ce cas, j'irai demander justice jusque sur le marchepied de son trône.

— Pas tant de précipitation, mon cher Hartley; considérez d'abord le risque que vous courez. Hyder est juste par réflexion, et peut-être par suite de considérations politiques; mais par tempérament, il a le sang aussi bouillant que le fut jamais le sang d'un Indien; et si vous ne le trouvez pas en humeur de juger, il est très-probable qu'il sera en humeur de tuer. Le

pal et le cordon sont aussi souvent dans sa tête que le nivellement des balances de la justice.

— Peu importe, je partirai à l'instant pour aller me présenter devant son Durbar [1]. Le gouverneur ne peut me refuser des lettres de créance, il en seroit honteux.

— Ne songez pas à en demander, lui dit son ami plus prudent; il en coûteroit peu à Paupiah de les rédiger de manière à engager Hyder à débarrasser une fois pour toutes notre Dubash basané du docteur Adam Hartley, dont la langue est trop libre et trop hardie. Un Vakil ou messager du gouvernement part demain matin pour Seringapatam; tâchez de le rejoindre, son passe-port vous protégera comme lui. — Connoissez-vous quelqu'un des chefs qui sont autour de la personne d'Hyder?

— Pas un seul, à l'exception du dernier émissaire qu'il a envoyé en ce pays, Barak El Hadgi.

— Ce n'est qu'un fakir, et pourtant son appui peut être aussi utile que celui de personnes plus importantes en apparence. Et, pour dire la vérité, quand la question est de savoir

(1) Conseil d'état. — Tr.

quel sera le caprice d'un despote, on ne peut décider sur quoi l'on peut compter avec plus de raison. — Suivez mon avis, mon cher Hartley, abandonnez cette pauvre fille à son destin. Après tout, en cherchant les moyens de la sauver, il y a cent à parier contre un que vous ne ferez qu'assurer votre perte.

Hartley secoua la tête, et fit à la hâte ses adieux à Esdale, qu'il laissa dans l'heureuse situation d'esprit d'un homme content de lui-même quand il a donné à un ami le meilleur avis possible, et qu'il peut se laver les mains des suites que peut avoir le refus de le suivre.

S'étant muni d'argent, et accompagné de trois fidèles serviteurs, naturels du pays, montés comme lui sur des chevaux arabes; ne prenant pas de tente, et ne se chargeant que de peu de bagages, Hartley, excité par ses inquiétudes, ne perdit pas un instant pour prendre la route de Mysore, cherchant, chemin faisant, à se rappeler tous les traits qu'il avoit entendu citer de la justice et de la magnanimité d'Hyder, afin de se confirmer dans l'opinion qu'il trouveroit le Nabab disposé à protéger une malheureuse femme, même contre l'héritier présomptif de son empire.

Avant d'être sorti du territoire de Madras, il rejoignit le Vakil ou messager du gouvernement anglois, dont Esdale lui avoit parlé. Cet homme, habitué à accorder la protection de son passeport et de son escorte, moyennant une somme d'argent raisonnable, aux marchands d'Europe que l'esprit d'entreprise portoit à vouloir se rendre dans la capitale d'Hyder, n'étoit pas d'humeur à refuser le même service à un homme en crédit à Madras ; et trouvant un nouveau motif de complaisance dans un présent que lui fit Hartley, il lui promit de voyager avec toute la célérité possible. C'étoit un voyage qu'on ne pouvoit faire sans beaucoup de fatigues et sans de grands dangers ; car il falloit traverser un pays fréquemment exposé à tous les malheurs de la guerre, surtout en approchant des Ghauts, ces montagnes effrayantes dont les défilés communiquent au plateau de Mysore, et à travers lesquels ces grands fleuves qui prennent leur source au centre de la péninsule de l'Inde se fraient un chemin vers l'Océan.

Le soleil étoit couché avant que nos voyageurs fussent arrivés à l'entrée d'un de ces défilés dangereux au bout duquel étoit la route de Seringapatam. Un étroit sentier, qui ressembloit à une

ravine desséchée, serpentant à travers des montagnes et des rochers énormes, étoit tantôt ombragé par de sombres forêts de grands arbres, tantôt bordé par des jungles [1] impénétrables, retraite des chacals et des tigres.

Les voyageurs s'avançoient en silence sur ce sentier solitaire. Hartley, que son impatience faisoit marcher en avant du Vakil, demanda vivement quand la lune dissiperoit les ténèbres qui, depuis le coucher du soleil, s'épaississoient rapidement autour d'eux. Les naturels du pays lui répondirent, suivant leur expression ordinaire, que la lune étoit sur son côté noir, et qu'il n'y avoit pas à espérer de la voir percer à travers un nuage pour éclairer les buissons et les rochers d'ardoise et de pierre noire au milieu desquels ils étoient engagés. Hartley n'eut donc d'autre ressource que d'avoir les yeux constamment attachés sur la mèche allumée du Sowar ou cavalier qui marchoit devant lui, mèche que,

(1) On appelle *jungles*, des terrains souvent marécageux, couverts de joncs, de roseaux, de glaïeuls, d'épines et de broussailles de toute espèce, qui s'élèvent à une hauteur assez considérable pour cacher les animaux féroces qui y établissent leur repaire. — ÉD.

pour de bonnes raisons, on avoit soin de toujours entretenir en état de mettre feu à l'amorce d'un mousquet. De son côté, le Sowar, ou la vedette, ne perdoit pas de vue le Dowrah[1], guide qui avoit été fourni au dernier village, et qui étant à mi-chemin de sa maison au lieu où il devoit aller, pouvoit être justement soupçonné de chercher les moyens de s'épargner la peine d'aller plus loin. D'une autre part, le Dowrah, sachant fort bien qu'il avoit derrière lui un mousquet chargé et une mèche allumée, poussoit un cri de temps en temps pour prouver qu'il étoit à son poste, et pour engager les voyageurs à accélérer leur marche. Ulla! étoit l'exclamation par laquelle répondoient de temps en temps à

(1) Dans tous les villages, le Dowrah ou le guide est un personnage officiel payé aux dépens du public, en recevant une partie de la récolte, ou de quelque autre manière, comme le forgeron, le balayeur et le barbier. Comme il ne reçoit rien des voyageurs qu'il est chargé de conduire, il ne se fait jamais scrupule d'abréger son voyage et d'allonger le leur en les conduisant au village le plus voisin, sans s'inquiéter s'il est sur la ligne la plus directe de leur route; et quelquefois même il les abandonne tout-à-fait. Si le Dowrah en charge est malade ou absent, tout l'or du monde ne pourroit lui trouver un substitut. — *Note de l'Auteur.*

ses cris les soldats basanés qui fermoient la marche, rêvant à leurs anciennes aventures, soit le pillage d'une caffila, ou caravane de marchands, soit à quelque exploit semblable, ou qui songeoient peut-être qu'un tigre caché dans la jungle voisine attendoit patiemment que toute la troupe fût passée, pour s'élancer sur le dernier d'entr'eux, suivant la coutume de cet animal.

Le soleil, qui reparut presque aussi soudainement qu'il les avoit quittés, aida les voyageurs par sa lumière à gravir le reste de cette grande chaîne de montagnes, et avertit les musulmans qui se trouvoient avec eux de faire la prière du matin, *Alla Akber*, dont le son prolongé retentit parmi les rochers et les ravines. La clarté leur permit de continuer plus facilement leur marche forcée, et ils arrivèrent enfin à l'endroit où le défilé aboutissoit à une jungle dont l'œil n'apercevoit pas les bornes, au milieu de laquelle on voyoit un fort très-élevé construit en terre. La guerre et le pillage avoient suspendu sur cette plaine les travaux de l'industrie, et la forte végétation d'un sol riche avoit changé en peu d'années un pays fertile et bien cultivé en un désert de ronces presque impénétrable. Aussi les bords d'un petit Nullah ou ruisseau étoient-ils couverts

de traces annonçant que des tigres et d'autres animaux sauvages étoient venus pour y boire.

Les voyageurs s'y arrêtèrent pour se rafraîchir et pour abreuver leurs chevaux; et ce fut près de ce lieu qu'Hartley vit un spectacle qui le força de comparer le sujet qui occupoit sans cesse ses pensées, au coup fatal dont un autre avoit été frappé.

A un endroit peu éloigné du ruisseau, le guide leur fit remarquer un homme qui sembloit plongé dans la misère la plus extrême, dont les cheveux et la barbe n'avoient pas senti le tranchant du rasoir depuis bien des années, et qui étoit assis sur la peau d'un tigre. Son corps étoit couvert de boue et de cendres, sa peau brûlée par le soleil, et ses vètemens ne consistoient qu'en quelques haillons. Il ne parut pas remarquer l'arrivée d'étrangers, ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un seul mot, mais resta les yeux fixés sur un petit tombeau grossièrement construit avec les pierres noires qu'on voyoit dispersées çà et là, et où l'on avoit pratiqué comme une petite niche pour y mettre une lampe. Ils s'approchèrent de cet homme, placèrent devant lui quelques roupies et un peu de riz, et remarquèrent près de lui le crâne et

les ossemens d'un tigre, avec un sabre dont la lame étoit presque entièrement rongée par la rouille.

Tandis qu'ils regardoient cet objet misérable, le guide leur raconta une histoire tragique. Sadhu Sing avoit été Cypaye ou soldat, et par conséquent maraudeur; il étoit né dans un village à demi ruiné où les voyageurs avoient passé la veille, et dont il étoit l'orgueil. Il avoit été fiancé à la fille d'un Cypaye qui faisoit partie de la garnison du fort qu'on voyoit au milieu de la jungle. En temps convenable, Sadhu, accompagné de ses amis, se rendit au fort pour épouser sa prétendue et l'emmener ensuite chez lui. Elle étoit montée sur un tatoo, petit cheval du pays, et Sadhu et ses amis marchoient à pied devant elle, pleins de joie et d'orgueil. Ils approchoient du Nullah près duquel nos voyageurs se reposoient, lorsqu'on entendit tout à coup un hurlement épouvantable, suivi d'un cri perçant d'angoisse; Sadhu Sing se retourna sur-le-champ, et ne vit plus son épouse; mais d'un côté, le cheval qu'elle avoit monté couroit tout épouvanté, et d'un autre, les longues herbes et les joncs qui croissoient dans la jungle offroient aux yeux le même mouvement d'agitation qu'on

remarque sur les flots quand un requin nage rapidement près de la surface de la mer. Sadhu tira son cimeterre et se précipita dans cette direction : ses compagnons restèrent d'abord immobiles ; mais tirés de leur stupeur par un rugissement, ils coururent dans la jungle, et trouvèrent bientôt Sadhu Sing tenant dans ses bras le corps inanimé de son épouse. Un peu plus loin étoit le tigre, tué d'un seul coup de sabre avec une force que le désespoir seul pouvoit avoir donnée. Le malheureux Cypaye, privé de son épouse, ne voulut souffrir que personne partageât avec lui les tristes devoirs qu'il lui restoit à remplir; il creusa une tombe pour sa chère Mora, et éleva au-dessus le tombeau grossier qu'on y voyoit. Depuis ce temps, jamais il n'avoit quitté cet endroit. Les animaux sauvages eux-mêmes sembloient respecter ou craindre son désespoir; ses amis lui apportoient des alimens et de l'eau qu'ils puisoient dans le Nullah ; mais ils ne le voyoient jamais sourire ou montrer quelque reconnoissance de leurs soins, excepté quand il recevoit des fleurs pour décorer la sépulture de Mora. Quatre ou cinq ans, ajouta le guide, s'étoient passés depuis ce fatal événement, et Sadhu Sing restoit toujours entouré des tro-

phées de sa vengeance et des emblèmes de son désespoir, offrant en sa personne tous les symptômes d'un âge avancé, quoiqu'il fût encore dans la première jeunesse.

Ce récit accéléra le départ des voyageurs; car il rappela au Vakil les dangers de l'endroit où ils s'étoient arrêtés; et Hartley y trouva une analogie trop frappante avec le destin probable de celle qu'il aimoit, et qui étoit presque déjà à la portée d'un tigre plus formidable que celui dont le squelette étoit étendu près de Sadhu Sing.

Ce fut au fort construit en terre dont il a déjà été parlé que les voyageurs reçurent les premières nouvelles de la marche de la Begum et de son escorte. Ils les apprirent d'un péon, ou soldat d'infanterie, qui les avoit accompagnés, et qui retournoit alors vers la côte. Ils avoient voyagé, dit-il, avec beaucoup de rapidité, jusqu'à ce qu'ils eussent passé les Ghauts, où ils avoient été joints par un détachement des troupes de la Begum. Alors il avoit été payé et congédié, ainsi que plusieurs autres soldats qui avoient été pris à Madras pour former une escorte de voyage. Il croyoit, autant qu'il pouvoit le savoir, que le projet de la Begum Mootie Mahul étoit ensuite de se rendre à Bangalore à

petites journées, et en faisant des haltes fréquentes, attendu qu'elle ne vouloit arriver dans les environs de cette ville qu'après que le prince Tippoo, avec qui elle désiroit avoir une entrevue, seroit de retour d'une expédition qu'il avoit tout récemment entreprise du côté de Vandicotta.

D'après les réponses qu'obtinrent des questions faites avec la fièvre de l'inquiétude, Hartley eut lieu d'espérer que, quoique Seringapatam fût à soixante-quinze milles plus à l'est que Bangalore, cependant, en faisant diligence, il pourroit avoir le temps de se jeter aux pieds d'Hyder et d'implorer son intervention, avant que l'entrevue de la Begum avec Tippoo eût décidé du sort de Menie Grey. D'une autre part, il trembla quand il entendit le péon lui dire que le Bukshee, ou le général de la Begum qui l'avoit accompagnée à Madras sous un déguisement, avoit repris le costume et l'autorité qui appartenoient à son rang, et qu'on s'attendoit à voir le prince mahométan l'honorer de quelque dignité importante. Ce fut avec plus d'inquiétude encore qu'il apprit qu'un palanquin, gardé avec le plus grand soin par les esclaves de la jalousie orientale, contenoit, disoit-on tout

bas, une féringi, une franque, belle comme une houri, que la Begum avoit fait venir d'Angleterre pour en faire présent à Tippoo. La trahison alloit donc s'accomplir; les démarches empressées du docteur Hartley pourroient-elles encore la prévenir?

Lorsque ce zélé protecteur de l'innocence trahie arriva dans la capitale d'Hyder, on juge bien qu'il ne s'amusa point à aller voir le célèbre temple de Vishnou, ou les splendides jardins appelés Loll-Bang, monument de la magnificence d'Hyder, et aujourd'hui tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles. Mais dès qu'il fut entré dans la ville, il se hâta de courir vers la principale mosquée, ne doutant pas que ce ne fût l'endroit où il obtiendroit le plus probablement quelques nouvelles de Barak-El-Hadgi. Il s'approcha donc de cet endroit sacré, et comme la hardiesse d'un féringi qui y seroit entré lui auroit coûté la vie, il s'adressa à un dévot musulman pour se procurer quelques informations sur le personnage qu'il cherchoit. Il ne tarda pas à apprendre que le fakir Barak étoit dans cette mosquée, comme il l'avoit prévu, et qu'il y étoit occupé à lire des passages du Coran et des commentateurs les plus estimés de ce livre.

L'interrompre dans cet exercice de dévotion étoit impossible, et ce ne fut que par le moyen d'un présent considérable qu'il put déterminer le même musulman qu'il avoit déjà employé, à glisser dans la manche de la robe du saint homme un papier contenant le nom du docteur Hartley et celui du khan dans lequel le Vakil s'étoit logé; cet agent apporta pour réponse que le fakir absorbé, comme on devoit s'y attendre, par les devoirs religieux qu'il remplissoit en ce moment, n'avoit paru faire aucune attention au papier que le Sahib [1] féringi lui avoit envoyé. Désespéré de la perte d'un temps dont chaque minute étoit précieuse, Hartley fit tous ses efforts pour décider le musulman à interrompre Barak dans ses exercices de piété en lui portant un message verbal; mais la proposition seule transporta d'indignation le mahométan.

— Chien de chrétien! s'écria-t-il, qui es-tu, toi et toute ta génération, pour que Barak-El-Hadgi perde une seule de ses pensées célestes pour un infidèle comme toi?

Désespéré, hors de lui, le malheureux Har-

(1) Titre honorifique donné par politesse. — Ed.

tley alloit entrer dans la mosquée, dans l'espoir d'interrompre la lecture interminable dont le son monotone arrivoit jusqu'à lui, quand un vieillard, lui appuyant la main sur l'épaule, l'empêcha de commettre une imprudence qui auroit pu lui coûter la vie, et lui dit en même temps : — Vous êtes un sahib Angrezie [1], j'ai été telinga [2] au service de la Compagnie, et j'ai mangé son sel; je me chargerai de votre message pour le fakir Barak-El-Hadgi.

A ces mots il entra dans la mosquée, et il en revint bientôt, rapportant la réponse du fakir, qui étoit conçue en ces termes énigmatiques : — Celui qui veut voir le soleil se lever doit veiller jusqu'à l'aurore.

Avec ce foible motif de consolation, Hartley se retira dans son khan pour méditer sur la futilité des offres de services des naturels de ce pays, et pour chercher quelque autre moyen d'arriver en présence d'Hyder, que celui sur lequel il avoit compté. Il perdit pourtant tout espoir à ce sujet, en apprenant de son com-

(1) Anglois. — Ed.
(2) Soldat. — Ed.

pagnon de voyage, qu'il trouva dans le khan, que le Nabab étoit absent pour une expédition secrète qui pourroit le retenir deux ou trois jours. Telle étoit la réponse que le Vakil avoit reçue du Dewan [1], qui lui avoit annoncé en outre qu'il devoit se tenir prêt, dès qu'il en seroit requis, à remettre ses lettres de créance au prince Tippoo, au lieu du Nabab, l'affaire dont il étoit chargé étant ainsi renvoyée au jeune prince, d'une manière qui ne promettoit guère de succès à sa mission.

Hartley fut presque réduit au désespoir. Il s'adressa à plus d'un officier supposé en crédit près du Nabab; mais à peine commençoit-il à s'expliquer sur la nature de l'affaire qui l'amenoit, qu'ils sembloient tous frappés de terreur. Pas un de ceux qu'il vit à ce sujet ne voulut consentir à l'aider de son crédit : on ne l'écoutoit même pas jusqu'au bout, et le Dewan lui dit clairement que se mettre en opposition aux désirs du prince Tippoo, c'étoit un moyen sûr de courir à sa perte, et qu'il lui conseilloit de retourner à Madras. Ne sachant plus que faire après avoir échoué partout, Hartley rentra le

(1) Grand trésorier. — Tr.

soir dans son khan. La voix retentissante des muezzins appeloit les fidèles à la prière du haut des minarets, quand un jeune esclave noir, d'environ quinze ans, se présenta devant lui, et prononça gravement les paroles suivantes, qu'il répéta deux fois : — Ainsi parle Barak-El-Hadgi, celui qui veille dans la mosquée : Qui veut voir le soleil se lever, doit marcher vers l'orient. Hartley sortit alors du khan; et l'on peut bien supposer que le docteur, se levant à la hâte, quitta le tapis sur lequel il s'étoit couché pour se reposer, et retrouva des forces pour suivre son jeune guide, le cœur palpitant de nouvelles espérances.

CHAPITRE XXIX.

« C'étoit l'heure où la voix appelle à la prière
» Tous les païens, du haut de chaque tour,
» Où la rosée indemnise la terre
» Du départ du Père du jour.

» Les rayons de Phœbé traversoient un nuage;
» Devant son char la chaleur sembloit fuir.
» Un chrétien, seul, arrive avec courage
» Dans le palais du fier visir. »

THOMAS (CAMPBELL. *Cité de mémoire.*)

Le crépuscule se changea si rapidement en nuit, que ce ne fut qu'à l'aide des vêtemens blancs de son guide, que le docteur Hartley put le suivre tandis qu'il traversoit le riche bazar de Seringapatam. Cependant l'obscurité le favorisoit, en empêchant l'attention importune des

habitans de se fixer sur un Européen portant le costume de son pays, spectacle fort rare à cette époque dans cette ville.

Après bien des détours, son jeune conducteur s'arrêta enfin devant une petite porte pratiquée dans un mur qui, d'après les branches d'arbres qui s'élevoient en dessus, paroissoit entourer un jardin ou des bosquets.

Le guide frappa légèrement à cette porte, et elle s'ouvrit. L'esclave étant entré, Hartley se préparoit à le suivre; mais il fit un pas en arrière en voyant un Africain d'une taille colossale brandir sur sa tête un cimeterre dont la lame avoit trois doigts de largeur. Le jeune nègre toucha son compatriote d'une baguette qu'il tenoit à la main, et, ce léger attouchement opérant comme un charme magique, le bras et l'arme du géant se baissèrent au même instant. Hartley entra sans éprouver aucune opposition, et se trouva dans un bosquet de Mangos foiblement éclairé par les rayons de la lune, alors dans son premier quartier, au milieu du murmure des eaux, des chants délicieux du rossignol, et des parfums de la rose, du jasmin jaune, du narcisse de Perse, des fleurs de l'oranger et du citronnier. Des dômes et des portiques majes-

tueux, qu'on ne distinguoit qu'imparfaitement à l'aide de cette foible lumière, sembloient indiquer le voisinage de quelque édifice sacré où le fakir avoit sans doute fixé sa demeure.

Hartley traversa ce bosquet d'un pas rapide, et entra par une petite porte dans un corridor étroit et voûté au bout duquel il en trouva un autre. Là son guide s'arrêta, et fit entendre par signes à son compagnon qu'il devoit ouvrir cette porte. Le docteur obéit, et se trouva dans une petite cellule semblable à celle que nous avons déjà décrite, où Barak-El-Hadgi étoit assis avec un autre fakir, qui, à en juger par l'air de dignité que lui donnoit une longue barbe blanche, devoit être un homme d'une grande sainteté et d'une plus grande importance.

Hartley prononça le salut ordinaire de Salam Alaicum, du ton le plus modeste et le plus respectueux; mais son ancien ami, bien loin de lui répondre avec l'air d'intimité qu'il prenoit autrefois avec lui, ayant consulté les yeux de son compagnon plus âgé, se contenta de lui montrer un troisième tapis, sur lequel le docteur s'assit, les jambes croisées à la manière du pays, et un profond silence régna pendant quelques minutes. Hartley connoissoit trop bien les coutumes de

l'Orient, pour risquer de nuire au succès de sa demande par trop de précipitation. Il attendit quelque signe qui lui indiquât qu'il pouvoit parler, et ce fut Barak qui le lui annonça indirectement.

— Quand le pèlerin Barak demeuroit à Madras, dit le fakir, il avoit des yeux et une langue; mais à présent il est guidé par les organes de son père, le Saint-Scheik Ali Ben Khaledoun, supérieur de son couvent.

Hartley pensa que cet excès d'humilité n'étoit guère d'accord avec les termes pompeux dans lesquels Barak lui avoit parlé à la Résidence du crédit supérieur dont il jouissoit; mais exagérer son importance est un foible commun à tous ceux qui se trouvent en pays étranger. S'adressant donc au vieux fakir, il lui raconta le plus brièvement possible l'infâme complot qui avoit été tramé pour livrer Menie Grey entre les mains du prince Tippoo, et il conjura le vénérable père d'intercéder auprès du prince et du Nabab, de la manière la plus efficace. Le vieux fakir l'écouta avec un visage impassible, semblable au saint de bois auquel on adresse de ferventes prières. Il y eut un second intervalle de silence. Hartley l'interrompit plusieurs fois pour revenir

sur ce qu'il avoit déjà dit; et enfin il fut obligé de se taire, ne trouvant plus rien à y ajouter.

Le vieux fakir prit alors la parole, après avoir jeté un simple regard du coin de l'œil sur son compagnon, et sans changer la position de sa tête et de son corps. — L'infidèle a parlé comme un poète, dit-il; mais s'imagine-t-il que le Nabab Hyder Ali-Khan Behauder disputera à son fils Tippoo le victorieux, la possession d'une esclave chrétienne?

Hartley reçut un coup d'œil à la dérobée de Barak, comme pour l'encourager à plaider sa cause. Il laissa passer une minute, et reprit la parole en ces termes :

— Le Nabab est le représentant du Prophète; il est juge du vermisseau comme de l'aigle; il est écrit que lorsque le Prophète jugea une querelle entre deux moineaux sur un grain de riz, son épouse Fatime lui dit : L'envoyé d'Allah fait-il bien d'employer son temps à juger de si misérables querelles entre des êtres si méprisables? — Apprends, femme, répondit le Prophète, que les moineaux et le grain de riz ont été créés par Allah. Ils n'ont pas plus de valeur que tu ne leur en attribues, mais la justice est un trésor d'un prix inestimable, et elle doit être rendue

par celui qui est dépositaire du pouvoir, à quiconque la réclame de lui. Un prince accomplit la volonté d'Allah quand il rend justice au pauvre comme au puissant, dans les petites affaires aussi bien que dans les grandes. — J'ai parlé.

— Bismillah! — Louange à Dieu! — Il a parlé comme un mullah, dit le vieux fakir avec un peu plus d'émotion, et en tournant légèrement la tête vers Barak; car il daigna à peine jeter un regard sur Hartley.

— Ses lèvres ont prononcé ce qui ne peut être un mensonge, dit Barak; et ces paroles furent encore suivies d'un intervalle de silence.

Ce fut encore le Scheik Ali qui le rompit, et il s'adressa directement à Hartely. — As-tu connoissance, féringi, lui demanda-t-il, de quelque trahison méditée par ce kafre [1] contre le Nabab Behauder?

— On ne doit attendre d'un traître que des actes de trahison, répondit Hartely; mais, pour parler d'après ma connoissance personnelle, je ne sais rien de ce que vous me demandez.

— La vérité se trouve, reprit le vieux fakir,

(1) Infidèle. — Ed.

dans les paroles de celui qui n'accuse pas son ennemi au hasard. Tout ce que tu nous as dit sera rapporté au Nabab, et la volonté d'Allah et la sienne décideront du résultat. En attendant, retourne à ton khan, et prépare-toi à suivre le Vâkil de ton gouvernement, qui doit partir avec le jour pour Bangalore, la ville forte, heureuse et sainte. — Que la paix soit avec toi! — N'est-ce pas cela mon fils?

Barak, à qui cette question étoit adressée, répondit : — Comme mon père l'a dit.

Hartley n'avoit plus qu'à se lever, et prendre congé des deux fakirs avec la phrase d'usage : — Salam, que la paix de Dieu soit avec vous!

Son jeune guide, qui l'attendoit à la porte, le reconduisit à son khan, en le faisant passer par des rues détournées dans lesquelles Hartley n'auroit pu trouver son chemin sans conducteur. Chemin faisant, ses pensées n'étoient occupées que de l'entrevue qu'il venoit d'avoir. Il savoit que les religieux musulmans n'étoient pas des hommes à qui l'on dût accorder pleine confiance. Toute cette scène pouvoit avoir été préparée par Barak pour s'éviter l'embarras d'avoir à protéger un Européen dans une affaire délicate, et il résolut de se laisser guider par les circonstances

qui pourroient confirmer ce qu'il avoit appris ou qui le démentiroient.

En arrivant au khan, il trouva le Vakil du gouvernement anglois se disposant à la hâte à obéir aux ordres qu'il avoit reçus du Dewan du Nabab de partir pour Bangalore le lendemain matin au point du jour.

Il se montra fort mécontent d'avoir reçu cet ordre, et quand Hartley lui eut fait connoître son dessein de l'accompagner, il sembla le regarder comme un fou, et lui fit entrevoir qu'il étoit probable qu'Hyder avoit dessein de se débarrasser de tous deux, par le moyen des brigands qui infestoient le pays qu'ils devoient traverser. Cette crainte fit place à une autre quand le moment du départ approcha, les voyageurs voyant arriver alors deux cents hommes de cavalerie du Nabab. Le Sirdar qui commandoit ce détachement se comporta avec civilité, et dit qu'il étoit chargé d'escorter les voyageurs, de veiller à leur sûreté, et de pourvoir à leurs besoins pendant toute la route. Cependant ses manières étoient froides et réservées, et le Vakil prétendit que cette force étoit destinée à les empêcher de s'échapper plutôt qu'à les protéger.

Le voyage de Seringapatam à Bangalore, commencé sous des auspices si peu agréables, se termina pourtant heureusement en deux jours et demi, la distance étant de près de quatre-vingts milles.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de cette belle et populeuse cité, ils trouvèrent un camp déjà établi à environ un mille de ses murs. Il occupoit une éminence couverte d'arbres, et dominant sur les jardins que Tippoo avoit formés dans un quartier de la ville. Les riches pavillons des principaux personnages étoient de soie brochée en or; de longues javelines à pointe dorée et des pieux surmontés de globes d'or déployoient un grand nombre de petites bannières sur lesquelles étoit écrit le nom du Prophète. C'étoit le camp de la Begum Mootie Mahul, qui, avec un détachement de ses troupes d'environ deux cents hommes, attendoit le retour de Tippoo, sous les murs de Bangalore. Le lecteur connoît déjà les motifs secrets qu'ils avoient pour désirer une entrevue. Aux yeux du public, la visite de la Begum n'avoit l'air que d'un de ces témoignages de respect que rendent souvent les princes supérieurs et subordonnés aux protecteurs dont ils dépendent.

Après s'être bien assurés de ces faits, le Sirdar du Nabab établit son camp en vue de celui de la Begum, mais à environ un demi-mille de distance, et il envoya un messager dans la ville pour annoncer au prince Tippoo, dès qu'il seroit de retour, qu'il étoit arrivé avec le Vakil anglois.

Quelques tentes furent bientôt dressées; et Hartley, triste et solitaire, resta à se promener à l'ombre de deux ou trois mangos, regardant les bannières déployées dans le camp de la Begum, en songeant qu'au milieu de ces emblèmes de l'islamisme Menie Grey, cachée sous une tente, étoit destinée par un indigne et perfide amant à devenir l'esclave d'un tyran païen. La savoir si près de lui rendoit encore plus cruelles ses réflexions sur la situation de cette infortunée, et sur le peu de chances qu'il paroissoit avoir pour la sauver par la seule force de la raison et de la justice; car c'étoit tout ce qu'il pouvoit opposer aux passions d'un tyran égoïste et voluptueux. Un amant auroit pu rêver aux moyens de la délivrer par la force ou la ruse; mais le courage d'Hartley n'avoit rien de romanesque, et toute tentative de ce genre lui auroit paru inutile et sans espoir.

Le seul rayon de consolation qui brillât à ses yeux, étoit le souvenir de l'impression qu'il paroissoit avoir faite sur le vieux fakir, et il ne pouvoit s'empêcher d'espérer qu'il en retireroit quelque avantage. Mais il avoit pris une ferme résolution, et c'étoit de ne pas abandonner la cause qu'il avoit épousée, tant qu'il lui resteroit la plus foible lueur d'espérance. Dans sa profession, il avoit quelquefois vu l'œil du malade annoncer le retour à la vie, même quand il sembloit terni par la main de la mort; et il avoit appris à ne pas perdre confiance contre le mal moral, par le succès qu'il avoit obtenu en guérissant celui qui n'étoit que physique.

Tandis que le docteur Hartley se livroit à ces réflexions, il en fut distrait par une salve d'artillerie qui partit des bastions de la ville; et ayant tourné les yeux de ce côté, il vit au nord de Bangalore une cavalerie nombreuse, qui, courant au grand galop, s'avançoit sans beaucoup d'ordre, et brandissoit la javeline. Les nuages de poussière que faisoit lever cette avant-garde, joints à la fumée produite par l'artillerie, ne permirent pas à Hartley de voir distinctement le corps d'armée qui marchoit ensuite; mais les éléphans

portant des Howdaws [1], et les bannières royales qu'il entrevit çà et là, lui annoncèrent clairement le retour de Tippoo à Bangalore; tandis que des acclamations et des décharges irrégulières d'artillerie indiquoient la joie réelle ou affectée des habitans. Les portes de la cité s'ouvrirent pour recevoir ce torrent vivant qui s'y précipita; les nuages de poussière et de fumée se dissipèrent, et l'horizon fut rendu à la sérénité et au silence.

Une entrevue entre des personnes de haute distinction, et surtout de rang royal, est un objet de grande importance dans l'Inde; et en général on déploie beaucoup d'adresse pour engager celui qui reçoit la visite à s'avancer le plus loin possible à la rencontre de celui qui la rend. Depuis l'action de se lever ou de faire quelques pas jusqu'au bout du tapis, jusqu'à celle d'aller jusqu'à la porte du palais, jusqu'à celle de la ville, et enfin jusqu'à une distance d'un mille ou deux sur la route, tout est un sujet de négociation. Mais l'impatience qu'avoit Tippoo d'avoir en sa possession la belle Européenne le

(1) Le Howdaw est le siège sur lequel se place celui qui monte l'éléphant. — Ed.

porta, en cette occasion, à montrer un degré de courtoisie beaucoup plus grand que la Begum n'avoit osé l'espérer; il fixa pour le lieu de l'entrevue son jardin, qui tenoit aux murs de la ville, et qui étoit dans l'enceinte des fortifications, et pour l'instant où il s'y rendroit, le lendemain de son arrivée, à midi. Le prince lui-même annonça ses intentions à cet égard au messager de la Begum, qui, prosterné devant lui, lui présenta le nuzzur, tribut consistant en trois, cinq, sept moidores, mais toujours en nombre impair, et reçut en échange un khelaut, c'est-à-dire un vêtement d'honneur. Le messager à son tour ne manqua pas d'éloquence pour s'étendre sur l'importance de sa maîtresse, sur son dévoûment respectueux à la personne du prince, sur le plaisir que lui faisoit éprouver l'espoir de leur motakul ou entrevue, et il finit par un compliment plus modeste fait à ses propres talens et à la confiance que la Begum lui accordoit. Il partit ensuite, et des ordres furent donnés pour que tout fût prêt le lendemain pour le sowaree, c'est-à-dire le grand cortège avec lequel le prince vouloit recevoir honorablement la Begum dans son palais de plaisance, situé dans les jardins.

Long-temps avant l'heure indiquée, une réunion nombreuse de fakirs, de mendians et d'oisifs, assemblés devant la porte du palais, annonça l'attente empressée de ceux qui ne manquent jamais d'assister à de pareils spectacles; tandis qu'une foule de mendians plus hardis, — des courtisans, — toujours pressés de donner des preuves de leur zèle, y arrivoient aussi, montés sur des chevaux ou des éléphans, suivant que leurs moyens le leur permettoient, avec une rapidité proportionnée à leurs craintes ou à leurs espérances.

A midi précis, une salve de pièces d'artillerie placées dans les cours extérieures, et une décharge de mousqueterie et de petits fauconneaux portés par les chameaux, qui secouoient timidement leurs longues oreilles à chaque décharge, annoncèrent que Tippoo venoit de monter sur son éléphant. Le son grave et solennel du naggra, ou tambour d'apparat porté par un éléphant, se fit entendre entre le bruit éloigné de la salve d'artillerie, et celui de la décharge de mousqueterie qui la suivit, et au même instant un nombre immense de trompettes et de tamtams, c'est-à-dire de tambours ordinaires, y répondit; le tout produisant une harmonie dis-

cordante, mais qui avoit pourtant quelque chose de martial. Le bruit s'accrut à mesure que le cortège défiloit successivement dans les cours extérieures du palais, et enfin on le vit sortir des portes, les Chobdars marchant en tête, portant des bâtons et des masses d'argent, et proclamant, en criant de toutes leurs forces, les titres et les vertus de Tippoo, le grand, le généreux, l'invincible, — fort comme Rustan, — juste comme Nouschirvan, avec une courte prière pour la continuation de sa santé.

Après eux marchoit un corps confus de fantassins armés de javelines et de mousquets, ou portant des bannières, mêlé de cavaliers, dont les uns étoient couverts de cottes de mailles, et avoient sous leur turban un casque d'acier, tandis que les autres portoient une sorte d'armure défensive consistant en un riche vêtement de soie qu'on avoit mis à l'épreuve du sabre en le rembourrant de coton. Ces champions précédoient le prince, dont ils formoient la garde. Ce ne fut que plus tard que Tippoo leva son célèbre régiment du Tigre, armé et discipliné à l'européenne. Immédiatement devant le prince, on voyoit sur un petit éléphant, un homme à figure dure et sévère. C'étoit le distributeur de

ses aumônes; et il jetoit au milieu des fakirs et des mendians des poignées de pièces de petite monnoie de cuivre, que l'empressement qu'ils mettoient à se les disputer faisoit paroître encore plus nombreuses. L'aspect repoussant de l'agent de la charité musulmane, et la vue de son éléphant qui marchoit l'œil à demi courroucé, et la trompe élevée en l'air, auroient pu faire croire que l'un et l'autre étoient également disposés à châtier ceux que leur pauvreté rendroit trop importuns.

Tippoo lui-même paroissoit ensuite, portant un costume splendide, et monté sur un éléphant qui, élevant la tête au-dessus de tous ceux qu'on voyoit dans le cortège, paroissoit sentir sa dignité supérieure. Le howdaw sur lequel le prince étoit assis étoit d'argent doré, relevé en bosse, et avoit par derrière une place pour un serviteur de confiance qui agitoit le grand chowry, ou queue de vache, pour écarter les mouches, mais qui, dans l'occasion, jouoit le rôle d'orateur, connoissant parfaitement tous les termes de la flatterie. Les caparaçons de l'éléphant royal étoient de drap écarlate richement brodé en or. Derrière Tippoo marchoient ses courtisans et les officiers de sa maison, la plu-

part montés sur des éléphans, tous vêtus avec magnificence et étalant la plus grande pompe.

Le cortège s'avança ainsi le long de la principale rue de la ville jusqu'à la porte du jardin royal. Toutes les maisons étoient ornées de draperies précieuses, de schalls de soie, et de tapis brodés des plus riches couleurs, qu'on voyoit à toutes les croisées. La plus misérable hutte étoit décorée de quelque pièce de drap, de sorte que toute la rue offroit un spectacle singulièrement riche et brillant.

Ce cortège magnifique étant entré dans le jardin, s'avança, par une longue avenue de grands arbres, vers une chaboótra, ou plate-forme de marbre blanc entourée d'arcades de marbre semblable, et dont elle occupoit le centre. Elle étoit élevée à quatre ou cinq pieds du sol, couverte de drap blanc et de tapis de Perse. Au milieu de la plate-forme étoit le musnud, ou coussin d'apparat du prince, de six pieds carrés, couvert de velours cramoisi richement brodé. Par une faveur spéciale, un petit coussin plus bas avoit été placé à la droite du prince, et étoit destiné à la Begum. En face de cette plate-forme étoit une fontaine carrée en marbre, de quatre pieds de profondeur, pleine d'une eau

limpide, et du milieu de laquelle un jet s'élançoit en colonne jusqu'à la hauteur de vingt pieds.

Le prince Tippoo étoit à peine descendu de son éléphant et assis sur le musnud qui lui servoit de trône, qu'on vit la Begum s'avancer, dans toute sa majesté, vers le lieu de l'entrevue. Son éléphant ayant été laissé à la porte du jardin opposée à celle par où le prince y étoit entré avec son cortège, elle étoit portée sur les épaules de six esclaves noirs, dans une litière ouverte garnie de riches ornemens en argent, et sa parure étoit aussi somptueuse que pouvoient la rendre la soie et les joyaux.

Richard Middlemas, en qualité de buckshee ou général de la Begum, marchoit à côté de la litière, portant un costume aussi splendide qu'éloigné de tout vêtement européen, car c'étoit celui d'un banka ou courtisan indien. Son turban étoit de soie tissue avec de l'or, placé un peu sur une oreille, et les bouts en tomboient sur une épaule. Ses moustaches étoient retroussées et frisées, et ses paupières teintes d'antimoine. Sa veste étoit de brocard d'or, et la ceinture qui entouroit sa taille étoit semblable à son turban. Il tenoit en main un grand sabre dans

un fourreau de velours cramoisi, et un large baudrier brodé étoit destiné à le suspendre à son côté. Qui oseroit pénétrer dans les pensées qui l'occupoient sous ces vêtemens splendides, et sous son air de fierté et de hardiesse? Ses espérances les moins odieuses étoient peut-être celles qui avoient pour but de sauver Menie Grey en trahissant le prince qui alloit lui donner sa confiance, et la Begum dont l'intercession devoit la lui obtenir.

La litière s'arrêta quand elle fut près de la fontaine, du côté opposé à celui où le prince étoit assis sur son musnud. Middlemas aida la Begum à mettre pied à terre, et la conduisit, le visage couvert d'un beau voile de mousseline brochée en or, vers la plate-forme de marbre. Le reste du cortège de la Begum la suivoit, mais il ne se composoit que d'hommes qui se faisoient remarquer tous par la magnificence de leur costume. Pas une seule femme ne se montroit à sa suite, si ce n'est qu'une litière fermée, gardée par vingt esclaves noirs ayant le sabre à la main, restoit à quelque distance, dans un bosquet d'arbustes en fleurs.

Quand Tippoo Saïb, à travers le brouillard que le jet d'eau, en retombant dans le bassin,

répandoit en face de lui, vit avancer le cortège splendide de la Begum, il se leva de son musnud, de manière à la recevoir aux pieds de son trône, et il se fit entr'eux un échange mutuel de saluts, d'assurance du plaisir qu'ils avoient à se voir, et de questions sur leur santé. Il la conduisit alors au petit coussin placé à droite du sien, tandis que ses courtisans s'empressoient de déployer toute leur courtoisie en offrant aux principaux officiers de la Begum des places sur les tapis étendus autour de la plate-forme, où tous s'assirent les jambes croisées, — Richard Middlemas occupant parmi eux une place distinguée.

Les personnages d'un rang inférieur restèrent debout par-derrière, et parmi eux se trouvoient le Sirdar d'Hyder-Ali, Hartley, et le Vakil de Madras. Il seroit impossible de décrire ce qu'éprouva Hartley en reconnoissant l'apostat Middlemas et l'amazone mistress Montreville. La vue de ces deux êtres lui inspira la résolution bien déterminée d'en appeler contre eux en plein Durbar à la justice que Tippoo étoit obligé de rendre à quiconque avoit une plainte à faire. Cependant le prince, qui jusqu'alors avoit parlé à voix basse, en s'étendant, comme on peut le suppo-

ser, sur les services et la fidélité de la Begum, fit alors signe à un ministre de ses volontés placé derrière lui, qui, ajouta à haute voix : — A ces causes, et pour récompenser ces services, le puissant prince, à la demande de la puissante Begum, belle comme la lune et savante comme la fille de Giamschid, a résolu de prendre à son service le Buckshee qu'elle a mis à la tête de ses armées, et de le charger, comme digne de toute sa confiance, de la garde de Bangalore, sa capitale chérie.

La voix de l'officier faisant cette proclamation avoit à peine cessé de se faire entendre, qu'une voix non moins forte lui répondit du milieu de la foule des spectateurs : — Maudit est celui qui prend le brigand Leik pour son trésorier, ou qui confie les jours du musulman à la garde d'un apostat !

Ce fut avec une satisfaction inexprimable, et cependant en tremblant encore de doute et d'inquiétude, qu'Adam Hartley reconnut en celui qui venoit de parler ainsi le vieux fakir, le compagnon de Barak. Tippoo ne parut pas faire attention à cette interruption, qui fut attribuée à quelqu'un de ces dévots enthousiastes auxquels les princes musulmans permettent de

grandes libertés. Le Durbar revint de sa surprise ; et en réponse à la proclamation, tous ceux qui le composoient se réunirent pour pousser ces cris d'approbation qu'on s'attend à entendre chaque fois que la volonté du maître vient d'être annoncée.

Dès que le silence eut succédé à ces acclamations, Middlemas se leva, se prosterna devant le musnud, et dans un discours qu'il avoit préparé, déclara qu'il étoit indigne du rang auquel il venoit d'avoir l'honneur d'être élevé, et protesta de son zèle pour le service du prince. Il lui restoit quelque chose à ajouter, mais ses lèvres balbutièrent, tout son corps trembla, et sa langue sembla lui refuser son service.

La Begùm se leva de son siège, quoique cela fût contraire à l'étiquette, et dit, comme pour suppléer à ce qui manquoit au discours de son général : — Mon esclave voudroit dire que j'ai si peu de moyens pour reconnoître un si grand honneur conféré à mon Buckshee, que je ne puis que prier Votre Altesse de vouloir bien accepter un lis du Frangistan pour le placer dans un des réduits du jardin secret de vos plaisirs. Que mon prince daigne ordonner à ses gardes de conduire cette litière à son zénana.

Le cri perçant d'une femme se fit entendre quand, à un signal fait par Tippoo, les gardes du sérail s'avancèrent pour recevoir la litière des bras des esclaves noirs de la Begum. La voix du vieux fakir retentit une seconde fois dans la foule, et d'un accent encore plus haut, encore plus sévère que la première : — Maudit est le prince à qui la luxure fait oublier la justice! il mourra devant la porte de son palais par le glaive de l'étranger.

— C'est trop d'insolence! s'écria Tippoo; traînez en avant ce fakir, et déchirez sa robe sur le dos à coups de chabouks [1].

Mais il s'ensuivit une scène semblable à celle qui eut lieu dans le palais de Seyd [2]. Tous ceux qui se précipitèrent pour exécuter l'ordre du despote courroucé reculèrent dès qu'ils furent près du fakir, comme s'il eût été l'ange de la mort. Il jeta par terre son bonnet et sa barbe postiche, et le visage irrité de Tippoo changea d'aspect en un instant, quand il reconnut l'œil

(1) Longs fouets. — *Note de l'Auteur.*

(2) L'auteur fait ici allusion à la grande scène du Corsaire de lord Byron, lorsque Conrad, déguisé en derviche, se découvre au pacha Seyd. — Ed.

sévère et imposant de son père. Un seul signe d'Hyder le fit descendre de musnud, où le Nabab alla s'asseoir lui-même. Les officiers qui l'entouroient se hâtèrent de le dépouiller de ses haillons de fakir, le revêtirent d'une robe d'une splendeur vraiment royale, et lui placèrent sur la tête un turban étincelant de pierres précieuses. Le Durbar retentit de nouvelles acclamations en l'honneur d'Hyder Ali Khan Bahauder, le bon, le sage, celui qui découvroit les choses cachées, et qui arrivoit dans le divan comme le soleil sortant d'un nuage.

Enfin le Nabab fit un signe qui enjoignoit le silence, et cet ordre fut promptement exécuté. Il porta ses regards tout autour de lui avec un air de majesté, et les fixa enfin sur Tippoo, dont les yeux baissés, tandis qu'il restoit debout devant son père, les bras croisés sur sa poitrine, offroient un contraste marqué avec l'air impérieux d'autorité qu'il avoit pris un instant auparavant. — Tu as voulu, lui dit le Nabab, échanger la sûreté de ta capitale pour la possession d'une esclave blanche. Mais si la beauté d'une femme a fait trébucher sur sa route Salomon ben David, comment le fils d'Hyder Naig, exposé à une telle tentation, marcheroit-il d'un

pas ferme ? Le moyen de voir distinctement, c'est d'écarter la lumière qui éblouit. Il faut que cette femme féringi soit mise à ma disposition.

— Entendre est obéir, répondit Tippoo, tandis que le sombre nuage qui lui couvroit le front prouvoit combien cette soumission forcée coûtoit à son esprit hautain et impétueux. Les courtisans témoins de cette scène sentoient au fond du cœur la plus vive curiosité d'en voir le dénoûment, mais ils ne souffroient pas que la moindre trace de ce désir se montrât sur des traits accoutumés à dissimuler les secrètes pensées du cœur. Le voile de la Begum empêchoit de voir l'expression de son visage; Middlemas s'efforçoit de faire bonne contenance et de ne pas trahir ses alarmes, mais de grosses gouttes de sueur se rassembloient sur son front. Les mots que prononça ensuite le Nabab furent comme une mélodie délicieuse pour les oreilles de Hartley.

Conduisez cette femme féringi sous la tente du Sirdar Belash Cassim — (l'officier commandant l'escorte qui avoit accompagné Hartley à Bangalore); — qu'on la traite avec honneur et respect; et qu'il se prépare à l'escorter, ainsi que

le Vakil et le Hakim[1] Hartley, jusqu'au Payeen-Ghaut — (le pays au-delà des défilés). — Il me répondra de leur sûreté, sur sa tête. La litière étoit en marche vers le camp du Sirdar avant que le Nabab eût fini de parler. — Quant à toi, Tippoo, continua Hyder, je ne suis pas venu ici pour te priver de ton autorité ou t'humilier devant le Durbar. Exécute les promesses que tu as faites à ce feringi. Le soleil ne rappelle pas à lui la splendeur qu'il prête à la lune, et le père ne ternit pas la dignité qu'il a conférée à son fils. Acquitte-toi de tout ce que tu as promis.

On recommença donc la cérémonie de l'investiture, par laquelle le prince Tippoo confioit à Middlemas le gouvernement important de la ville de Bangalore, peut-être avec le dessein secret de dépouiller de cette place le nouveau Killedar à la première occasion, puisqu'il étoit lui-même privé de la belle Européenne; et Middlemas l'accepta en tressaillant d'espoir de pouvoir encore tromper le père et le fils. L'acte d'investiture fut lu à haute voix; — la robe d'honneur fut placée sur les épaules du Killedar qui venoit d'être nommé, et cent voix, en bénissant le choix pru-

(1) Médecin. — Tr.

dent de Tippoo, souhaitèrent au gouverneur prospérité et victoire sur ses ennemis.

On lui présenta un cheval dont le prince lui faisoit présent. C'étoit un superbe coursier de la race de Cuttyawar, ayant la poitrine haute et la croupe large. Il étoit parfaitement blanc, mais l'extrémité de sa queue et de sa crinière étoit teinte en rouge. Il portoit une selle de velours rouge, et la bride et la croupière étoient ornées d'argent doré. Deux esclaves, montés sur des chevaux de moindre valeur, conduisoient ce bel animal, et portoient, l'un la longue javeline, et l'autre la lance de leur maître. Après avoir montré ce beau cheval aux courtisans, qui continuoient à applaudir, on l'emmena pour le promener en parade dans toutes les rues de la ville, tandis que le nouveau Killedar le suivroit, monté sur un éléphant, autre présent d'usage en pareille occasion; et l'on fit ensuite avancer cet énorme animal, pour que chacun pût admirer la munificence du prince.

L'éléphant s'approcha de la plate-forme en secouant sa grosse tête ridée, qu'il levoit et baissoit comme par un geste d'impatience, et en redressant sa trompe de temps en temps,

comme pour montrer le gouffre de sa bouche sans langue. Se retirant avec grace et avec l'air du plus profond respect, le nouveau Killedar, charmé que la cérémonie fût terminée, se tint debout près du cou de l'éléphant, attendant que le conducteur de l'animal le fît agenouiller pour se placer sur le howdaw doré qui lui avoit été préparé.

— Attends, Féringi, dit Hyder; tu as reçu tout ce que la générosité de Tippoo t'avoit promis; maintenant tu vas recevoir ce qui t'est dû par la justice d'Hyder.

En parlant ainsi, il fit un signe avec le doigt, et le cornac de l'éléphant fit connoître sur-le-champ à cet animal intelligent la volonté du Nabab. Entourant de sa longue trompe le cou du malheureux Européen, le monstre renversa sous lui à l'instant Richard Middlemas, et lui appuyant son énorme pied sur la poitrine, mit fin à la fois à sa vie et à ses crimes. Le cri que poussa la victime trouva un écho dans le rugissement du monstre et dans une exclamation; ou plutôt un son semblable au rire de la folie, qui partit de dessous le voile de la Begum. L'éléphant

leva encore sa trompe en l'air, et ouvrit sa bouche énorme[1].

Les courtisans gardèrent un profond silence; mais Tippoo, sur la robe de mousseline duquel quelques gouttes du sang de la victime avoient rejailli, la montra au Nabab en s'écriant d'un ton dans lequel quelque ressentiment se mêloit au chagrin : — Mon père! mon père! étoit-ce ainsi que ma promesse devoit être accomplie?

— Jeune insensé, répondit Hyder, apprends que le cadavre que tu vois avoit médité de livrer Bangalore aux Feringis et aux Marattes. Cette Begum (elle tressaillit en s'entendant nommer) nous a dévoilé ce complot, et a mérité par là le pardon d'y avoir trempé dans l'origine. A-t-elle agi ainsi uniquement par affection pour nous, c'est ce que nous n'examinerons pas de trop près. Qu'on emporte cette argile ensanglantée, et que le Hakim Hartley et le Vakil anglois paroissent devant moi.

On les amena devant le musnud du Nabab, tandis que quelques esclaves emportoient le corps méconnoissable de Middlemas, et que d'autres

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume. — Ed.

répandoient du sable pour effacer toutes les traces de son sang.

— Hakim, dit Hyder, tu vas t'en retourner avec cette femme feringi, qui recevra de l'or en indemnité de ce qu'elle a souffert, et la Begum, comme cela est juste, y contribuera pour sa part. Va dire à ta nation que Hyder Ali sait agir avec justice. Ayant fait une inclination de tête d'un air gracieux à Hartley, le Nabab se tourna vers le Vakil, qui sembloit fort décontenancé : — Vous m'avez apporté des paroles de paix, lui dit-il, tandis que vos maîtres méditoient une guerre perfide; mais ce n'est pas sur un être tel que vous que ma vengeance doit tomber. Allez dire au kafre Paupiah et à son indigne maître, qu'Hyder Ali a de trop bons yeux pour se laisser enlever par la trahison ce qu'il doit au succès de ses armes. Jusqu'à présent je me suis montré dans le Carnate comme un prince plein de douceur; désormais je serai la tempête qui détruit. Jusqu'ici, j'ai fait toutes mes invasions en conquérant clément et miséricordieux; désormais je serai le messager qu'envoie Allah aux royaumes contre lesquels il veut que sa colère éclate.

On sait avec quelle effrayante fidélité le Nabab tint cette promesse, et comment lui et son fils

succombèrent successivement sous la bravoure et la discipline des Européens. L'exemple du juste châtiment qu'il donna en cette occasion put avoir pour cause sa politique, son amour naturel pour la justice, le désir d'en donner une preuve éclatante en présence d'un Anglois ayant du bon sens et de l'intelligence. — Peut-être tous ces motifs mêlés ensemble; mais en quelle proportion? c'est ce que nous ne saurions dire.

Hartley retourna à Madras sans accident, avec Menie Grey, arrachée à un affreux destin à l'instant où il ne lui restoit presque aucune espérance; mais les nerfs et la santé de cette jeune fille avoient reçu un choc dont elle souffrit long-temps, et dont même elle ne se remit jamais complètement. Les principales dames de Madras, touchées de l'histoire singulière de ses malheurs, l'accueillirent avec la plus grande bonté, et eurent pour elle tous les soins de l'hospitalité la plus attentive et la plus affectueuse. Le Nabab, fidèle à sa promesse, lui fit remettre une somme de dix mille moidores, presque entièrement extorquée, comme on le présuma, aux trésors de la Begum Mootie Mahul, ou Montreville. On ne sait pas avec certitude ce que devint cette aventurière; mais

Hyder s'empara de ses forts et de ses possessions, et le bruit courut qu'ayant perdu toute son importance, et étant dépouillée de son pouvoir, elle mourut par le poison, soit qu'elle l'eût pris volontairement, soit qu'il lui eût été administré par quelque autre main.

On pourroit regarder comme un dénoûment naturel de l'histoire de Menie Grey qu'elle eût épousé Hartley, à l'intervention héroïque duquel elle devoit tant de reconnoissance; mais à l'époque de sa délivrance elle étoit dans une agitation trop douloureuse, et sa santé étoit trop dérangée pour qu'elle pût songer au mariage, même avec l'ami de sa jeunesse, avec le champion auquel elle devoit sa liberté. Le temps auroit pu écarter ces obstacles, mais moins de deux ans après leurs aventures dans le Mysore, le digne et désintéressé Hartley périt victime du courage avec lequel il remplissoit les devoirs de sa profession, ayant été atteint d'une maladie contagieuse dont il cherchoit à arrêter les progrès. Il laissa une bonne partie de la fortune modique qu'il avoit acquise, à Menie Grey, qui, par conséquent, ne manqua pas d'offres avantageuses de mariage; mais elle respectoit trop la mémoire de Hartley pour faire

céder en faveur d'un autre les motifs qui l'avoient déterminée à lui refuser une main qu'il avoit si bien méritée, et, comme on pourroit le dire, si bien gagnée.

Elle retourna en Angleterre, et là, ce qui arrive rarement, vécut dans le célibat, quoique riche; elle s'établit dans le village qui l'avoit vue naître, et parut trouver son unique plaisir à exercer des actes de bienfaisance qui auroient pu paroître excéder les limites de son revenu, si l'on n'eût pris en considération la vie très-retirée qu'elle menoit. Deux ou trois personnes qu'elle voyoit sur le pied de l'intimité, pouvoient retrouver en elle cette simplicité généreuse et cette affection désintéressée qui formoient la base de son caractère. Aux yeux du monde en général ses habitudes sembloient être celles de l'ancienne matrone romaine sur la tombe de laquelle on les retraça en quatre mots :

DOMUM MANSIT — LANAM FECIT [1].

(1) Elle resta au logis, et fila sa quenouille. — Tr.

CHAPITRE XXX.

« Par le récit de quelque bonne histoire,
» A-t-on su plaire à tout son auditoire :
» Quelque commère arrive au même instant
» Avec des quand, des pourquoi, des comment.
» Il faut encor mettre en frais sa mémoire
» Pour contenter sa curiosité :
» On s'imagine être au moins écouté :
» Il n'en est rien. Elle ouvre son armoire
» Pour y chercher quelques mauvais haillons, etc. »

Swift.

Tandis que je rédigeois l'histoire intéressante que mes lecteurs viennent d'achever, on auroit pu dire que je faisois un apprentissage pour m'habituer à la critique, comme un cheval de

chasse qu'on veut accoutumer au feu. Par suite de quelqu'un de ces abus de confiance, — péchés véniels qui se commettent toujours en pareilles occasions, — mes entrevues secrètes avec la muse de la fiction devinrent l'objet de quelques chuchotemens dans le cercle des miss Fairscribe, dont quelques-unes des personnes qui en étoient l'ornement prenoient, à ce que je suppose, un grand intérêt aux progrès de mon ouvrage, tandis que d'autres pensoient réellement — que M. Chrystal Croftangry auroit eu plus de bon sens à son âge. — Venoient ensuite les insinuations malignes, les remarques détournées, toutes ces railleries de lèvres mielleuses, adaptées à la situation d'un homme qui est sur le point de faire une folie, soit en publiant un ouvrage, soit en se mariant; et tout cela accompagné des clignemens d'yeux et des signes d'intelligence, pleins de discrétion, des amis qui sont dans le secret, et de l'empressement obligeant de ceux qui ne savent rien.

Enfin l'affaire devint si publique, que je me déterminai à faire face à une compagnie réunie chez mon ami pour y prendre le thé, ayant mon manuscrit dans ma poche, affectant d'être aussi simple et aussi modeste qu'un homme d'un

certain âge a besoin de l'être en semblable occasion. Lorsque le thé eut été servi à la ronde, et que chacun eut préparé son mouchoir et son flacon de sels, j'eus l'honneur de lire la Fille du Chirurgien, pour l'amusement de la soirée. Tout alla parfaitement bien; mon ami M. Fairscribe, qui s'étoit laissé séduire au point de quitter son cabinet pour se joindre au cercle littéraire, ne s'endormit que deux fois, et retrouva bientôt son attention à l'aide de sa tabatière. Les dames furent poliment attentives, et quand le chat, le chien, où quelque voisin, donnoient une distraction à quelqu'un, Katie Fairscribe, alerte comme un surveillant actif, s'empressoit, d'un regard, d'un geste, ou d'un mot prononcé à voix basse, de lui rappeler ce dont on s'occupoit. Miss Katie déployoit-elle cette activité simplement pour maintenir la discipline littéraire de sa coterie, ou les beautés de l'ouvrage lui inspiroient-elles un véritable intérêt qu'elle désiroit faire partager aux autres, c'est ce que je ne me hasarderai pas à lui demander, de peur d'aimer cette jeune fille, — qui est réellement fort jolie, plus que la prudence ne me le permet, par égard pour moi comme pour elle.

Je dois avouer que de temps en temps l'intérêt qu'on prenoit à l'histoire sembloit languir considérablement. Peut-être étoit-ce la faute du lecteur, car tandis que je n'aurois dû songer qu'à donner aux expressions dont je m'étois servi toute la force dont elles étoient susceptibles, je sentois la conviction glaciale que j'aurois pu et que j'aurois dû en employer de beaucoup meilleures. Cependant nous nous échauffâmes enfin quand nous arrivâmes aux Indes orientales. Mais dès qu'il fut question de tigres, une vieille dame, dont la langue depuis une heure se desséchoit d'impatience d'être en mouvement, interrompit ma lecture en s'écriant : — Je voudrois bien savoir si M. Croftangry a jamais entendu l'histoire du tigre Tullideph ? Et elle auroit voulu l'insérer tout entière dans ma narration comme un épisode. On réussit pourtant à lui faire entendre raison ; et les schalls, les diamans, les turbans et les ceintures dont il est question ensuite, produisirent leur effet ordinaire d'éveiller l'attention du beau sexe. Lorsque l'amant perfide périt d'une manière si horriblement nouvelle, j'eus, — comme véritablement je m'y attendois, — la bonne fortune d'exciter cette expression d'intérêt pénible que produit le

bruit de la respiration à travers des lèvres serrées; et même une miss de quatorze ans poussa un grand cri.

Enfin ma tâche se termina, et les belles dames firent tomber sur moi ce que je puis appeler une pluie de parfums, comme autrefois, pendant le carnaval, on jetoit aux élégans une grêle de bonbons, et on les inondoit d'un déluge d'eau de senteur. J'entendois de toutes parts : — Charmant! — Un intérêt si doux! — O M. Croftangry! — que d'obligations! — Quelle délicieuse soirée! — O miss Katie, comment avez-vous pu garder si long-temps un tel secret? Tandis que ces bonnes ames m'étouffoient ainsi sous des feuilles de roses, la vieille dame sans pitié mit fin à leurs éloges en entamant une dissertation qui, comme elle eut l'impudence de le dire, naissoit tout naturellement de mon histoire. Miss Katie s'efforça en vain d'arrêter le torrent de son éloquence; elle bannit tout autre sujet de conversation, et du véritable schall des Indes, elle descendit aux schalls imités qu'on fabrique à Paisley avec la laine réelle du Thibet, et qu'on ne distingue des véritables schalls des Indes qu'à l'aide de quelques contre-points inimitables dans la bordure. — Il est heureux, dit la vieille dame

en s'enveloppant d'un superbe cachemire, qu'il y ait un moyen de distinguer un schall de cinquante guinées de celui qui n'en coûte que cinq; mais j'ose dire qu'il n'y a pas une personne sur dix mille qui soit en état d'en remarquer la différence.

La politesse de quelques-unes des belles dames voulut ramener la conversation sur le sujet alors oublié de notre réunion. — Comment avez-vous pu, M. Croftangry, rassembler tous ces mots si difficiles à prononcer dont on se sert dans les Indes? Vous n'y avez jamais été. — Non, madame, je n'ai pas eu cet avantage; mais, comme les ouvriers imitateurs de Paisley, j'ai composé mon schall en incorporant dans la trame un peu de laine du Thibet, et j'en suis redevable à l'obligeance de mon ami, de mon excellent voisin le colonel Mac-Kerric, un des meilleurs garçons qui aient jamais traversé un marécage dans les montagnes d'Écosse, ou parcouru une jungle dans les Indes.

Quoi qu'il en soit, cette espèce de répétition, sans m'avoir absolument et complètement satisfait, m'a préparé jusqu'à un certain point au jugement moins indulgent et moins réservé du monde. C'est ainsi qu'on doit s'exposer au bou-

ton d'un fleuret avant de présenter sa poitrine à la pointe d'une épée; ou, pour en revenir à ma première comparaison, un cheval doit être accoutumé à un feu d'artifice avant qu'on le conduise à travers une grêle de balles. Eh bien, la philosophie du caporal Nym n'est pas la plus mauvaise qu'on ait prêchée. Il faut que les choses aillent comme elles pourront aller. Si mes travaux plaisent au public, je pourrai bien réclamer encore l'attention du lecteur courtois, sinon,

ICI FINISSENT LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

[illegible]

NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR, dans l'introduction à la troisième histoire des *Chroniques de la Canongate*, a indiqué lui-même les ouvrages dont il s'étoit inspiré avant de conduire ses héros dans l'Inde. Nous avons consulté les mêmes écrits pour compléter les portraits des deux grandes figures historiques que sir Walter Scott a jetées épisodiquement dans *la Fille du Chirurgien*.

Hyder Aly-Khan et son fils Tippoo Saïb nous rappellent, dans les guerres des Anglois dans l'Inde, ces rois que les Romains traitoient de barbares, mais souvent redoutables aux plus habiles généraux de Rome. Il y a dans la physionomie de ces princes, dans l'appareil de leurs machines de guerre et de leurs éléphans, comme dans leur politique et leur courage personnel, quelque chose des Jugurtha, des Pyrrhus, des Persée, des Mithridate, etc., etc.; — Hyder

mourut de mort naturelle, en laissant un empire, des conquêtes et des trésors. Un monument magnifique élevé pour recueillir ses cendres décora sa capitale et attesta sa gloire. Tippoo son fils périt les armes à la main, et laissa son corps sous un monceau de cadavres : avec lui disparurent son trône et sa dynastie; trop heureux, ce roi vaincu, de trouver une dernière place pour ses restes dans le mausolée de son père.

La taille de Hyder étoit d'environ cinq pieds six pouces anglois; il ne portoit ni moustaches ni barbe, contre l'usage oriental : habituellement ses vêtemens étoient de magnifique mousseline à fleurs d'or avec un turban de la même étoffe. Ce prince, très-jaloux quelquefois de sa parure, étoit plus généralement d'une simplicité relative dans un pays de pompe et de luxe comme l'Inde; et dès que le combat l'appeloit, il n'écoutoit que la voix de la gloire. Dans la paix, pendant qu'il amusoit sa cour par des jeux, il expédioit lui-même, au milieu des fêtes, les affaires les plus importantes : son grand plaisir étoit de se placer à un balcon pour voir s'incliner à sa vue ses éléphans, ou défiler ses chevaux richement caparaçonnés, et ses tigres de chasse, auxquels il donnoit souvent lui-même un morceau de sucre

qu'ils prenoient adroitement avec la patte. Ces tigres apprivoisés étoient revêtus de housses en drap vert, à franges d'or : un capuchon du même tissu servoit à leur couvrir les yeux s'ils étoient prêts à s'effaroucher.

Le supplice de Richard Middlemas est tout-à-fait dans les coutumes de la justice royale de l'Inde. Plusieurs fois les éléphans dressés à ces exécutions obéirent aux vengeances d'Hyder; mais généralement ce prince se montra plus indulgent que cruel. Sa haine pour les Anglois le suivit jusqu'au trépas : il avoit, au contraire, de l'amitié pour les Français, qui lui furent si utiles pour discipliner ses troupes. Ses fréquentes communications avec les prêtres le firent accuser de superstition; mais il paroît que ce prince politique s'en servoit, ainsi que des astrologues et des brames indous, pour faire la police secrète de ses états. Le bramin Kend-Ruo eut aussi sa confiance, et la justifia par ses talens.

Les Anglois ont beaucoup exagéré la cruauté de Tippoo Saïb, quoique ce fils d'Hyder eût adopté pour ses armoiries emblématiques un tigre, et que cet animal fût aussi le support de son trône éclatant de pierreries. Tippoo étoit affable, sans morgue, libéral, fastueux même.

Quelquefois tyrannique, il eut du moins l'excuse éternelle des tyrans, la nécessité. Son ambition eut à combattre l'ambition angloise. On représente Tippoo Saïb comme un homme de cinq pieds huit pouces anglois (5 pieds 3 pouces de France), les épaules carrées, le teint basané, le nez aquilin, de grands yeux vifs, des sourcils arqués : au moral, il fut actif, laborieux, orgueilleux et capricieux comme tous les despotes; mais sa bravoure dans le péril et sa fermeté dans la mauvaise fortune prouvent qu'il y avoit dans ce roi barbare ce qu'on est convenu d'appeler de l'héroïsme. Aussi fut-il comparé par un historien à Alexandre, et son père à Philippe de Macédoine. Nous avons eu en français, sur Tippoo Saïb, des mémoires et des romans : un mélodrame et une tragédie (par M. Jouy) nous l'ont montré deux fois sur nos théâtres. Il a joui, comme on voit, d'une sorte de popularité à Paris avant les *Chroniques de la Canongate.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME DES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.







